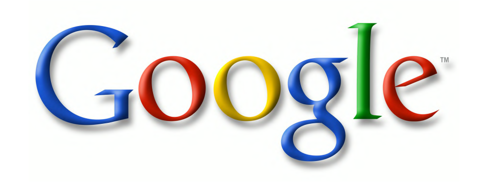





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Vet. Fr. II A. 569



10/6

1872

FABLES NOUVELLES, MISES EN VERS.

DÉDIÉES

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

Par M. RICHER.



A PARIS,

Chez ETIENNE GANEAU, Libraire-Juré de l'Université, ruë S. Jacques, près la ruë du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES FABLES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE QUATRIÉME.

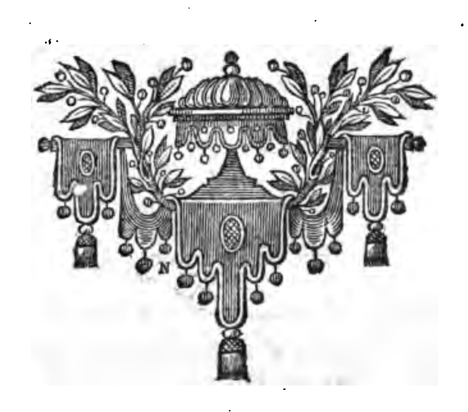
LIVRE CINQUIÉME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé : *Fables Nouvelles, miſes en vers par M. Richer.* Il y a d'autant plus lieu de croire que le Public les recevra avec plaiſir, que l'Auteur s'eſt principalement attaché à répandre dans cet Ouvrage la naïveté & la douceur, qui en ſont le caractére eſſentiel. Fait à Paris, ce 1 de Juin 1729.

CAMUSAT.



L'AÏGLON



L'AIGLON, LA PIE ET LE CIGNE.

FABLE.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

JADIS l'Esclave Phrigien,
Dans l'humble état où le sort le fit naître,
Inventa l'Apologue, & par un tel moïen
Osa donner des leçons à son Maître.
A ses desirs le succès répondit.
Ce n'étoient pas Contes ineptes :
Les Brutes aux Humains y donnoient des préceptes :
Avec plaisir son maître l'entendit.
Pareils sermons sans envelope
Auroient déplu dans la bouche d'Esope.
Il prêchoit sans autorité :

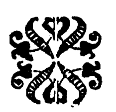
Mais l'ingénieux badinage
Fit aimer la moralité ;
Et Xantus afranchit enfin ce nouveau Sage.
Esope fit un noble usage
Du présent de Xantus.
Il corrigea les mœurs, & parcourant la Grece,
Fit de son art divin admirer la sagesse
Jusques dans la Cour de Cresus.
Ce Prince, qui regnoit sur un puissant Empire,
Etoit environné de Courtisans flateurs.
Aucun d'eux n'eût osé blâmer ou contredire
Ses foiblesses & ses erreurs.
L'austere verité redoutoit sa présence.
Pour être trop sincere, un jour
Solon fut banni de sa Cour.
Tout sage qu'il étoit il manqua de prudence.
La verité trop nuë offense.
Esope s'y prit mieux, & graces à son art
On l'écouta. Compere le Renard,
Maître Corbeau, la Fourmi, la Cigale
Amuserent le Prince : il goûta la morale.
Il voulût même que son nom
De cet Ouvrage utile augmentât le renom.
Le Phrigien lui dédia ses Fables.

Phedre depuis & ses semblables,
Sous un voile naïf cachant les veritez,
Ont vû des plus grands Rois leurs livres feüilletez.
PRINCE, cher nourrisson des Filles de Mémoire,
Qui toutes à l'envi vous offrent leurs lauriers,
En attendant que le Dieu des Guerriers,
Dans les nobles hazards vous guidant à la gloire,
Des Héros vos ayeux vous montre les sentiers,
Recevez ce tribut que vous offre ma veine.
Sur le Pinde François j'ose après la Fontaine,
Faire parler les Animaux.
Dans cette carriere épineuse
Je croirai mon audace heureuse,
Si vous daignez oüir leurs entretiens nouveaux.

POUR la premiere fois un Aiglon prit l'essor.
Il rencontra Margot la pie.
Aprenez-moi, dit-il, ma mie,
La carte du Païs. Je ne connois encor
Que le rocher qui vit élever mon enfance:
Il m'est, je croi, de conséquence
De bien sçavoir qui sont les habitans de l'air.
Vous en verrez, Seigneur, de diférent plumage,
Lui répondit Margot: mais tous doivent hommage

A l'Aigle du grand Jupiter.
Vous en ſortez : ainſi ſans vous contraindre
Vous pouvez leur donner à tous des coups de bec,
Et même les croquer ſans qu'ils puiſſent s'en plaindre.
Ils vous doivent trop de reſpect :
Car ils ſont nez pour votre uſage.
Ah, que ne ſuis-je auſſi Princeſſe des Oiſeaux !
J'en croquerois & des plus beaux.
Elle en auroit dit davantage ;
Quand un Cygne ſurvint, oiſeau de haut parage,
Qui ſortoit du ſacré valon.
Il connoiſſoit Margot, & dit à notre Aiglon :
Défiez-vous, Seigneur, de cette babillarde.
Vous ignorez encor ce qu'on hazarde
A l'écouter : mais ſon caquet flateur
Eſt un poiſon ſubtil & ſéducteur.
Iſſu du plus beau ſang de la gent emplumée,
Imitez-en la généroſité.
Votre pere en ces lieux fit chérir ſa bonté.
Demandez à la Renommée
Qui publia ſouvent ſes vertus, ſes bienfaits.
Il écoutoit nos airs, même les chanſonnettes
Des Roſſignols & des Fauvettes,
Et plein d'égards pour les moindres Sujets,

Tout ſentit ſes faveurs juſques aux Roitelets.
Helas ! il ne vit plus ; & les Parques cruelles
Nous l'ont ravi trop tôt : ô regrets ſuperflus !
Mais on voit dans ſon Fils briller les étincelles
De toutes ſes vertus.
Suivez l'heureux panchant qui vous mene à la gloire.
L'eſpoir ſeul nous conſole ; & nous nous flaton stous
De retroüver en vous
Cet Aigle genereux, cher à notre mémoire.
L'Aiglon, touché de ce diſcours,
Profita d'un conſeil prudent & ſalutaire.
Il bannit Margot pour toujours,
Et ſuivit conſtamment les traces de ſon pere.
PRINCE, Vous êtes cet Aiglon.
Vous aimez les avis que donne la raiſon,
Et mépriſant la flaterie,
Vous écoutez le Cigne, & banniſſez la Pie.



PREFACE.

UN Ancien a fort bien remarqué que les Poëtes veulent être utiles & agreables. C'est le but général qu'on doit se proposer dans les beaux Arts : cependant le fruit qu'on retire de la lecture des Poëtes est different, selon les diverses especes de Poësies. Plusieurs Poëmes, comme l'Eglogue, l'Elegie, la Cantate, & la plûpart des Poësies lyriques n'ont d'autre utilité que de procurer un honnête amusement. L'esprit de l'homme ne peut pas être toujours appliqué à des matieres graves & épineuses, il a besoin de se délasser quelquefois. Les images riantes, sensibles & naturelles de ces Poëmes sont propres à produire cet effet : mais il faut convenir que ceux qui tendent à corriger les mœurs sont d'une nature plus excellente que les autres, dont la seule utilité consiste dans l'amusement qu'ils procurent ; & c'est de ces Poëmes agreables & instructifs tout à la fois dont Horace veut sans doute parler.

La Fable est de ce dernier genre ; elle veut plaire & instruire ; & peut-être va-t-elle mieux à son but qu'aucune autre espece de Poëme ; plus discrete & plus modérée que la Satyre, elle épargne à ceux qu'elle censure le chagrin de s'entendre nommer, & ne donne point au Lecteur la joïe maligne que ces traits médisans lui causent pour l'ordinaire : moins licentieuse que beaucoup d'autres Poëmes,

elle n'admet aucun épisode qui puisse donner atein-te à la fin principale qu'elle se propose. Non-seulement la Fable est plus propre à instruire que tout autre Poëme, on peut ajoûter encore qu'elle est mieux proportionnée à la nature de l'esprit humain que la Philosophie. Si l'homme par son origine celeste, est capable de contempler la verité, l'empire que les sens exercent sur lui, ne lui permet pas d'en soûtenir la lumiere; & la corruption de son cœur fait souvent qu'il ne l'aime point: d'où vient que, pour s'accommoder à sa foiblesse, les Orateurs & les Poëtes ont eu recours aux figures & aux allegories, imitant en cela les Medecins *, qui, pour faire prendre aux enfans une potion amere, frotent les bords du vase de quelque liqueur agréable. Par ce moïen la verité, devenuë sensible, a été mieux entenduë & mieux goûtée de la multitude que les préceptes sublimes & abstraits des Philosophes; & les voiles dont on l'a envelopée ont empêché les hommes les plus vains de s'en offenser. Ainsi plus l'image est simple & familiere, plus elle est propre à réformer les mœurs. C'est en ce point principalement que les Fabulistes l'emportent sur tous les donneurs de préceptes. Proposez pour modele les actions des grands Hommes, excitez le monde à les imiter: la plûpart s'en défendront, & ne rougiront point d'avoüer leur impuissance & leur foiblesse: mais ils ne trouveront point d'excuse pour ne pas faire ce qu'ils voïent pratiquer par les Abeilles & les Fourmis: ils auroient honte d'être assujettis aux passions des animaux qu'ils méprisent le plus. C'est pour cela que Platon conseille d'apprendre les Fables aux enfans. On doit, dit-il, former leur esprit

* *Lucr. Lib. 1. & 4.*

avec plus de ſoin que leur corps : car il eſt de la prudence de ceux qui ſont chargez de leur éducation de leur donner d'abord de bonnes impreſſions, pour prévenir les mauvaiſes habitudes qu'ils pourroient contracter, & qui ſe corrigent difficilement. La Fable eſt à leur portée. L'image ſenſible & familiere attire leur attention : mais ce qui d'abord paroît un badinage ſe change enſuite en précepte. C'étoit là le but d'Eſope & des anciens Fabuliſtes ; ils vouloient inſtruire les enfans, & n'être pas inutiles aux perſonnes d'un âge plus avancé. Ce deſſein leur a réüſſi, & tout le monde ſçait les éloges qu'ils en ont reçûs. Il eſt vrai qu'en ce ſiecle peu de gens conſiderent la Poëſie en general comme inſtructive. On va à la Comedie pour rire, & pour examiner ſi l'on n'y reconnoîtra pas le portrait de ſon voiſin : on cherche dans la Satyre le plaiſir d'y voir tourner les autres en ridicule : les Fables ont le même ſort : on ne les lit que pour s'amuſer. Ceux qui ont le moins d'eſprit s'arrêtent à l'image materielle, & au ſens propre de la narration : les autres s'attachant à l'allegorie en font de malignes applications : peu de gens s'y reconnoiſſent, & profitent de l'inſtruction. Ce qui contribuë à empêcher l'effet de la moralité, c'eſt que le Lecteur ſe perſuade aiſément que la vanité plûtôt que le deſſein d'inſtruire fait naître ces ſortes d'Ouvrages : conjecture qui n'eſt ſouvent que trop bien fondée, mais qui ne regarde pas moins ceux qui écrivent en proſe que les Poëtes. Quoiqu'il en ſoit, afin que la Fable puiſſe être utile, elle doit être agréable. C'eſt un moïen ſans quoi elle ne peut aller à ſa fin : tout Poëme, où l'on ſe propoſe d'inſtruire, doit pourtant commencer par plaire. Il n'en eſt pas de la

Poëſie comme des autres Sciences. On lira un Hiſtorien, un Philoſophe, quoique leurs livres ſoient d'un mauvais ſtyle, pourvû que l'Hiſtorien ſoit fidele, & que le ſyſtême du Philoſophe explique bien la Nature & ſes phénomènes : mais un Poëme mal écrit reſtera dans l'oubli. En vain il donnera les plus ſages inſtructions : elles ne compenſeront jamais le déſagrément que cauſe à l'oreille le défaut d'harmonie. On peut dire, que de méchans vers ne ſont ni vers, ni proſe. C'eſt une production monſtrueuſe ; & l'on ſçait toujours fort mauvais gré à l'Auteur de nous en avoir impoſé dans le titre de ſon Livre.

Il eſt ſur-tout très difficile de réüſſir dans cette ſorte de Poëſie dont il s'agit ici. C'eſt s'engager dans une carriere dangereuſe que d'écrire en un genre qui a été porté à ſon plus haut point de perfection. Le Chef-d'œuvre que le Public a dans les mains eſt une piece de comparaiſon redoutable à ceux qui courant la même carriere laiſſent échaper les moindres négligences. On ne doutera nullement que je parle des Fables du celebre La Fontaine : c'eſt un modele ſi parfait, qu'il n'a pû être encore imité : c'eſt l'écueil où tous nos Fabuliſtes ont fait naufrage.

La Fable eſt un petit Poëme qui contient un précepte caché ſous une image allegorique : ainſi plus l'allegorie eſt juſte & naturelle, plus la Fable eſt parfaite. L'allegorie eſt naturelle, quand l'image eſt vrai-ſemblable, & que rien n'y eſt contraire à l'inſtinct des animaux, qui ſont les perſonnages ordinaires de la Fable. L'allegorie eſt juſte, lorſque l'image eſt une, & qu'elle repreſente préciſément & ſans équivoque l'action & les caracteres que l'on

veut peindre; en sorte que la moralité soit une consequence évidente de cette action.

Les Anciens n'y ont pas regardé de si près. Commençons par la vraisemblance. Dans Esope un bâton flottant sur l'onde paroît être de loin un puissant navire. Rien n'est moins naturel que cette supposition ; puisqu'au contraire le plus grand navire regardé de loin semble être un bâton flottant. Dans Phédre, la Chévre, la Génisse & la Brebis veulent partager un Cerf avec le Lion, comme si le Cerf pouvoit être la pâture de tous ces animaux. Passons à ce qui regarde la justesse de l'allegorie. Les Anciens ne sont pas plus exacts en ce point. La fable du Satyre & du Passant en fournit une preuve. Sa morale n'est qu'une allusion, & n'est fondée que sur un jeu de mots équivoque. Un Satyre invite un Passant à manger. On lui presente un potage trop chaud. Il souffle dessus pour le refroidir : il souffle aussi sur ses doigts pour les réchauffer : il n'avoit pas tort : cependant le Satyre chasse ce pauvre homme de son antre, en lui disant : *Arriere ceux dont la bouche souffle le chaud & le froid.*

Il faut se prêter aux fictions des Fabulistes, & leur passer quelque chose, tant à l'égard de la vraisemblance que de la justesse. Ils supposent qu'un Loup peut suspendre son apétit en voïant un Agneau, & ne le devorer qu'après lui avoir fait querelle, qu'un Lion peut devenir amoureux d'une Fille, & un Homme de sa Chatte. Le Renard sert à manger à la Cigogne sur une assiette, & celle-ci presente au Renard de la viande dans une bouteille. Tout cela semble peu naturel, ainsi que les societez d'animaux qui sont ennemis, & dont l'un est la proie de l'autre. Cependant, lorsqu'on y fait réflexion,

on doit convenir que la Fable étant en possession de prêter la parole & même la raison aux animaux, & de les mettre en quelque sorte de niveau avec l'Homme, dont ils deviennent les Précepteurs, elle peut bien avec autant de vraisemblance leur donner une batterie de cuisine, & les supposer sociables & capables de sentimens; pourvû qu'elle leur conserve leur caractere.

Enfin un usage suivi de tous les Fabulistes, c'est de donner les actions des animaux, toujours necessaires, pour l'image des nôtres qui sont libres. Ainsi l'action de l'Ecrevisse qui marche à reculons signifie le mauvais exemple qu'une Mere donne à sa Fille. Il faut se contenter de la ressemblance, qui frappe les yeux, sans approfondir l'action trop scrupuleusement. En general, il est peu de fables dont l'image soit juste & naturelle dans la derniere exactitude. On doit avoir quelque indulgence : autrement il faudroit raïer du nombre des Fables celles qui nous plaisent le plus.

J'ai dit, que les animaux sont les personnages ordinaires de la Fable; & l'on voit d'abord pourquoi ils meritent la préference. La plûpart sont organisez : ils ont des passions comme nous; & leurs actions étant une peinture naïve des nôtres, il semble qu'il ne leur manque que la parole. La fiction qui la leur prête est donc la plus naturelle de toutes. Cela n'empêche pas qu'on ne mette quelquefois sur la scêne les Arbres, les Plantes, même les choses inanimées. Un Fabuliste a la liberté de choisir dans la Nature les Êtres qui sont les plus propres à faire son tableau. Mais afin que les Fables soient utiles à tout le monde, surtout aux enfans, les allegories doivent être prises d'objets physiques &

palpables. Le but de l'Apologue eſt de rendre ſenſibles les maximes de morale : il ne faut donc pas cacher ces veritez abſtraites ſous un voile metaphyſique. C'eſt connoître peu le genie de la Poëſie en general, qui aime les images ſenſibles, & pécher en même tems contre les regles de la Fable, qui doit être à la portée des moins intelligens. Par la même raiſon on doit préferer les objets les plus connus; parce que l'image en étant plus familiere, elle aide à l'eſprit à concevoir les veritez cachées ſous l'allegorie. C'eſt auſſi pour le même ſujet qu'on met ſouvent des eſtampes audevant des Fables. Les diverſes ſenſations ſe prêtent un ſecours mutuel; & ce qui frappe tout à la fois les yeux & les oreilles, s'imprime plus aiſément & plus profondément dans la memoire que ce qui n'y entre que par un ſeul de ces ſens. Les Hommes & les Dieux du Paganiſme, qui leur reſſemblent, joüent auſſi leur rôle dans la Fable. C'eſt un ancien uſage de les y introduire : je croi pourtant qu'on feroit mieux de s'en ſervir rarement. Si la fiction paroît outrée de faire parler les Arbres & les Êtres inanimez, on peut dire au contraire qu'il y en a trop peu dans ces Apologues, où l'on ne fait parler que des Hommes. Ce ſont plûtôt des paraboles ou des comparaiſons, que des Fables.

Ce n'eſt pas aſſez de voiler un précepte utile ou une verité intereſſante ſous une allegorie juſte & naturelle, & de bien choiſir ſes Acteurs : il faut encore donner à ce Poëme ſon vrai caractere, & le ſtile qui lui eſt propre. Il eſt facile de juger des qualitez que ce ſtile doit avoir par les Interlocuteurs dont la Fable ſe ſert. Il doit ſans doute être ſimple & naïf, mais d'une naïveté élegante, aſſez difficile à attraper. Au reſte ce ſtile ſimple & naïf a tant d'at-

traits que les Fables les moins regulieres plaiſent chez notre grand Fabuliſte ; & par la raiſon contraire, on en trouve dans d'autres Auteurs, dont l'image s'unit très-bien avec la moralité, & qui cependant n'ont pas été ſi bien reçûës ; parce que leur ſtile n'a point ces qualitez eſſentielles. On a beau crier : Je ſuis inventeur : mon eſprit occupé de la recherche des ſujets avoit plus d'une affaire : Je ſçai toutes les fineſſes de l'Art : j'en donne des regles aux autres ; & ſelon ces regles mes Apologues ſont les plus parfaits qui aïent paru : le Public rit de ces raiſons, & ne veut rien rabatre de l'élegance, ni des graces que doit avoir le ſtile. La naïveté, qui eſt l'expreſſion naturelle du ſentiment, a plus d'attraits que la regularité d'un Ouvrage. Le cœur ſéduit d'ordinaire l'eſprit, & l'entraîne vers ce qui le charme. On ne peut donc pour le ſtile ſe propoſer un modele plus parfait que La Fontaine.

Après Pierre Corneille, Racine a fait des Tragedies qui diſputent le prix à celles de ſon devancier, quoiqu'elles ne leur reſſemblent point. Le ſtile doux & tendre du dernier & le ſublime de l'autre, ont eu un ſuccès pareil. Comme la tendreſſe & la valeur malheureuſes excitent également la pitié & la terreur, fin que ſe propoſe la Tragedie, de là naît ce caractere & ce ſtile differens dans les Pieces dramatiques de ces deux illuſtres Poëtes, dont l'un s'eſt particulierement appliqué à peindre la grandeur de courage, l'autre à exprimer les tendres ſentimens. Tous deux ont atteint le but de leur Art par des routes diverſes. A l'égard de l'Apologue, ſon caractere étant unique, ſon ſtile l'eſt auſſi. Il n'eſt point deux manieres de bien faire parler les animaux. La douceur, la naïveté & la nobleſſim-

plicité sont essentielles à ce Poëme. Esope, Phédre, La Fontaine, voilà nos Maîtres. Les Fabulistes, qui ont voulu montrer plus d'esprit qu'eux, se sont égarez. Ils ont changé les vrais ornemens en de faux brillans. Leur rafinement, leurs mots nouveaux, & leurs phrases extraordinaires les ont rendus inintelligibles & ridicules. Prenons donc pour guides ces grands Maîtres. S'il faut du neuf, c'est dans les sujets & dans les images, non dans l'expression & dans le caractere. Quand Horace * se raille des imitateurs, il ne parle que des imitateurs ignorans, qui copient les défauts des autres, au lieu d'imiter leurs graces. Marcher sur les pas de Phédre & de La Fontaine, c'est moins les copier, qu'imiter la Nature, & suivre le bon goût & la raison. La Fontaine lui-même n'a si bien réüssi que parce qu'il a suivi les bons modeles. Sage imitateur des Anciens, il a joint à la simplicité & à la naïveté d'Esope la délicatesse & l'élegance de Phédre. C'est cette naïveté & cette délicatesse de pensées & d'expression qu'on peut appeller l'ame du stile de la Fable. Ceux qui ne voyent point ces beautez dans ces anciens Auteurs, & qui n'y sont pas sensibles, ne peuvent jamais réüssir en ce genre d'écrire, dont même ils ne connoissent pas le caractere.

C'est le sentiment vif & délicat des qualitez essentielles & particulieres à chaque espece de Poësie qui fait prendre au Poëte le veritable ton, & saisir d'abord le caractere du stile dans lequel il veut écrire. L'imagination & le raisonnement ne suffisent pas. C'est le sentiment qui anime l'expression; & qui lui donne des graces. Lui seul enfin peut revêtir de couleurs naturelles les images que le Poëte

* *Lib. 1. Epist. 19.*

doit mettre continuellement ſous les yeux du Lecteur.

La Fontaine ne s'eſt pas contenté de copier les graces des Anciens : il s'eſt rendu maître des ſujets : il les a ornez de traits enjoüez & de réflexions naïves. Ce badinage élégant cauſe tant de plaiſir que bien des gens s'imaginent qu'il eſt eſſentiel au ſtile de la Fable, d'être enjoüé. Ils ne s'apperçoivent pas que c'eſt condamner Eſope & Phédre, qui ont ſervi de modele à notre Fabuliſte, chez qui même on trouve des fables tout-à-fait ſérieuſes, & cependant fort belles, parce qu'elles ſont naïves & délicates. On doit donc convenir que ces deux dernieres qualitez ſont les ſeules eſſentielles à ce ſtile, & que l'enjoüement n'eſt qu'acceſſoire & une broderie, pour ainſi dire, dont on peut orner les ſujets qui en ſont ſuſceptibles. C'eſt en ce point que la Fontaine me paroît inimitable. Il badine avec tant d'élégance qu'il eſt dangereux de le ſuivre. Je n'ai pas laiſſé de le tenter quelquefois : mais j'aurai fait ſans doute de vains efforts, ſi mon aſtre en naiſſant ne m'en a donné le génie. Il faut avoir du moins quelque choſe du caractere de l'Auteur qu'on ſe propoſe pour modele : ſans cela on reſſemble à l'Ane de la Fable, qui veut imiter le petit Chien : au lieu de copier le naïf & l'enjoué, on tombe dans le bas & le ridicule. Pour ce qui concerne l'étenduë de ce Poëme, elle n'eſt pas bien déterminée. On dit communément que la Fable doit être courte : mais il ne faut pas prendre cette maxime à la lettre; & cela mérite quelque explication. On ne meſure pas les Fables au cordeau. Il y a des ſujets plus étendus les uns que les autres. La fable de l'Aloüette & ſes petits avec le Maître du champ n'eſt pas moins belle que celle de

la Cigale & la Fourmi, quoique deux fois plus longue que cette derniere. Toute fable est courte, lorsqu'elle a de la précision, & qu'il n'y a rien qui ne tende à la fin, en un mot quand elle est bien contée.

Si l'on demande enfin en quel endroit de la Fable on doit placer la morale; la question, selon moi, n'est pas difficile à résoudre. Il est vrai que les Fabulistes en ont usé diversement. Esope & Faërne la mettent toujours à la fin : Phedre & la Fontaine la placent tantôt à la fin, tantôt au commencement : je croi que la bonne méthode est celle des premiers. La morale mise en tête d'une fable ôte au Lecteur l'agrément qu'il auroit à développer l'emblême. C'est une satisfaction dont il ne faut pas le priver : la verité qu'on trouve soimême en paroît plus aimable. J'ai donc suivi en ce point Esope & Faërne; & si j'ai mis des Prologues à quelques-unes de mes Fables, ils ne préviennent point la moralité, & laissent pour l'ordinaire au Lecteur le plaisir de la chercher. Quelquefois même je n'y ai pas mis de morale expresse, lorsqu'elle se présente d'elle-même à l'esprit, & que la clarté de l'image rend cette expression superfluë, ou lorsque la moralité est en action & fait partie de l'allegorie. Ces deux dernieres especes ne sont pas à mon avis les moins parfaites. Dans la premiere le Lecteur sçait bon gré au Fabuliste de l'avoir crû capable de faire lui-même les réflexions nécessaires : dans la seconde, les préceptes dictez par les Animaux mêmes font plus d'impression que les sentences & les réflexions de l'Auteur.

J'ai inventé les deux tiers de mes sujets; j'ai pris les autres dans Esope, Lokman, Gabrias, Phedre, Abstemius, Faërne, Pilpaï, &c. sources où La Fontaine a laissé veritablement peu de choses à puiser.

J'ai

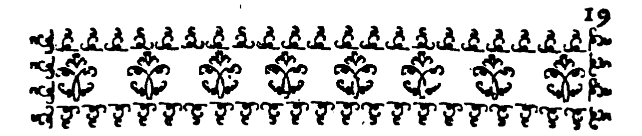
J'ai crû cependant, quoiqu'en ait dit un Fabuliste moderne, que ce reste étoit encore précieux & susceptible des graces de nôtre poësie. J'ai fait divers changemens dans ces Fables : j'en ai égaïé la narration : j'ai changé souvent les acteurs ou la morale : quelquefois j'y ai ajoûté un Prologue, libertez que j'ai prises à l'exemple de La Fontaine. Si l'on voit dans mes Fables quelques véritez déja traitées par d'autres, on les verra du moins sous une nouvelle image ; & si cette image est fidèle, j'ose me flatter qu'elle fera plaisir. Ne trouve-t'on pas dans nôtre Fabuliste plusieurs Apologues qui renferment le même précepte, sans que le prémier rabate rien de l'estime qui est dûë au second ? Il est des véritez si utiles qu'elles ne sçauroient être trop répetées. Je n'ignore pas qu'on peut me repliquer : Ecrivez aussi bien que La Fontaine ; & l'on aura pour vous les mêmes égards. A cela je n'ai rien à répondre, sinon que j'ai tâché de m'en rendre digne. Je serois trop vain de présumer d'avoir égalé un si grand modèle : je me tiendrai fort honoré, si les loüanges qu'il a meritées ne préviennent point le Lecteur contre moi, & n'empêchent pas qu'il ne fasse un acuëil favorable à mon Ouvrage.

Je sçai que le Lecteur sage & éclairé n'est point susceptible de prévention : mais je n'ignore pas aussi que plusieurs pensent qu'après La Fontaine on ne doit plus faire de Fables. Je ne puis espérer que ces gens prévenus me rendent justice : ils m'ont condamné avant que de m'entendre. Sans approfondir quel esprit les fait ainsi parler, j'ose dire qu'il y a peu d'équité dans ce jugement : il tend à faire languir les Sciences & les beaux Arts. Si l'on ne doit plus écrire en un genre où d'autres ont excellé, il

ne reste plus à nôtre siecle qu'à admirer, puisque dans le précédent il a paru des Ouvrages de toute espèce qui ne peuvent être surpassez : cependant on y auroit perdu, & nous serions privez de plusieurs productions littéraires également utiles & agréables. On peut avec honneur remplir les seconds rangs*; & s'il n'est pas permis aux Poëtes d'être médiocres, il faut pourtant convenir qu'il y a dans les Ouvrages d'esprit diférens degrez de beauté, & que tous les rangs ne sont pas égaux, même sur le sommet du Parnasse. Moquons-nous donc de cet aveugle préjugé, ennemi de la noble émulation. La plûpart de ceux qu'il obsède sont de petits Critiques desœuvrez qui se tiennent au pié du Parnasse. Fiers, pour ainsi dire, de leur obscurité, & s'aplaudissant de leur faineantise, ils croient pouvoir se railler impunément du travail des autres : mais on les avertit qu'on peut aquérir un aussi haut degré de ridicule en censurant à tort & à travers, qu'en faisant un mauvais Ouvrage; & ils devroient faire réfléxion que Midas, qui n'a jamais rien écrit, est pour le moins aussi décrié que Bavius & Mévius.

* *Nec mihi multos præferas Poëtas :*
Uno sed tibi sim minor Catullo. MART.





FABLES NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

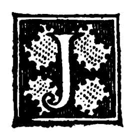
THETIS, ACHILLE, ET CHIRON.

FABLE I.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA PRINCESSE DE CONTY.

Sur l'Education de Monſeigneur LE PRINCE DE CONTY *ſon fils.*



AMAIS on ne vit rien au terreſtre ſéjour
De ſi beau que Thétis. Tous les Dieux de Cithére
Abandonnoient leur Mére
Pour lui faire la cour.
Les Ris badinoient avec elle.

Les Graces, les Vertus par un charmant concours
L'acompagnoient toujours.
Tant d'atraits n'ornent point une ſimple mortelle.
De ſon hymen auguſte & glorieux
Avec un Prince iſſu du Sang des Dieux
Elle eut un Fils aimable,
Dont la beauté n'avoit point de ſemblable.
On l'eût pris pour l'Amour : mais à ſes traits heureux
On vit qu'il devoit être & grand & courageux.
C'étoit la vive image & le portrait fidèle
Des Héros de ſon Sang. Qui pourroit de Thétis
Exprimer la tendreſſe & ſes ſoins pour ce Fils !
Cette Déeſſe auſſi ſage que belle
Pour l'inſtruire ſouvent joignoit à ſa leçon
Des éxemples fameux, puiſez dans ſa Maiſon.
Déja le jeune Achille en ſçavoit faire uſage ;
Et de quelque côté qu'il arrêtât ſes yeux,
Son Pére illuſtre & les Dieux ſes Ayeux
Aux nobles actions excitoient ſon courage.
Thétis avec tranſport voïoit tant de progrès :
Mais la Déeſſe
Voulut encore que du Dieu du Permeſſe
Son Fils aprît tous les ſecrets.
Chiron de cet emploi fut ſeul trouvé capable.

C'étoit un Sçavant vénérable,
Qui vivoit, dit-on, retiré
Dans un lieu de tout temps aux Muſes conſacré.
Ce lieu devint plus cher aux Filles de Mémoire,
Quand Achille l'eut habité.
Le double Mont fut preſque déſerté.
Toutes ſe diſputoient la gloire
D'inſtruire un ſi cher Nourriſſon,
Jalouſes de l'emploi qu'on donnoit à Chiron.

Ainſi Thétis jugeoit avec prudence
Qu'il faut que la ſcience
S'uniſſe à la valeur
Pour former d'un Héros & l'eſprit & le cœur.



LE CORBEAU ET LE RENARD.

FABLE II.

C'Eſt toi ſeul que j'invoque, illuſtre LA FONTAINE,
Quand je remets après toi ſur la ſcêne
Compére le Renard avec maître Corbeau.
Sans le ſecours de ton génie
Comment pourroient-ils plaire ? En vain dans mon cerveau
Je chercherois un tour nouveau.
C'eſt par la divine harmonie,
L'enjoûment de ton ſtile & ſa naïveté
Qu'un Lecteur peut être enchanté.
Voilà le charme de la fable ;
C'eſt par-là que ton livre aimable,
Egaïant la moralité,
Sera toujours chéri de la poſtérité.
Mais comment marcher ſur tes traces,
Me dira-t-on, ſi ce n'eſt de bien loin ?
Auſſi j'ai ſeulement beſoin

De quelques-unes de tes graces.
C'en eſt aſſez pour orner mes écrits.
Inſpire-moi dans cet Ouvrage :
Mes vers plairont. C'eſt à ce prix
Que les neuf Sœurs m'ont promis leur ſufrage.
MAÎTRE Corbeau voïant maître Renard,
Qui portoit un morceau de lard,
Lui dit : Que tiens-tu là, compére ?
A mon avis c'eſt un très-mauvais plat.
Je te croïois le goût plus délicat.
Quand tu peux faire bonne chére,
T'en tenir à du lard ! Tu n'es qu'un pauvre haire.
Regarde près d'ici ces poules, ces canards.
Voilà le vrai gibier de Meſſieurs les Renards.
As-tu donc oublié ton antique proüeſſe ?
Je t'ai vû cependant jadis un maître eſcroc.
Croi-moi, laiſſe ton lard : ces poules te ſont hoc,
Si tu veux emploïer le quart de ton adreſſe.
Maître Renard ainſi flaté,
Comme un autre animal ſenſible à la loüange,
Met bas ſa proïe, & prend le change :
Mais ſa fineſſe & ſon agilité
Ne ſervirent de rien : car la gent volatile
Gagna le Poulailler, ſon ordinaire azile.

Nôtre Renard retourne à ſon prémier morceau :
Mais il fut bien honteux de voir maître Corbeau
Qui le mangeoit, perché ſur le branchage
D'un arbre ſec, & qui lui dit : Ami,
A trompeur trompeur & demi.
Te ſouvient-il de ce fromage
Que tu m'eſcroquas l'autre jour ?
Je fus un ſot alors ; & tu l'es à ton tour.

LA PERDRIX, LA CAILLE ET LA CORNEILLE.

FABLE III.

CErtaine Perdrix ingénuë
Dit à la Caille au Printemps revenuë :
Pourquoi quiter vôtre lointain ſéjour ?
Vous n'y penſez pas, ma commére.
Ne vous ſouvient-il plus de l'extrême miſére
Où nous réduit ici l'Autour ?
Inquiétudes éternelles !
Rien ne peut nous ſauver de ſes ſerres cruelles.
L'Homme nous fait la chaſſe ; & pour comble de maux,

La nuit il nous tend des réſeaux.
Que ne puis-je quitter cette maudite terre,
Et paſſer les mers comme vous !
La Caille répondit : Tout doux.
Vous auriez tort ; & l'on nous fait la guerre
Aux climats d'où je viens du moins autant qu'ici.
On n'y voit qu'Eperviers. L'air en eſt obſcurci.
Ils règnent en tous lieux. C'eſt ce qui me déſole.
Le tems heureux n'eſt plus. Ma mére m'a conté
Que ces cruels oiſeaux n'ont pas toujours été.
Abus, & vôtre mére eſt fole,
Reprit une Corneille écoutant ce diſcours.
J'ai vêcu trois cens ans ; & j'en ai vû toujours.
Rien ne change dans la Nature.
De tout temps la Brebis du Loup fut la pâture.
Dès qu'il fut des Perdrix, on a vû des Autours.



LE ROSEAU ET LE PINÇON.

FABLE IV.

AU Printems, quand Phœbus ramène les beaux jours,
Saiſon aimable où les Amours
Ont à leurs Loix aſſervi la Nature,
Quand les prez ſont couverts de fleurs & de verdure,
Le Roſeau diſoit au Pinçon :
Où placez-vous vôtre nid, mon mignon ?
Croïez vous être bien tranquile
Sur la branche de ce pommier ?
Vous aurez des petits : mais c'eſt pour l'Epervier.
Je vous ofre un meilleur aſile.
Repoſez-vous ſur moi. Vous vivrez ſans ſouci.
Aucun Epervier, Dieu merci,
Ne vient troubler la paix de ce rivage.
Ami, dit le Pinçon, me croiroit-on bien ſage
De fonder ma maiſon ſur toi,
Lorſque tous les jours je te voi
Joüet des vents & de l'orage ?
Je te ſuis obligé : mais je n'en ferai rien.

Ta vanité me ſemble extrême.
Tu veux me ſervir de ſoutien,
Et tu ne peux te ſoutenir toi-même.

L'Homme inconſtant & vain eſt un mauvais apui :
C'eſt mon Roſeau. Ne fondons rien ſur lui.

LE RAT, LA SOURIS, LE CHAT ET LE CHIEN.

FABLE V.

LE Rat un jour rencontrant la Souris
Dans un fromage de Holande,
Lui dit : Je vous y prens, friande,
Sortez vite de mon logis.
Ignorez-vous que ce fromage
Eſt mon bien & mon héritage?
Nous le rongeons de pére en fils.
Je l'ignorois, répondit-elle.
Je le croïois à Rominagrobis.
Il eſt vrai, dit le Chat écoutant leur querelle,
Et vous me le païrez. Il les croque tous deux,
Enſuite le fromage. Alors un Chien fidèle

Fait fuir le Chat, & lui dit : Malheureux !
Eſt-ce donc pour cela que tu fais ſentinelle ?
Tu punis les larrons, & tu voles comme eux !

LE MOUCHERON.

FABLE VI.

CEtte impitoïable Hirondelle
Nous fait ſans ceſſe une guerre cruelle,
Diſoit un Moucheron. Je penſe que l'Enfer
Pour nous perſécuter tout exprès l'a fait naître.
Point de trève avec elle, & nous n'oſons paroître.
Il nous faut abandonner l'air.
Alors l'Inſecte miſérable,
Fuïant la fureur de Progné,
Va ſe loger dans une étable.
Nouveau péril. Sous ce toit Arachné
Tendoit aux moucherons un filet redoutable.
Me voici pis encor, dit-il. Cet animal
En veut à mes pareils; & ce tiſſu fatal
Eſt fait pour m'atraper. Cherchons un autre aſile.
Que l'on eſt malheureux d'être né moucheron !
Auſſi-tôt dit, d'un vol agile

Il entre dans une maiſon.
Cette retraite étoit ſûre & tranquile.
Point d'Araignée en ce logis.
Il n'y craignoit point l'Hirondelle :
Mais nous ſommes ſouvent nos plus grands ennemis.
La nuit vient. L'étourdi ſe brûle à la chandelle.

LA COLOMBE, L'HIRONDELLE ET LA PIE.

FABLE VII.

UNe Colombe blanche eut autrefois querelle
Avec une jeune Hirondelle.
Chacune vantoit ſa couleur,
Et croïoit n'avoir point d'égale.
Vous êtes noire à faire peur,
Dit la Colombe à ſa rivale.
Oſez-vous avec moi faire comparaiſon ?
Vous n'êtes tout au plus qu'une beauté d'Afrique,
Où l'on dit que main Nègre auſſi noir qu'un Démon
Paſſe pour Adonis. L'Hirondelle replique :
Vous avez trop de vanité,
Et vous chantez trop tôt victoire.

La couleur blanche eſt fade, & vaut moins que la noire.
De mon plumage enfin chacun eſt enchanté.
La brune au goût de tout le monde
Eſt plus piquante que la blonde.
Mais pour terminer nos débats
Prenons pour arbitre la Pie,
Noire & blanche à la fois, nôtre commune amie.
Elle me paroît propre à décider le cas.
La Colombe y conſent. On va trouver l'Agace,
Qui leur dit : Ah vraïment vous avez bonne grace
De diſputer de la beauté!
Vôtre couleur eſt ſans varieté.
J'admire ici vôtre inſolence
De vanter vos atraits, ſur tout en ma préſence.
Pour plaire il faut me reſſembler.

C'eſt à peu près ainſi que raiſonnent nos Belles:
Mais chut, il n'en faut point parler.
Je ne veux pas me broüiller avec elles.



LES DEUX CHATS.

FABLE VIII.

HEureux celui qu'un Aſtre favorable
A pris ſoin de rendre agréable.
Certain je ne ſçai quoi prévient en ſa faveur.
Avant que de parler il a gagné le cœur.
Quoiqu'il faſſe, il aura la fortune proſpére.
Il en eſt d'autres au contraire
Que l'on hait ſans ſçavoir pourquoi.
Ils ſont nez malheureux, & la ſuprême Loi
De l'Être par qui tout reſpire
L'ordonne ainſi. Cela nous doit ſufire.

DEUX Chats, l'un blanc & l'autre noir,
Logeoient ſous même toit. Le blanc aimé du Maître
S'apeloit Rodilard. Son nom le fait connoître.
Il croquoit maint lardon, & du matin au ſoir
Ne bougeoit du foïer. Le noir n'oſoit paroître;
Et s'il entroit dans la maiſon,
On crioit après au Larron.
L'infortuné Raton, piqué de l'injuſtice
Qu'on lui faiſoit, dit: Eh quelle raiſon
Fait donc chérir ce beau Mignon?
Seroit-ce ſa couleur? A-t-il moins de malice

Pour être blanc ? Je le voi careſſé.
Monſieur lui ſoufre tout, & moi je ſuis chaſſé.
Monſieur aſſurément ne ſuit que ſon caprice ;
Et Rodilard dans le logis
N'a jamais pris un rat, pas même une ſouris.
Ce n'eſt qu'un fainéant. La choſe eſt bien notoire.
Je les prens. Il en a la gloire ;
Et s'il fait un larcin, on le met ſur mon dos.
Par le Maître des chats j'en tirerai vengeance.
J'y ſçais un fort bon tour. Tenons-nous en repos.
Laiſſons des rats multiplier l'engeance.
Cela pourra du Maître exciter le couroux.
Que Rodilard ait part à ma diſgrace,
Et porte la moitié des coups,
Je ſuis content. Raton ne va plus à la chaſſe.
Rats de troter. C'eſt une race
Qui pulule fort promptement.
Ils rongeoient tout impunément.
Monſieur ſe mit à la fin en colére.
Raton l'avoit prévû : mais ce reſſentiment
Sur quel Chat tomba-t-il ? Sur Raton ſeulement.
Il fut puni. L'éxemple eſt ſalutaire.

❧

La vengeance nous perd. Il faut toujours bien faire.

LE

LE LIE'VRE ET LE MOINEAU.

FABLE IX.

DAns la saison où des dons de Cérès
On a dépoüillé les guérets,
Saison où le gibier n'y trouve plus d'asile,
Un Liévre s'étoit endormi.
Un Passereau l'éveille, & lui dit : Mon ami,
Je suis surpris que tu sois si tranquille.
Un Liévre doit veiller toujours.
J'aperçoi des Chasseurs que pour toi je redoute ;
Et c'est toi qu'ils cherchent sans doute.
Croi moi : de ta vitesse emprunte le secours,
Gagne les bois & les montagnes.
Ne parois plus dans nos campagnes
Jusqu'au tems où les blez couvriront les sillons.
Pareils avis étoient fort bons.
Tel donne à son voisin des conseils salutaires,
Qui fort souvent néglige ses afaires.
Nôtre Moineau ne voïoit pas
Certain jeune Ecolier, venant au petit pas,
Qui le long des buissons dans un temps de vacance

Pourſuivoit les petits oiſeaux,
Et tiroit ſa poudre aux moineaux.
L'Enfant voit celui-ci, par derriére il s'avance
Avec adreſſe, & l'ajuſtant,
Le coup part. L'Oiſillon tombe mort à l'inſtant.

LA POULE ET LA PIE.

FABLE X.

LA Poule caquetoit un jour avec la Pie,
Sa voiſine & ſa bonne amie.
Après maints frivoles diſcours
Celle-ci dit : Je vous ſuplie,
Racontez-moi comment vont vos amours.
Les Coqs ſont-ils toujours galants à l'ordinaire?
En faut-il douter, ma commére?
Faite comme je ſuis, vous pouvez bien penſer
Qu'à me faire la cour ils doivent s'empreſſer.
Je ne borne pas ma conquête
A ces oiſeaux. Quantité de Faiſans
Viennent autour de moi faire les ſoupirans.
Tout juſqu'au Dindon me fait fête :
Mais, à vous dire vrai, tous y perdent leur temps;
Et ſi je ſouffre ces galans,

C'eſt ſeulement pour rire à leurs dépens.
Je prens plaiſir à voir leurs diverſes grimaces,
Mais ſur-tout celles du Dindon.
A ſoupirer qu'il a de graces
Avec ſon nez pendant! C'eſt un joli mignon.
Mais je voudrois auſſi ſçavoir vos avantures:
Racontez-les à vôtre tour.
J'ai des amans de toutes les figures,
Dit la Pie, & j'inſpire auſſi beaucoup d'amour.
Mais, afin que je les écoute,
Il eſt juſte qu'il leur en coute.
Il vient des Etourneaux fort ſecs: Je les bannis.
Il vient des Eperviers: & c'eſt encore pis:
Ce ſont eſcrocs que je redoute.
Il vient des Ortolans enfin, dont je fais cas.
Voilà ceux que je cherche: ils ſont refaits & gras:
Il faut voir comme je les plume.
L'amour pour les duper m'eſt un puiſſant ſecours.

Que de Cloris ſuivent cette coutume!
Que d'Ortolans ſont plumez tous les jours!

LA PERDRIX, ET L'OISELEUR.

FABLE XI.

UNe Perdrix ſans compagnie
Dans des rets tomba par malheur.
Hélas ! ne m'ôtez pas la vie,
Dit-elle à l'avide Oiſeleur.

J'ai ſoufert la faim, la froidure,
Qui m'ont miſe en chétif état;
Et je ne ſuis, je vous le jure,
Un mets friand ni délicat.

Déja depuis pluſieurs années
Je me remarie au Printemps.
Toujours mes heureux hyménées
De Perdreaux ont peuplé les champs.

J'ai quinze petits dans mon aire,
Qui ne ſçauroient voler encor.
Si vous faites périr leur mére,
Vous leur donnez auſſi la mort.

Par pitié donc laissez-moi vivre,
Et retourner vers mes enfans.
Foi de Perdrix, je vous les livre;
Quand ils seront devenus grands.

Entendez mieux vôtre fortune:
Je suis un trop maigre butin.
Vous en aurez quinze pour une:
Voilà de quoi faire un festin.

L'Oiseleur, qui voit l'artifice,
De sa priére n'a souci.
Vous me prenez pour un novice:
On ne m'amuse pas ainsi.

Vous ne méritez point de grace.
Ne prétendez point m'échaper:
Et qui peut bien trahir sa race,
Pourroit bien aussi me tromper.

LE PERROQUET, LE GEAI ET LE MERLE.

FABLE XII.

CErtain Geai se trouva commensal d'un logis
Avec un Perroquet, oiseaux bien assortis,
Tous deux grands babillards, têtes des plus mal-faites,
Diseurs de quolibets & conteurs de sornettes.
Les voisins étoient étourdis
De leur babil. Ce couple sans cervelle
Répétoit tous les jours la même kirielle.
L'un imitoit le chien, l'autre faisoit le chat,
Tous deux en même tems, espèce de combat
A qui crieroit plus fort. Ils y mettoient leur gloire.
Mais quoiqu'ils n'eussent pas une once de bon sens,
Ils tranchoient des habiles gens.
Cela n'est pas fort dificile à croire.
Tel ainsi qu'eux n'a que de la mémoire,
Qui se figure être un Docteur.
Près d'eux prisonnier dans sa cage,
Un Merle étoit leur auditeur,
Ecoutant malgré lui tout leur long verbiage.

Il ne leur disoit pas un mot.
Nos deux bavards, le prenant pour un sot,
Se moquérent de son silence.
Messieurs, repliqua-t-il, vous raillez sans sujet.
Remerciez plutôt ma complaisance
D'oüir tranquilement vôtre maudit caquet.

LE JEUNE MASTIN ET LE VIEUX.

FABLE XIII.

A Boïard, chien hargneux, agaçoit tout le monde,
Et mettoit souvent en lambeaux
Les juste-au-corps & les manteaux.
Il étoit craint demi lieuë à la ronde.
Son Maître lui pendit un gros bâton au cou,
Pour modérer sa violence.
Cela ne fit qu'augmenter l'insolence
De l'Animal : Il en devint plus fou.
Croïant que ce bâton étoit la récompense
De son mérite, il ne regarda plus
Les autres Chiens du voisinage :
Mais certain vieux Mâtin, que les ans rendoient sage,
Eut pitié de le voir dans un pareil abus.

Ami, dit-il, jusqu'où va ta folie
De prendre pour un ornement
La marque de ton infamie?
Tu devrois te cacher. A ton acoutrement,
Chacun dit : C'est un garnement :
Mais ta cervelle est si légére
Que tu ne sens pas ta misére.

Aboïard n'est pas seul dans cet égarement.
Bien d'autres Animaux encore
Vantent souvent ce qui les deshonore.



L'AIGLE, ET LE VAUTOUR.

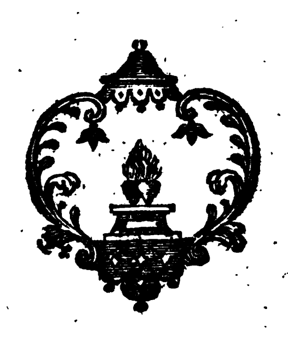
FABLE XIV.

UN jour l'Oiſeau de Jupiter,
Cotoïant les bords de la mer,
Fit rencontre d'une huitre. Il l'auroit dévorée
Très-volontiers : mais l'huitre tenoit bon
Contre les coups de bec, & ſe tenoit ſerrée
Sans vouloir ouvrir ſa maiſon.
Toute huitre qu'elle étoit, elle avoit bien raiſon.
Il ne faut point chez nous donner entrée
A gens pareils. L'Aigle ne ſçavoit plus
Comment s'y prendre. Après maints efforts ſuperflus,
Il conſulta ſur cette afaire
Un Docteur du canton : c'étoit un vieux Vautour,
Maître gonin, qui ſçavoit plus d'un tour.
Ouvrir l'huitre, Seigneur, eſt choſe aiſée à faire,
Répondit le ſubtil eſcroc.
Faites-la tomber ſur un roc,
Mais de bien haut : voilà tout le miſtére.
L'Aigle le croit. Il vole au haut des cieux

Sans se douter de la surprise,
Laisse tomber l'écaille, qui se brise,
Et fait voir en s'ouvrant un mets délicieux.
Mais d'en tâter qui des deux eût la joïe?
Ce fut nôtre Larron. Il fondit sur la proïe
Dans le moment; & l'Aigle de retour
Vit qu'il avoit ouvert l'huitre pour le Vautour.

❧

L'escroc à nos dépens cherche à faire ripaille.
Défions-nous de ses avis:
Car si ses conseils sont suivis,
Pour lui nous ouvrirons l'écaille.



LE SINGE, ET LE PERROQUET.

FABLE XV.

UN Singe étoit jaloux de certain Perroquet,
L'objet de la tendresse
De son Maître & de sa Maîtresse.
Je ne voi pas, dit Bertrand, le sujet
Pourquoi l'on te caresse.
Nourri de mets friands, tu n'as point d'autre nom
Que Petit fils, ou Perroquet mignon.
Moi, joüet des Laquais, j'ai des coups d'étriviéres.
Avec moi ces Messieurs ont d'étranges maniéres.
Amusez-les, servez-leur de boufon:
On vous païe à coups de bâton.
Les Animaux, qu'on nomme raisonnables,
Devroient du moins respecter leurs semblables.
J'ai de leur air assurément.
Qui pourroit le nier? Malheureux garnement!
Répond le Perroquet, ta plainte est ridicule.
L'homme peut à coup sûr t'étriller sans scrupule.
Tu l'as toujours trop mérité.

Croire lui reſſembler eſt une extravagance.
Tu n'as que la malice & la diformité
De quelques-uns d'entr'eux : la belle reſſemblance !
C'eſt moi qui lui reſſemble & par le beau côté.
Je parle comme lui. La voix eſt l'interpréte
De ſa raiſon, ſon plus bel ornement.
Ne t'étonne donc plus, ami, ſi l'on me traite
Avec tant de ménagement.
Le Singe ne fut pas content du compliment.
Maudit cauſeur ! dit-il, dont le babil aſſomme,
Tu parles, il eſt vrai, mais non pas comme l'homme.
Penſes-tu que l'on faſſe cas
De ces vaines ſornettes,
Que ſans ceſſe tu nous répètes,
Et que toi-même n'entens pas ?

Sur ſes défauts chacun ſe flate.
On ne voit bien que ceux d'autrui.
Tel ſe croit un ſecond Socrate,
Pour être chauve comme lui.

L'AVARE.

FABLE XVI.

L'Or eſt ſans couleur pour l'Avare ;
Et ſon plaiſir eſt ſans doute bizarre
D'entaſſer écus ſur écus ,
Qui lui ſont aſſez ſuperflus.
Ce métal n'eſt un avantage
Que pour celui qui ſçait en faire uſage.

UN Homme avoit au fond de ſon apartement
Un cofre rempli d'or , meuble fort inutile :
Il n'oſoit y toucher , & l'ouvroit rarement.
Quoiqu'il fût ſoupçonneux , cependant cet aſile ,
De plus le cofre bien ferré
Le raſſuroient : mais certain fils madré
Lui joüa d'un tour d'homme habile.
Mon pére , diſoit-il , eſt eſclave de l'or.
Au lieu de s'en ſervir , le bonhomme l'enterre.
Emparons-nous de ſon tréſor.
Ce fils étoit homme de guerre ,
Aimant le faſte , & n'aïant pas un ſou :

Car ſon pére, vrai Loup-garou,
Etoit, comme j'ai dit, très-dur à la deſſerre.
L'Avare un jour étant aux champs,
Nôtre cadet fit ſon afaire,
Subſtituant un cofre à celui de ſon pére,
Pareil en tout, excepté le dedans,
Qu'il remplit de cailloux. Il ſe paſſa deux ans:
Nôtre Avare croïoit avoir toujours ſa ſomme.
L'opinion ſufit pour rendre heureux un homme.
Celui-ci donc l'étoit, ſi ces ſortes de gens
Le ſont jamais. Un jour changeant de place
Le cofre fort, il entendit un ſon,
Qui lui donna quelque ſoupçon.
Il connoiſſoit le timbre: Il ouvrit. O diſgrace!
A l'aſpect des cailloux il tombe en pamoiſon.
On court au Médecin, qui vient vite à ſon aide.
Je ſçais à ce mal un remède,
Dont Galien n'a point traité,
Dit-il aux aſſiſtans. Meſſieurs, je vous conſeille
De compter des écus auprès de ſon oreille.
On le fait; & d'abord par le ſon excité
L'Avare ſe réveille.

LE CHIEN, LE MOUTON, ET LE RENARD.

FABLE XVII.

DE coucher ſur la dure un vieux Dogue étoit las:
Il rencontre un Mouton, dont la toiſon nouvelle
Lui parut propre à faire un matelas:
Au paiſible animal Mouflar cherche querelle.
Tu me dois, lui dit ce fripon,
Une livre de laine: Il faut en diligence
Me la païer. Ami, dit le Mouton,
Je n'ai de cette dette aucune connoiſſance.
Tu me la dois, repliqua le Mâtin.
Pendant de tels débats paſſe dans le chemin
Maître Renard, animal patelin,
Reſpectant les Mâtins, & craignant leur colére.
Nôtre Dogue lui dit: Compére,
Nous avons un procès Maître Robin & moi.
Je ne veux point d'autre arbitre que toi.
Décide entre nous cette afaire.
Tout autre qu'un Mouton eût d'abord récuſé
Maître Renard ſur ſa figure:

Mais nôtre Champenois, animal peu rusé,
Ne sçavoit pas la procédure.
Il le laissa juger ; & sans être entendu
Le pauvre Robin fut tondu.
Maraud, on te demande une livre de laine,
Lui dit ce Juge à la douzaine.
On te fait trop de grace ; & vous n'y pensez pas,
Seigneur Mouflar, je suis témoin du cas.
Au lieu d'une il vous en doit quatre.
J'ordonne qu'il les païe. Il n'en faut rien rabatre.



Le Juge patelin fait sa cour au plus fort.
Chez lui le foible a toujours tort.



L'ORANGER

L'ORANGER, ET LE CHESNE.

FABLE XVIII.

UN petit Oranger content de ſa figure,
Se trouvant planté d'avanture
Près d'un grand Chêne, il lui dit : Mon voiſin,
Plus je te voi, plus je m'étonne
Que l'on ait reſpecté tes ayeux à Dodone.
Je ne remarque rien en toi qui ſoit divin.
Ta fleur eſt ſans éclat, & n'a rien d'agréable;
Et pour ton fruit Cérès l'a rendu mépriſable.
Pourquoi te conſacrer au Souverain des Dieux?
Cet honneur m'étoit dû. Mes fruits délicieux,
Beaux à charmer, ſont dignes de ſa table.
Mes rameaux toujours verds font voir en même temps
L'Autonne & le Printemps.
L'Homme s'eſt donc mépris : je te ſuis préférable.
Mon mignon, vous êtes bien fier,
Reprit l'Arbre de Jupiter.
Il vous ſied mal de tenir ce langage.

Je vous mets tous les jours à l'abri de l'orage.
Sans moi, batu de l'Aquilon,
Vous n'auriez pas ces fruits, ces fleurs, ce verd feüillage.
Vous êtes un ingrat, un petit fanfaron.



La puissance des Grands aux beaux Arts est utile.
Fleuriroient-ils sans cet asile ?

LE MILAN MALADE.

FABLE XIX.

UN Milan, voleur redouté,
Et qui des Dieux méprisoit la puissance,
Tomba malade. En cette extrémité
Il ose implorer leur clémence.
La crainte le rendoit contrit.
Ce dévot Personnage,
Vers le séjour céleste élevant son esprit,
Apelle une Cigoghe, & lui tient ce langage.
Hélas je meurs, si les Dieux immortels
Ne sont touchez de ma misére.
Encensez pour moi leurs Autels:

Obtenez-moi leur ſecours ſalutaire.
Cela n'eſt pas aiſé, Compére,
Répondit la Cigogne ; & j'apréhende fort
Qu'ils ne ſoient ſourds à ma priére.
Pour parler franchement, ils n'auroient pas grand
tort.
Tu n'aimes pas les Dieux : mais tu crains leur colére.
Comment peux-tu compter ſur eux,
Toi qui noirci de mille crimes
Juſque ſur leurs Autels dévoras les victimes?
En vain pour ta ſanté je leur ferai des vœux.

❧

En reſpectant les Dieux montrons nôtre ſageſſe:
De bonne heure tâchons de nous les rendre amis.
Il eſt bien tard de leur être ſoumis,
Quand la Parque nous preſſe.



LA HAZE ET LA LIONNE.

FABLE XX.

DE Jean Lapin la femelle étoit fiére,
Se voïant une fourmilliére
De Lapereaux : La ſotte vanité
Enfle les plus petits : C'eſt un fait ateſté :
Chaque cervelle a ſa chimére.
Un beau matin nôtre Commére
Rencontre au ſortir du logis
L'épouſe d'un Lion, roi de tout le païs.
Madame, lui dit la Pécore,
Qu'avez-vous fait aux Dieux, que votre majeſté
A ſi peu de fécondité ?
Depuis pluſieurs Printemps on ne vous voit encore
Qu'un Lionceau ; tandis que chaque mois
Je peuple les champs & les bois
De citoïens. La Lionne replique :
Tu dis vrai : mon fils eſt unique,
Seul fruit de mes nobles amours :
Mais ce fils courageux, plein d'une belle audace,

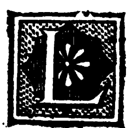
Vaut mieux lui ſeul que ta nombreuſe race;
Quand il naîtroit de toi cent Lapins tous les jours.

Des enfans ſans vertu font la honte d'un pére.
Plus il en met au jour, plus il eſt avili.
S'ils ſont généreux au contraire,
Un ſufit pour tirer tous les ſiens de l'oubli.



LIVRE SECOND.

A MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.


E Dieu, dont tant de fois à l'ombre des
ormeaux
Je chantai jadis la puissance,
Se plaint de mon silence;
J'ai négligé mes chalumeaux.
Berger, dit l'Amour, quel délire
Te fait mépriser mon Empire?
Ne coulois-tu pas d'heureux jours?
Pouvois-je te lier d'une plus douce chaine?
Quoi tu quites Philis, Amarille, Climène
Pour converser avec les ours!
Des Animaux ridicule Interprète,
Comme un Docteur tu donnes des Leçons!

Quite un emploi ſi vain, & repren ta muſette.
La morale, croi-moi, ne vaut pas tes chanſons.
Je te les inſpirai; lorſque ſous ma puiſſance
Ton cœur ſe laiſſoit enflamer.
Toute ſageſſe eſt indolence.
Peut-on mieux faire que d'aimer?
J'étois déja prêt à me rendre:
Minerve vint à mon ſecours.
Ecoutez-vous, dit-elle, un perfide diſcours?
L'Amour pourroit-il vous ſurprendre?
Vous le connoiſſez trop cet Enfant redouté.
Ne vous ſouvient-il plus de ſa malignité?
Au repos des Mortels ſa puiſſance eſt fatale.
Je donne la tranquilité.
Eſt-il quelque bien qui l'égale?
Oubliez vos chanſons avec vos chalumeaux,
Amuſemens de la jeuneſſe:
Faites moraliſer les divers Animaux:
Puiſſent-ils aux Humains inſpirer la ſageſſe!
A vos Apologues nouveaux
LAMBERT a donné ſon ſufrage.
Pour vous déterminer en faut-il davantage?
Je ne puis rien dire de plus.
Tout reſpecte icy bas ſon ſçavoir, ſes vertus.

J'ai ſouvent le plaiſir extrème
De voir que les Mortels la prennent pour moi-même.
Ton ſufrage brillant, LAMBERT, me fait la loi.
De Fabuliſte encor j'oſe accepter l'emploi.
Du double Mont la plus belle couronne
Par tes mains Apollon la donne.
Par un apas ſi noble à rimer excité,
Reçoi ce que Minerve & Phœbus m'ont dicté.



LES DÉLICES DE L'ARCADIE.

FABLE I.

DAmon paſſant par la contrée,
Où le Dieu des bois tient ſa Cour,
Ce Berger eut l'ame enyvrée,
Et crut voir l'immortel ſéjour.

Bacchus ſe plaît ſur ces montagnes:
Diane embélit ces forêts,
Dit-il ; & les dons de Cérès
Couvrent ces fertiles campagnes.

Ces valons ſi délicieux
Sont chéris de la jeune Flore.
Son Amant règne dans ces lieux.
Elle en eſt plus brillante encore.

Tous les jours ſont clairs & ſereins:
Mais les nuits ne ſont pas moins belles;
Et l'Aurore tous les matins
A des graces toutes nouvelles.

Au milieu des prez toujours verds
Coulent des ondes argentines.
Les Naïades font des concerts
Que redit l'écho des colines.



Les Troupeaux ſans craindre les Loups
Sont vagabonds dans la prairie.
Les Bergers ſur l'herbe fleurie
Profitent d'un calme ſi doux.



Tranquile ſous un bel ombrage,
Séjour des oiſeaux amoureux,
Le beau Tircis chante avec eux
Son Iris, qui n'eſt point volage.



Une eſpèce d'enchantement
Du Voïageur charmoit la vuë;
Lorſque Damon en ce moment
Fit une rencontre imprévuë.



Dans un boſquet peu fréquenté
Il voit le tombeau de Carite,
Bergére de qui la beauté
Des Beautez jadis fut l'élite.

Ce tombeau couvert de pavots
Portoit une triste effigie.
Alentour Damon lut ces mots:
Je suis morte & dans l'Arcadie!

Ce lugubre objet le troubla.
Il versa dessus quelques larmes.
Ces beaux lieux depuis ce jour-là
N'eurent plus pour lui tant de charmes.

Quels étoient mes égaremens!
Tous passent la fatale barque,
Dit-il. Plus ces lieux sont charmans,
Plus on y doit craindre la Parque.



LES DEUX CHIENS.

FABLE II.

BRifaut, chien d'un logis où régnoit la famine,
N'avoit que les os & la peau.
Son voiſin Barillaut étoit refait & beau :
Il étoit en bonne cuiſine.
Celui-là, que la pauvreté
Rendoit frugal & d'une humeur auſtére,
Toutes les fois qu'il trouvoit ſon Confrére
Lui prêchoit la ſobriété.
A quoi bon s'empifrer? & de quoi ſert la graiſſe?
C'eſt un inutile fardeau.
On vous prendroit pour un pourceau :
N'êtes-vous point honteux de vous farcir ſans ceſſe?
Sire Loup compte bien d'en faire ſon profit.
Vous lui ſemblez un morceau d'apétit.
Il vous atrapera : C'eſt un coup qu'il médite ;
Et le galant vous croit déja dans ſa marmite.
Trop d'embonpoint nuit au repos.
La peur du Loup ne trouble point ma vie.
Je ne lui cauſe aucune envie ;
Et je me ſçai bon gré de n'avoir que les os.

D'un ſemblable ſermon Barillaut n'avoit cure,
Continuant toujours ſon train;
Quand il arriva d'avanture
Que les Maîtres des Chiens changérent de deſtin.
Le pauvre s'enrichit : L'homme riche au contraire
Eſt à ſon tour dans la miſére.
La Fortune ſe plaît à de ſemblables jeux.
Briſaut, trouvant un meilleur ordinaire,
Ne fut plus, dit-on, ſi hargneux.
Tous les jours en feſtin, plus de philoſophie.
C'eſt un chagrin bouru que bien-tôt il oublie.
Il s'abandonne à ſon tempérament,
Pente que l'on ſuit aiſément.
Pour en achever la peinture,
Nôtre Caton devint un pourceau d'Epicure.
Voilà donc Briſaut gros & gras.
D'autres temps, d'autres mœurs, dit le commun
Proverbe.
Cet Animal devint ſuperbe,
Et regarda de haut en bas
Le pauvre Barillaut, que le ſort de ſon Maître
Rendoit chétif à ne le plus connoître.
L'Infortuné lui dit : Tu n'es pas, entre nous,
Le prémier chien engraiſſé, qui s'oublie:

Mais ſi je me ſouviens de ta philoſophie,
C'eſt ton tour de craindre les loups.

LE LION, LE RENARD ET LE CHASSEUR.

FABLE III.

MOntre-moi ce prétendu Maître
Des Animaux, dit un jour le Lion
A l'Hôte des terriers : Je voudrois le connoître,
Et châtier ſa fole ambition :
Montre-le moi, ſi tu le vois paroître.
On ne le voit que trop, dit le Renard malin.
De telles gens le Monde eſt plein.
Les voilà tous deux en campagne.
Le Lion, au panchant d'une verte montagne,
Aperçoit un Berger, qui gardoit ſon troupeau.
Cet Animal, dit-il, eſt pour moi tout nouveau.
Seroit-ce bien celui que je cherche, Compére ?
Non pas, repliqua le Renard,
Qui de ſon Compagnon eût voulu ſe défaire.
Quelque moment après ils virent par hazard
Un Chaſſeur bien armé, dont l'adreſſe fatale

Aux Citoïens des bois
Le faiſoit redouter comme un autre Céphale.
Nôtre Renard, pour cette fois,
Déploïa tout ſon artifice
Pour mettre aux priſes le Lion
Avec un pareil Champion.
Il ne me chaut, dit-il, lequel des deux périſſe.
C'eſt moins d'un ennemi. Tout n'en iroit que mieux,
Si tous deux ſuccomboient: J'en rendrois grace aux
Dieux:
Je n'aurai jamais telle chance.
Celui que vous cherchez, Seigneur, s'ofre à vos yeux,
Cria-t-il au Lion. Alez en diligence
Vous venger de ſon inſolence.
Vous n'aurez pas beſoin, je croi, de mon ſecours.
Cela flétriroit vôtre gloire;
Et je ſerai d'içy témoin de la victoire,
Qui vous eſt hoc. A ce diſcours,
Le Lion s'avança, hériſſant ſa crinière:
Mais l'adreſſe fait tout, & rend l'Homme vainqueur
Des Lions & de leur fureur.
Celui-ci, décochant ſa fléche meurtriére,
Fit tomber l'Animal ſanglant ſur la pouſſiére.
Au même inſtant nôtre Chaſſeur

Le croit ſans vie, aproche de ſa proïe
Imprudemment & tranſporté de joïe :
Le Lion cependant fit un dernier effort,
Et ſur l'Homme vengea ſa mort.
Maître Renard, le bon apôtre,
Qui craignoit autant l'un que l'autre,
De tous deux à la fois ſe voïant délivré,
Fut content de ſon ſtratagème.

Plus d'un Renard politique & madré
En a ſouvent uſé de même.



MOMUS

MOMUS JUGE.

FABLE IV.

QUand l'Univers fut ſorti du cahos,
Jupiter & Minerve avec le Dieu des flots
A l'envi, de leurs dons embélirent la terre.
Ce fut à qui feroit l'ouvrage le plus beau.
Jupiter créa l'Homme & Neptune un Taureau,
Minerve une Maiſon. Le Maître du tonnerre
Dit à Momus de juger leur débat.
Un bouſon eſt peu propre à faire un Magiſtrat.
Ce petit Dieu cauſtique & fourré de malice,
Au lieu d'admirer l'artifice
De ces chef-d'œuvres prétieux,
Oſa bien s'en railler à la barbe des Dieux.
Momus ne fit jamais aucun panégirique.
S'il faut, dit-il, que je m'explique,
Vous avez tous les trois aſſez mal réüſſi.
Les cornes du Bœuf que voici,
Seigneur Neptune, avec vôtre licence,
Miſes plus bas que l'œil, ſeroient mieux de beaucoup.
Le Bœuf s'en ſerviroit avec plus de prudence,

Et ſeroit plus ſûr de ſon coup.
Pour faire l'Homme, mon cher Maître,
Dit-il à Jupiter, vous avez bien révé :
L'ouvrage n'en eſt pas pourtant plus achevé.
A ſa poitrine il manque une fenêtre,
Par où l'on verroit aiſément
Son véritable ſentiment.
Son cœur eſt ſi caché, qu'on ne le peut connoître.
Je viens à vous, Dame Pallas.
De vôtre bâtiment je ne fais pas grand cas.
C'eſt une œuvre fort imparfaite;
Et je voudrois deſſous une roulette,
Pour qu'on le tranſportât avec facilité.
Lorſque l'Homme iroit en voïage,
Il trouveroit toujours un lieu de ſûreté
Contre les périls & l'orage.



Momus blâmoit ainſi les ouvrages divins.
Jupiter, tous les Dieux éclatérent de rire.
Imitons-les : Rions de pareils Trivelins.
C'eſt ainſi que l'on doit répondre à leur ſatire.

LES DEUX OISONS.

FABLE V.

DEux Oisons, qui faisoient voïage,
S'entretenoient un soir au bord de l'eau.
As-tu vû, disoit l'un, cet admirable oiseau
Perché sur la maison du Seigneur du vilage?
As-tu remarqué son plumage?
De l'Aurore au Couchant il n'est rien de si beau.
C'est un merveilleux assemblage
Des plus vives couleurs.
Nature en le formant, l'a comblé de faveurs.
Oui des oiseaux c'est le Monarque :
Car sur sa tête il en porte la marque.
Je n'ai point vû, repliqua l'autre Oison,
Ce beau Phœnix dont tu fais la peinture :
Mais une espèce de Dindon,
Qui ne doit pas, je te le jure,
Etre content de sa figure.
Sa tête est fort menuë, & vraisemblablement
Il a très-peu de jugement.
Dieux, quelle étrange mélodie!
Il remplit l'air de cris affreux.

J'en ai l'oreille encor toute étourdie.
Ajoûtez à cela qu'il a des piez hideux.
C'étoit un Paon qu'ils dépeignoient tous deux.
De l'oiſeau de Junon l'un avoit vû les graces,
Et l'autre les defauts. Ainſi dans l'Univers
Les jugemens des hommes ſont divers.
Nous voïons les objets par diférentes faces.

LE PAPILLON ET LA FOURMI.

FABLE VI.

UN Papillon qui ne faiſoit qu'éclorre,
Fier de ſes brillantes couleurs,
Fier de fendre les airs, fier auſſi des faveurs
Qu'il déroboit dans les jardins de Flore,
Oſa mépriſer la Fourmi.
Celle-cy lui dit : Mon ami,
Tes hauteurs ſont pitié. Si l'on te voit des ailes,
Sur qui brillent l'azur & l'or,
Il n'en eſt point de plus nouvelles.
Ce matin tu rampois encor,
Inſecte obſcur & ſans figure,

Vil excrément de la nature.
Qui voudroit, à ce prix honteux,
Aquérir cet éclat qui te rend orgueilleux?

Ce Papillon, jadis chenille,
Ressemble à bien des gens. Je ne les nomme pas:
Mais on ne sçauroit faire un pas
Sans en voir. La Terre en fourmille.

LA NAPE'E, LE FLEUVE ET LE RUISSEAU.

FABLE VII.

UNe Nymphe étoit ocupée
A ramasser des fleurs sur les gazons nouveaux:
Un Fleuve en fut épris. Venez, belle Napée,
Lui dit-il, régnez sur mes Eaux.
Vos atraits tout divins méritent cet hommage.
Laissez-là vôtre source: Agréez que l'Amour
Vous ofre un plus brillant séjour.
Mille fleurs bordent mon rivage.
Mon sable est d'or comme celui du Tage.
Je bois à pleine coupe un nectar pur & doux;

Et du Gange jusques à l'Ebre
Aucun Fleuve n'est plus célèbre.
Rien ne manque à mes vœux, que d'être aimé de vous.
Richesse, éclat, grandeur sont une forte amorce.
Pour résister à tant d'apas,
Peut-être que la Belle auroit manqué de force;
Quand un Ruisseau lui dit tout bas:
Nymphe, ne vous y fiez pas.
Rien n'est plus inconstant que ces superbes Fleuves.
Ecoutez celui-cy : vous en aurez des preuves.
Dans son lit il reçoit des Nymphes tous les jours.
Pour les surprendre il cherche maints détours.
A bien d'autres que vous ses ondes sont fatales.
Vous y trouverez cent Rivales.
Daignez plutôt favoriser mes feux.
Je n'ai pas tant de renommée :
Mais je suis plus fidèle; & vous serez aimée :
Seule, vous recevrez mes vœux.
Mon onde est sans détours : elle est douce, elle est pure,
Elle est l'image de mon cœur;
Et tarissent mes eaux, si je deviens parjure!
Car je suis un Ruisseau d'honneur.

La jeune Nymphe alors parut un peu réveuſe;
Et du petit Ruiſſeau devenuë amoureuſe,
Elle n'écouta plus ſon ſuperbe Rival.

Elle eut raiſon. Pour vivre heureuſe,
Il n'eſt que d'aimer ſon égal.

LE BOEUF ET LE MOUCHERON.

FABLE VIII.

SUr la corne d'un Bœuf, qui paiſſoit dans les champs,
Un Moucheron, joüet des vents,
Ala s'aſſeoir, atôme imperceptible:
Sans microſcope il n'étoit pas viſible.
Cependant l'Avorton étoit dans l'embaras
Comment le Bœuf avoit pû faire un pas
Sous un fardeau ſi grand. Avoüez-le, beau Sire,
Lui diſoit-il, n'êtes-vous pas bien las
De me porter? Le Bœuf ſe prit à rire.
Je ne t'ai, dit-il, pas ſenti.
Ta vanité ſeule te fait connoître.

Si tu ne m'avois averti,
J'ignorerois encor ta présence & ton être.

L'Homme n'est pas moins fanfaron.
Tel se croit d'un grand poids, qui n'est qu'un moucheron.

L'ASTROLOGUE.

FABLE IX.

En vastes désirs l'Homme abonde.
Peu content du présent, il veut voir l'avenir ;
Et quiconque viendra nous en entretenir
Est bien sûr de piper le monde.
Aussi pour amuser nôtre esprit curieux,
Il est des imposteurs, dont la vaine science
Prétend nous dévoiler des secrets que les Dieux
Nous ont cachez avec prudence.

Un Astrologue, en plein Marché,
Prédisoit les choses futures.
Le peuple à l'écouter étoit fort ataché.
Chacun vouloit sçavoir ses avantures.

Enfans, vieillards consultoient le Devin.
Ce n'étoit point gratis. Ce peuple étoit si bête,
Qu'il donnoit ses écus à ce nouveau Prophète.
Cet Escroc faisoit donc sa main.
C'étoit ce qu'il avoit en tête.
Mais tandis qu'il étoit en train,
Un Valet imprudent lui dit tout haut : Mon Maître,
J'apprens que des Larrons ont pris la liberté
D'entrer chez nous par la fenêtre.
La place est nette. Ils ont tout emporté.
A ce discours, le Faiseur d'horoscope
Reste interdit, tombe en sincope.
Un rieur dit alors : Je ne comprens pas bien
Que qui sçait nôtre sort n'ait point prévû le sien.



LE LION, L'ASNE ET LE RENARD.

FABLE X.

UN Lion aïant pris quelques bêtes ſauvages,
Aidé de l'Ane & du Renard,
Dit au Baudet d'en faire les partages.
Cet animal ſimple & ſans art
En fit trois parts avec tant de juſteſſe
Qu'on n'eût ſçû laquelle choiſir.
Scrupuleuſe délicateſſe,
Qui ne fit pas, dit-on, plaiſir
A Meſſire Lion, Prince fort colérique.
De ſon éxactitude il punit la Bourique.
C'eſt-à-dire, il l'étrangla net.
Malheur à tout Sujet,
Qui reſſemble à cet Ane, & n'eſt pas politique.
Sire Lion, après ce châtiment,
Fit au Renard pareil commandement:
Mais le compére,
Courtiſan plus adroit, ſçut ſe tirer d'afaire.
Il laiſſa preſque tout à Meſſire Lion,

Se réſervant très-mince portion.
Qui t'a donné tant de prudence,
Dit le Monarque à l'Hôte des terriers ?
Sire, dit-il, c'eſt l'ignorance
De ce Baudet plein d'inſolence,
Avec tant d'équité par vous mis en quartiers.

Prétendez-vous des Rois gagner la bienveillance ?
Flatez-les, acordez-leur tout :
C'eſt le moïen d'être à leur goût.

LA CIGOGNE, LES MILANS ET LE PAISAN.

FABLE XI.

UN Manant tendoit des filets
A des Milans, qui mangeoient ſes poulets.
Il en prit deux ; & d'avanture
Une Cigogne auſſi ſe trouva ſous les rets
Priſe avec eux. La bonne Créature
Avoit imprudemment ſuivi de tels Oiſeaux.
L'Homme y court, lève les rézeaux.
Le couple de Voleurs s'échape.

Les Milans ſont ſubtils : bien fin qui les atrape :
Mais la Cigogne eut moins d'agilité.
Le Manant la ſaiſit ; & contre elle irrité,
A lui couper le cou le voilà qui s'aprête.
L'Infortunée alors lui fit cette requête :
Aïez pour moi quelques égards.
A vôtre baſſe-cour je ne fais point la guerre.
Je ne mange aucun grain ; & je purge la terre
De reptiles & de lézards.
Je nourris auſſi mon vieux pére,
Qui ne peut plus ſortir, acablé par les ans.
Il va mourir de faim & de miſére.
Laiſſez-moi donc aler. Il n'a que moi d'enfans.
Le Ruſtre fut impitoïable.
Tu hantes, répond-il, des Oiſeaux malfaiſans.
Ils prennent mes poulets ; & je te croi coupable
Du même crime. Enfin pour ces Brigans
La pauvre Cigogne eſt punie.

Il faut éxaminer à qui l'on s'aſſocie ;
Et les bons fort ſouvent païent pour les méchans.

LE SERIN ET LE GEAI.

FABLE XII.

CHérissons la docte critique.
Qu'elle ait sur nos écrits un pouvoir despotique.
De ce flambeau maint Poëte éclairé
Est enfin parvenu jusqu'au sommet sacré,
Où d'ateindre il est dificile.
Mais si la critique est utile,
Du solide Censeur distinguons le Pédant.
Cet Animal chagrin, plein d'un orgueil extrème,
N'aprouve rien que ce qu'il fait lui-même.
Sur tout il imprime sa dent.



UN Serin depuis peu venu de Canarie,
Et qui de ses acords connoissoit peu le prix,
Consultoit un oiseau digne de son mépris.
C'étoit un Geai. Dites-moi, je vous prie,
Que pensez-vous de mes chansons?
Dois-je espérer qu'on les écoute
Avec plaisir? Le Geai lui dit: J'en doute;
Et vous auriez encor besoin de mes leçons.

Les Oiſeaux de ces lieux, mais ſur-tout nôtre eſpèce,
Ont beaucoup de délicateſſe.
Vous avez de faux tons, un accent étranger,
Dont il faudroit vous corriger.
Ecoutez-moi : car je ſuis un modèle.
Ce vieux Racleur croïoit ſurpaſſer Philomèle.
Il donne au même inſtant un plat de ſon métier.



La vanité de ce Geai fait connoître
Que celui qui fait l'Ecolier
Eſt bien ſûr de trouver un Maître.

LE BELIER ET LE LOUP.

FABLE XIII.

LEs Animaux devoient tous comparoître
A la Cour du Lion.
Un Bélier fit cette réfléxion :
Je riſque tout, ſi je me fais connoître :
Car nôtre Monarque, dit-on,
Mange tous les jours un mouton.
Ses Courtiſans encor ſont gens que je redoute.
Habillons-nous en Loup. J'en trouve ici la peau

Par un heureux hazard. L'éxpédient eſt beau.
Cela fait, il ſe met en route.
Il rencontre un vrai Loup, en Mouton traveſti,
Déguiſement à la Cour ordinaire.
Du Monarque ce Loup redoutoit la colére.
Il chaſſoit ſur ſa Terre. On l'avoit averti
Qu'on pourroit bien lui faire un très-mauvais parti.
Sous un ſur-tout pareil, il étoit dificile
De ne s'y pas tromper. Le Bélier s'y méprit.
Courtiſan neuf & malhabile,
De croire que lui-ſeul avoit changé d'habit.
Ami, dit-il au Loup, quelle eſt ton imprudence!
Quoi tu vas te montrer ainſi devant le Roi!
Sçais-tu qu'il eſt friand de gens faits comme toi?
Je te fais une confidence:
Je ſuis Mouton auſſi. Mon ſurnom eſt Robin:
Mais pour me reconnoître il faut être bien fin.
Tu l'avoûras, je ſuis grand Maître en l'art de feindre.
Il eſt vrai, dit le Loup; & tu n'as rien à craindre
De Meſſire Lion: n'en prens point de ſouci.
Tu ne le verras point: car je te croque ici.

Si le déguiſement peut être ſalutaire,
Il faut encor ſçavoir ſe taire.

LE MIROIR.

FABLE XIV.

JAdis un Pére de famille
Avoit un jeune Fils aussi beau que le jour.
Il avoit encor une Fille,
Vrai remède contre l'amour,
Quiproquo de Dame Nature.
Quelquefois au beau Sèxe elle fait cette injure.
C'est lui joüer un assez mauvais tour.
Ces enfans badinoient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge; & trouvant un Miroir
Sur la toilette de leur mére,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout à coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses atraits, vanité dont sa Sœur
Ressentit un dépit extrème,
Croïant à chaque mot qu'il taxoit sa laideur.
Elle n'entendoit pas là-dessus raillerie.
Quoique fort jeune encor, l'amour propre & l'envie
S'en étoient emparez. Elle va promptement
Trouver son Pére à son apartement.

Mon

Mon petit Frére a la manie
De ſe mirer, dit-elle. Il ſe croit un ſoleil;
Et ſon orgueil eſt ſans pareil.
Défendez-lui, mon Pére, je vous prie,
D'aprocher du Miroir, & de s'y regarder.
Le Pére n'en fit rien, & loin de le gronder,
Embraſſe ſes enfans, tous les deux les careſſe,
Et leur partageant ſa tendreſſe,
Mes chers Enfans, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux:
Vous, mon Fils, afin que l'image
De la beauté, dont Dieu prit ſoin de vous parer,
Vous donne horreur du vice & du libertinage,
Qui pourroient la deshonorer:
Et vous, ma Fille, afin qu'en cette glace
Apercevant vôtre diſgrace,
Et que vous n'avez pas ces atraits enchanteurs,
Dont brille ſouvent la jeuneſſe,
Vous repariez ce défaut par vos moeurs.
Rien n'eſt ſi beau que la ſageſſe.

LE RENARD, LE LOUP ET L'ASNE.

FABLE XV.

LE Renard & le Loup, couple de bons amis,
Etoient tentez d'entrer dans un logis
Par un trou fait au mur. Les gens de cette ſorte
Frapent rarement à la porte.
Le Loup avoit deſſein de haper un Baudet.
Le Renard en vouloit à la Gent volatile :
Mais plus ils ruminoient ſur un pareil projet,
Plus ils trouvoient la choſe difficile.
Deux Dogues gardoient le dedans,
Bien armez d'ongles & de dents.
Il ne faiſoit pas bon leur échaufer la bile.
Sire Loup étoit volontiers
Au bout de ſon rolet : mais l'Hôte des terriers,
Beaucoup plus fin & plus habile,
Dit à ſon Compagnon : J'imagine un moïen.
Tenez-vous coi : laiſſez-moi faire.
Alors avec un doux maintien
Il aborde nôtre Ane, & lui dit : Mon Compére,
A me rendre ſervice on ne perd jamais rien :

Car je ſuis d'un bon caractére.
Vous pouvez m'obliger ; & ſi vous voulez braire
Pendant quelques momens, mais tout de vôtre mieux,
Je ſçais un champ délicieux,
Herissé de chardons : voilà vôtre ſalaire.
Nôtre pauvre Baudet, ſéduit par ce diſcours,
Et ſe connoiſſant mal en phiſionomie,
Se mit à faire un bruit à rendre les gens ſourds.
On étoit fait à cette mélodie.
Les Valets & les chiens étoient dans la maiſon :
On laiſſa braire le Griſon.
Pendant cela, Dieu ſçait la vie
Que fit Maître Renard. Il croqua maint chapon,
Mainte poule avec maint dindon.
Les pauvres Gens, en telle alarme,
Demandoient du ſecours, & crioient au Larron :
Mais on n'entendoit rien, à cauſe du vacarme
Que faiſoit Maître Aliboron,
Qui, ſans ſe douter de l'afaire,
Ainſi qu'un ſot, prêtoit ſon miniſtére.
L'Eſcroc en profita, fit un friand repas,
Puis décampa de toute ſa viteſſe.
A bien crier vous entendez fineſſe.
C'eſt un fort beau talent ; & j'en veux faire cas.

Oui, vôtre complaiſance
Mérite aſſurément une reconnoiſſance.
Suivez-moi : je vais à l'inſtant
Vous enſeigner ce que vous aimez tant.
Le crédule Baudet le ſuit ſans défiance :
Mais tandis qu'avec joie il penſe
A ſes chardons, l'autre Eſcroc l'étrangla.

Il faut être âne & par de-là,
Pour attendre d'un fourbe une autre récompenſe

LE LION ET LE CHIEN.

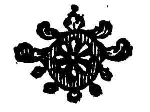
FABLE XVI.

On ne voit rien de parfait ſous les cieux.
L'Homme mal à propos ſe targue de ſageſſe.
Ce n'eſt qu'une orgueilleuſe yvreſſe.
Le plus ſage de tous, c'eſt le moins vicieux.
Chacun pour ſes défauts a beſoin d'indulgence.
C'eſt un trop dangereux abus
De ne rien pardonner ; & l'équité compenſe
Les foibleſſes par les vertus.

UN Lion, grand chaſſeur, laiſſoit en ſon abſence
Dans ſa demeure un maître Chien :
De ſes proviſions c'étoit le gardien.
Le Roi des animaux lui tailloit ſa pitance.
Quoique Mouflar, de ſon tempérament,
Fût animal aſſez gourmand,
La crainte lui faiſoit garder la tempérance.
Il ſe bornoit à ſon lopin :
Mais un beau jour, voïant un marcaſſin,
Pâture tendre & délicate,
Nôtre Chien fut tenté. D'abord il flaire autour,
Puis il ſucombe enfin à l'apas qui le flate.
Il en mange un morceau. Le Lion, de retour,
S'en aperçoit, & ſe met en furie.
Maraud, s'écria-t-il, gardois-je ce gibier
Pour aſſouvir ton apétit groſſier?
Sire, répond le Chien, que vôtre Seigneurie
Me pardonne pour cette fois.
Oui, je ſuis un gourmand : j'en fais l'aveu ſincere.
Mon maudit apétit m'a rendu téméraire.
Je jure à l'avenir d'obſerver mieux vos loix.
Vous ſçavez que toujours Mouflar vous fut fidéle ;
Et l'on ne me peut rien ſur ce point reprocher.
De vôtre antre les loups n'oſeroient aprocher,

Tant je fais bonne ſentinelle.
Un autre Maître eût fait atention
A tout cela : mais un maître Lion
Pardonne rarement. Sors, dit-il, ſans replique,
Ou crains que ſur ta peau ma grife ne s'aplique.
Le pauvre Chien, tremblant & demi mort,
S'enfuit ſans demander ſes gages.
Sire Lion ſans doute avoit grand tort.
Il le connut bien-tôt. Des animaux ſauvages,
Le voïant hors de ſa maiſon,
Vinrent piller toute ſa venaiſon.

Ne ſoïons pas ſi dificiles.
Si nous voulons vivre en ſociété,
Paſſons quelques défauts à ceux qui ſont utiles.
Ce précepte ne peut être trop répété.



LA PIE ET LE PINÇON.

FABLE XVII.

MArgot la pie étoit dans une cage,
A côté d'un jeune Pinçon.
Celui-cy tous les jours répétoit sa chanson :
On se plaisoit à son ramage.
Margot de son maudit jargon
Etourdissoit les gens de la maison.
Dès le matin la Peronelle
Commençoit son sabat, crioit : A déjeûner,
Et ne cessoit d'importuner.
Pour avoir la paix avec elle,
Il falloit la soûler. Nôtre Musicien
Chantoit, & ne demandoit rien.
Chacun disoit : Vraiment il chante bien :
Mais ce Chantre agréable
Dans son petit garde-manger
N'avoit souvent rien à gruger.
On oublioit l'Oisillon misérable.
Pas un seul grain de mil ; si bien qu'un beau matin
Le Maître négligent le trouva mort de faim.

Sans cesse l'Importun demande, sollicite :
On le trouve par-tout, & l'on n'entend que lui.
C'est ainsi qu'on obtient les faveurs aujourd'hui;
Et l'on va rarement au devant du mérite.

LE ROSSIGNOL, LE CORBEAU ET LE HIBOU.

FABLE XVIII.

Dans le mois des Amours, pendant une nuit claire,
Diane, à l'envi de son Frére,
Parcourant l'Univers sur son char argenté,
Faisoit admirer sa beauté.
Un doux calme régnoit dans toute la Nature.
On n'entendoit que le murmure
De l'onde & des zéphirs,
Qui, caressant les fleurs que Phœbus fait éclorre,
Répandoient les parfums qu'ils enlevoient à Flore,
Embaumant l'air de leurs soupirs :
Quand tout à coup dans le bocage
D'un Rossignol on entendit le chant.
De tout ce qui respire il obtint le sufrage.

Ce ſilence profond le rendoit plus touchant:
Mais un Corbeau mélancolique,
Qui révoit près de là, caché dans un cyprès,
Grand ennemi de la muſique,
Gronda le Chantre des forêts.
Qui t'a rendu, dit-il, ſi téméraire
De troubler mon repos?
Tu chantes fort mal à propos.
Pren mieux ton temps: la nuit on doit ſe taire.
Le Chanſonnier eut le bec clos.
De ce ſiniſtre Oiſeau le couroux l'inquiète.
L'Aurore aloit ouvrir la barriére du jour.
Sans en atendre le retour,
Le Roſſignol déloge ſans trompette.
Il choiſit pour azile un valon écarté.
Là remis de ſa peur, il crut qu'en liberté
Il pouvoit y chanter: & déja l'Oeil du Monde,
Plus brillant que jamais ſortant du ſein de l'onde,
A tout ce qu'il voïoit inſpiroit la gaîté.
Sur l'aubépin fleuri nôtre petit Orphée
Recommence ſes airs. Il réveille un Hibou,
Niché tout auprès dans un trou.
Du triſte Oiſeau la bile eſt échaufée.
Il s'écria dans ſa mauvaiſe humeur:

Chantre maudit, importun fredonneur,
Va répéter ailleurs tes chansonnettes,
Ou pour mieux dire, tes sornettes.
Ennemi du sommeil, penses-tu dans ces lieux
Fixer malgré moi ta demeure?
Si le soleil ne me fermoit les yeux,
Je t'en chasserois tout à l'heure.

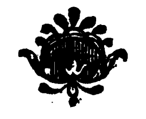
Vous rassemblez en vain les talens les plus beaux:
Vous trouverez toujours des Hiboux, des Corbeaux.

LE CHEVAL ET LE COCHON.

FABLE XIX.

UN Cochon gras, dans la fange couché,
Vit passer un Cheval fier & de belle taille,
Superbement enharnaché,
Et qui partoit pour la bataille.
De quoi te sert, lui cria Dom Pourceau,
D'être si bien fait & si beau,
Pour t'exposer aux périls de la guerre?
Ami, j'ai pitié de ton sort.

Croi-moi, tu ferois mieux de labourer la terre
Que d'aler là chercher ta mort;
Et qui périt a toujours tort.
Vil animal, lui dit le Bucéphale,
Un aussi lâche sentiment
Est bien digne de toi, qui dans un bourbier sale
Passes tes jours honteusement.
Manger, dormir, & te veautrer en somme
Jusqu'au moment que l'on t'assomme,
Voilà ce que tu fais. Tu ne vis qu'à moitié;
Et c'est ton sort qui fait pitié.
Pour moi, je partage avec l'Homme
Et ses travaux, & ses lauriers:
Car c'est par mon secours que les plus grands guerriers
Remportent souvent la victoire.
Adieu, l'on ne meurt point, quand on meurt avec gloire.



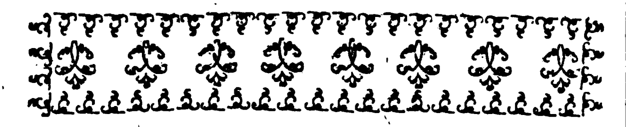
LA LUNETTE.

FABLE XX.

UN Aſtrologue en un ſixiéme étage
Etoit logé ſuivant l'uſage.
Un Rat gîtoit auprès, deux ſortes d'animaux
Souvent voiſins & même commenſaux.
Un matin celui-cy ſortant de ſa taniére,
Trouve dans la goutiére,
Où la nuit l'Aſtrologue aloit prendre le frais,
Une Lunette claire & belle.
Il en veut faire eſſai, choſe aſſez naturelle:
Un Rat eſt curieux comme un Homme, à peu près.
Il lorgne donc; & la prémiére image
Qui s'offrit à ſes yeux, ce fut celle d'un Chat.
Il le crut à deux pas. A l'inſtant nôtre Rat
Fuit dans un trou du voiſinage.
Y reſter étoit le plus ſûr:
Mais s'ennuïant bien-tôt dans ſon manoir obſcur,
Il met la tête à la fenêtre,
Et ne voïant aucun Matou paroître,
S'enhardit, fait cinq ou ſix pas,
Retrouve la Lunette; & tranſporté de joïe,

Oui, dit-il, le Ciel me l'envoïe :
C'eſt un préſent des Dieux. Je fais la nique aux Chats
Avec cette machine ; & je veux tout à l'heure
La tranſporter en ma demeure.
Mais par précaution il faut avoir le ſoin
De regarder encor, ſi nul Chat ne nous guête.
Alors imprudemment aïant pris la Lunette
Par l'autre bout, il voit, mais de fort loin,
Son ennemi. Le Rat ſe crut en aſſurance,
Et s'en moqua, bien loin d'en avoir peur.
Voïez-vous, diſoit-il, cette humble contenance?
Ah que je plains les Rats ſans connoiſſance,
Qui n'ont pas obſervé comme moi l'Impoſteur!
Le Matou cependant, plus proche qu'il ne penſe,
Lui prouva qu'il étoit lui-même ſans prudence,
Et de plus un mauvais railleur.

Souvent ce qui peut être utile,
S'il tombe entre les mains d'un homme malhabile,
Ne ſert qu'à hâter ſon malheur.



LIVRE TROISIÉME.

L'ABEILLE ET LA FAUVETTE.

FABLE I.



A République, à mon ſens, eſt
ſemblable
A ces parterres, dont les fleurs
De diverſes couleurs
Forment un émail agréable.
Les uns ſont d'illuſtres Guerriers.
D'autres ſçavent chanter les Héros, la victoire.
D'Oby* dans le Barreau cueilloit d'autres lauriers:
Par des ſentiers divers chacun court à la gloire.
Ici l'humble Artiſan dans ſon obſcurité,
Mais pourtant néceſſaire, à ſon travail s'aplique.
C'eſt dans cette variété
De Sciences & d'Arts que toute République

* *Feu M. d'Oby, Avocat General au Grand Conſeil.*

Trouve ſon agrément & ſon utilité.

UNE Abeille du mont Hymette,
Rendant viſite aux fleurs, rencontre en ſon chemin
Sous des ombrages verds une jeune Fauvette,
Qui joïeuſe chantoit ſans ſoin du lendemain.
En paſſant nôtre Ménagére,
Sans ſe laiſſer toucher par des accens ſi doux,
Lui dit : Vraiment le Monde a bien afaire
De fainéantes comme vous.
Tous les jours de vos chants vous laſſez nos oreilles:
Beau talent, pour mourir de faim !
Atendez-vous à ce deſtin,
Trop ordinaire à vos pareilles.
Mais ſoïez déſormais plus ſage, croïez-moi,
Travaillez, & laiſſez un inutile emploi.
Eſt-ce donc pour toi que je chante,
Dit la Fauvette mécontente
De ſes pédanteſques leçons?
Je te connois trop ignorante.
Va, paſſe ton chemin : car je hais les ſermons.
Mon enjoûment vaut mieux que ta ſombre ſageſſe.
En vain tu veux le conteſter.
Mes chanſons en tous lieux répandent l'alégreſſe.

On acourt pour les écouter.
Mais de grace di-moi, ma mie,
Qu'eſt-ce que ton travail & ton œconomie,
Pour oſer tant nous les vanter?
Une inquiétude ennemie
De ce délicieux repos,
Que tu blâmes mal à propos.
Pour moi je chante au lever de l'Aurore
Depuis pluſieurs Printemps, ſans aucun embaras;
Et cependant je vis encore.
La terre, quand j'ai faim, fournit à mes repas.
On ſçait que de tout temps cette mére féconde
Fait vivre ſans ſouci tous les oiſeaux du monde.
L'Abeille avoit replique encor à tout cela.
Quelqu'un vint mettre le hola.
Tout beau, dit-il, mes Demoiſelles.
C'eſt pouſſer trop loin vos querelles
Sçachez que vos talens ſont des préſens des cieux.
Mépriſer de tels biens, c'eſt outrager les Dieux.
Ne vous échaufez plus la bile.
Vivez en ſœurs. Vous plaiſez toutes deux,
L'une agréable & l'autre utile.

❧

Aucun n'eſt digne de mépris,

S'il

S'il eſt utile, ou s'il eſt agréable.
Chacun dans ſa ſphére a ſon prix.
C'eſt ce que j'ai voulu prouver par cette Fable.

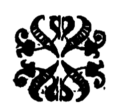
LES ECOLIERS ET LE PEDANT.

FABLE II.

DE jeunes Ecoliers, petit peuple fripon,
Eſpiégle, friand & glouton
Suivoient leur Précepteur. Ils aloient au Colége.
Un âne traverſa ce fourmillant Eſſain.
Il portoit au marché des figues, du raiſin.
C'eſt du peuple écolier l'antique privilége
De faire un ſemblable larcin.
La Fruitiére obſervoit leurs geſtes, mais en vain.
Argus lui-même, éclairé perſonnage,
Auroit à ces Marmots païé droit de péage.
L'apas étoit puiſſant. Figues ſont à leurs yeux
De tous les mets le plus délicieux.
Ils firent donc cent tours de paſſe-paſſe
A l'entour du baudet. Le Pédant s'aperçut
Qu'un d'eux en tenoit une. Alors Meſſer Pancrace

La lui prit, le tanſa, puis long-temps diſcourut,
Cita Grec & Latin, dont il conclut en ſomme,
Nouveau Stoïcien, que prendre figue ou pomme
Eſt un crime auſſi grand que voler mille écus.
Oui, diſoit-il, Enfans, ſoïez-en convaincus.
Du paradoxe que j'avance
Epictète eſt garant. Ce cas de conſcience
Eſt ainſi réſolu dans ſon divin Traité.
A ces mots, avec gravité
Il avale la figue aux yeux de l'aſſiſtance.

Tartufes, c'eſt pour vous que l'Apologue eſt fait.
Ce Pédant eſt vôtre portrait.
Vous cenſurez les défauts de vos fréres:
Mais ce n'eſt qu'en diſcours que vous êtes auſtéres.
De Pancrace pourtant vous diférez un peu:
Vous couvrez bien mieux vôtre jeu.



LES DEUX ETOURNEAUX.

FABLE III.

UN Etourneau voïoit dans une cage
Un autre Oiſeau de ſon plumage,
Inquiet, faiſant le Lutin,
Et cherchant ſans ceſſe un paſſage
Par le treillis. D'où provient ton chagrin,
Lui cria-t-il? Tu me parois peu ſage.
Rien ne te manque ici. Proviſion de grain,
Et ſureté de plus, en faut-il davantage?
Dans cet aſile heureux tu te ris des vautours;
Et les hivers te ſont peu redoutables;
Lorſque nous autres pauvres diables
Courons cent périls tous les jours.
Auſſi la crainte & la diſette
Font que je ſuis un vrai ſquélette.
Il eſt aiſé de te rendre content,
Lui dit le Priſonnier. Nous pouvons dans l'inſtant
Troquer d'état. Tu n'as qu'à faire en ſorte
Avec ton bec d'ouvrir la porte.
L'autre y conſent; & ſans beaucoup d'efforts

Il ouvre le guichet qu'on fermoit par dehors.
Le Prisonnier s'enfuit. Nôtre Sot le remplace ;
Et se mettant à déjeûner,
Il ne sçauroit trop s'étonner
Pourquoi son Compagnon a déserté la place.
Mais quand il raisonnoit ainsi,
La cage étoit encore ouverte.
Quelcun vint la fermer. Bien-tôt le noir souci
Lui dessilla les yeux ; & confus de sa perte
Il connut, mais trop tard, que sans la liberté
Il n'est point de félicité.

LES ELE'PHANS ET LES FOURMIS.

FABLE IV.

DEs Eléphans dans les déserts d'Afrique
S'assembloient en un lieu qu'habitoient des Fourmis.
Ces Bestions leur dirent : Mes amis,
Prenez pitié de nôtre République.
Sans nuls égards vous nous foulez aux piez.
Laissez-nous du moins un asile.
Nos Citoïens sont morts ou bien estropiez.

A chaque pas vous en écraſez mille.
Nous ſommes trop petits, vous ne nous voïez pas:
Cependant nous ſommes vos fréres,
Animaux comme vous: mais vous n'y penſez guéres.
Il eſt tant d'autres lieux pour tenir vos Etats.
Meſſieurs les Eléphans, nonobſtant ces priéres,
Ne bougérent du lieu, repliquant en couroux:
Si vous êtes petits, nous n'en ſommes pas cauſe;
Et de tout à ſon gré la Nature diſpoſe.
Subiſſez vôtre ſort, Canaille, taiſez-vous.
Réponſe dure, mais commune.
Ainſi parlent les gens qu'enyvre la fortune.
Il eſt quelquefois dangereux
D'irriter les petits. Une pareille ofenſe
Fit naître à nos Fourmis un déſir de vengeance.
L'ocaſion s'ofrit après une heure ou deux.
Pluſieurs Rinocéros non loin de cette place
Ataquérent les Eléphans.
Nos Inſectes eurent l'audace
De ſe joindre aux prémiers. Ils ſe mettent aux champs.
De leur noir bataillon la campagne eſt couverte.
Des Eléphans ils ont juré la perte.
Ils les harcèlent en tous lieux,
Piquent la trompe ou l'oreille ou les yeux;

Tant que par le ſecours de nôtre Fourmilliére
Les Agreſſeurs enfin victorieux
Aux Eléphans hautains font mordre la pouſſiére.

Je le répète ici : Ne pouſſons point à bout,
Même les plus petits. La vengeance oſe tout.
A de certains égards nous devons nous aſtreindre ;
Et tous ennemis ſont à craindre.

LE CHIEN ET L'ARAIGNÉE.

FABLE V.

UN Chien, voïant un jour filer Dame Araignée
Sous l'eſcalier dans un réduit obſcur,
Tu fais bien de vivre éloignée
Des yeux des gens, dit-il. C'eſt pour toi le plus ſûr.
Gare encor qu'Alizon en faiſant ſa tournée
N'interrompe l'ouvrage. On ſçait que le matin
C'eſt ſa premiére afaire ; & c'eſt un vrai Lutin.
Quelle eſt ta triſte deſtinée !
On te pourſuit par-tout. L'Homme te hait à mort.
S'il arrive que la ſervante

A rompre tes filets ſoit un peu négligente,
Madame à ſon lever la grondera bien fort.
Tu me parois avoir le cœur trop pitoïable,
Dit l'Araignée, Ami, plains toi-même ton ſort.
Il eſt encor plus miſérable.
Combien t'en coute-t-il pour te rendre agréable !
Il faut flater le Maître & toute la Maiſon
Juſques à Madame Alizon.
Ramper toujours ſous l'Homme, & ſuivre ſon caprice,
Selon moi c'eſt un dur ſuplice.
J'aimerois mieux dans un beſoin
Aler filer dans le grenier au foin.
Mais, di-moi, quel eſt ton ſalaire?
Je le ſçais entre nous,
Et j'en ſuis témoin oculaire.
Au Fantaſque ſouvent lorſque tu penſes plaire,
Tu parois importun. Il ſe met en couroux.
Joüet de ſon caprice & de ſon inconſtance,
Eſclave ſous le nom d'ami ;
Tu te vantes en vain d'avoir ſa bienveillance.
Pour ne point ſur cela m'expliquer à demi,
Je préfére ſa haine. Elle eſt moins redoutable
Qu'une fauſſe amitié dont le joug vous acable.

LA FEMME ET LA MORT.

FABLE VI.

UN Mari ſeptuagénaire
Étoit prêt à païer le tribut ordinaire
Que doivent à Pluton les Bergers & les Rois,
Et qu'aucun n'a païé deux fois.
Sa jeune Femme étoit dans la triſteſſe.
Elle perdoit l'élite des époux.
Quoique vieux, il n'étoit avare ni jaloux.
C'étoit l'unique en ſon eſpèce.
Ce penſer afligeoit ſi fort
Son Epouſe tendre & fidéle
Qu'enfin elle pria la Mort
De la prendre. Sa faux ſeroit bien moins cruelle
De moiſſonner ſes jours que ceux de ſon mari.
Pourroit-elle ſurvivre à cet Epoux chéri?
O Mort! prenez-moi donc, crioit nôtre Artemiſe.
La Mort au même inſtant ſe préſente à ſes yeux,
Et dit: Qui m'appelle en ces lieux?
Ce n'eſt pas moi, dit l'Epouſe ſurpriſe.

Sans doute vous cherchez un Vieillard caterreux,
Qui languit dans ce lit depuis un an ou deux.

Une femme au ſiècle héroïque
Aima tant ſon époux qu'elle mourut pour lui :
Mais l'époux étoit jeune ; & l'éxemple eſt antique.
Ce n'eſt plus la mode aujourd'hui.

LA TORTUE, LE SCORPION ET LE CANARD.

FABLE VII.

IL n'eſt rien de plus agréable
Que d'avoir un ami, quand il eſt véritable.
Senſible à nos malheurs ainſi qu'à nos plaiſirs,
Il prévient nos beſoins. C'eſt un autre nous-même.
L'intérêt de celui qu'il aime
Eſt la règle de ſes déſirs.
Généreux, diſcret & ſincére,
Rempli d'égards, de candeur, d'équité ;
Voilà quel eſt ſon caractére.
Le définir eſt choſe aiſée à faire.
Où le trouver ? c'eſt la dificulté.

Un tel ami ne ſe rencontre guére.
Cependant tous les jours combien de gens ſans mœurs
Uſurpent ce beau nom! Mais en cela ſemblables
Aux ſerpens cachez ſoûs les fleurs.
Ils n'en ſont que plus redoutables.
Ces perfides ſont toujours prêts,
Quand l'ocaſion s'ofre, à vous lancer leurs traits.

❧

Dame Tortuë eut jadis l'imprudence
De faire une étroite union
Avec un inconnu. C'étoit un Scorpion,
Très-dangereuſe connoiſſance.
Enſemble du matin au ſoir,
Si l'un d'eux s'abſentoit, l'autre en étoit malade.
Amis comme Oreſte & Pylade,
Ils ne pouvoient plus vivre un moment ſans ſe voir.
Aïant entrepris un voïage,
Ils rencontrérent un ruiſſeau,
Qui s'opoſoit à leur paſſage.
Le malin Scorpion ſur le bord de cette eau
Paroiſſoit interdit. Las! je ne puis vous ſuivre.
Un obſtacle fatal me retient en ce lieu.
Je ne ſçai point nager. Il faut vous dire adieu.

A ma douleur je ne pourrai ſurvivre.
Je ne vous abandonne pas,
Repart la crédule Tortuë,
Que la feinte douleur du Traître avoit émuë.
Je peux vous tirer d'embaras.
Mettez-vous ſur mon dos. Vous traverſerez l'onde :
Car je nage le mieux du monde.
C'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Le voilà ſur le dos
De la Tortuë, au beau milieu des flots.
Mais tandis qu'à nager elle étoit ocupée,
D'un murmure importun ſon oreille eſt frapée ;
Et le Galant n'étoit pas en repos.
Que faites-vous là-haut, mon Frére,
Lui cria ſa Compagne ? Il ne répondit rien :
Mais un Canard aperçut le Vaurien,
Et découvrit tout le miſtére.
Vous portez, dit-il, ma Commére,
Un fort dangereux Pèlerin.
Ce perfide animal de ſon dard aſſaſſin
Tâche de percer vôtre écaille.
Tout de ſon mieux le Compére y travaille.
Vous alez périr par ſes coups.
Malheureux ! s'écria la Tortuë en couroux,
C'eſt donc ainſi que l'on me remercie

Des égards que j'avois pour toi ?
Ami déloïal & ſans foi !
Reçoi le châtiment de tant de perfidie.
Va porter ton poiſon là-bas.
Que ne puis-je avec toi noïer tous les ingrats !

LE CYGNE, LE PINÇON ET LE HE'RON.

FABLE VIII.

OUi l'on doit être las d'entendre
Des airs chantez jadis aux rives du Méandre.
Quoi depuis trois mille ans toujours même chanſon,
Diſoit un Cygne ! il faut changer de ton.
La nouveauté ſeule réveille.
Ce n'eſt qu'en inventant de ſurprenans acords
Que je peux enchanter l'oreille
Des oiſeaux de ces bords.
Alors il fredonna force chanſons nouvelles :
Mais qui n'en étoient pas plus belles.
Quel eſt donc cet Oiſeau, dit un jeune Pinçon ?
Je n'en oüis jamais un tel ſur ce rivage.
Eſt-ce un Canard ? Eſt-ce un Oiſon ?

Vous perdez le respect, repartit un Héron.
Sçachez que c'est un Cygne. Il en a le plumage.
Je l'ai vû barboter dans les eaux d'Hélicon.
Je me rens à ce témoignage,
Dit le Pinçon surpris. A son ton nazillard
Je le croïois Oison ou bien Canard.

Le bon sens ne s'acorde guéres
Avec tous les rafinemens.
Le naturel sufit. Il tient lieu d'ornemens;
Et pour plaire parlons comme ont parlé nos Péres.

L'ARAIGNE'E ET LES FRESLONS.

FABLE IX.

JE suis surprise que ma Mére
Se passe à si mince ordinaire.
Tendre ses rets aux Moucherons!
Pauvre gibier! Sans cesse elle travaille
Pour atraper quoi? Rien qui vaille.
Je suis moins sobre qu'elle, & j'ai vû des Frêlons,
Qui sont d'une assez belle taille:

Où je sçai mal filer, ou j'en ferai ripaille.
J'entens d'ici bourdonner leur essain.
Exécutons nôtre dessein.
C'est ainsi que parloit une jeune Araignée,
Et s'étant de sa Mére en secret éloignée,
Elle travailla tant qu'avant le point du jour
Voilà sa besogne parfaite,
Et l'arbre, qui servoit aux Frêlons de retraite,
Couvert de panneaux tout au tour.
Mais les Frêlons peu s'en embarasférent.
Quand l'Aurore eut chassé la Nuit,
A l'instant de leur trou sortant avec grand bruit,
Sans beaucoup d'effort ils passérent
Au travers des foibles rézeaux.
Nôtre Aragne présomptueuse,
Voïant sa toile & ses rets en lambeaux,
S'enfuit en hâte & bien honteuse.
Elle fut alors trop heureuse
De s'en retourner au logis
Vivre des Moucherons que sa Mére avoit pris.

La jeunesse pour l'ordinaire
Présomptueuse & téméraire
Ne consulte personne, encor moins la raison.

Avec de beaux projets tel ſort de ſa maiſon
Qui le plus ſouvent ſe mécompte ;
Et qu'on y voit rentrer avec ſa courte honte.

LE LARRON ET L'AVARE.

FABLE X.

UN jeune Enfant dont Siſyphe fut pére,
Et de qui la malice étoit héréditaire,
Au bord d'un puits ſe lamentoit un jour.
Certain Paſſant, ſans ſe douter du tour,
Atiré par ſa voix traitreſſe,
Lui dit : Mon Fils, pourquoi cette triſteſſe?
Et quel ſujet vous fait verſer des pleurs?
Hélas ! répondit-il, le plus grand des malheurs
M'eſt arrivé. J'en ſuis inconſolable.
J'avois un vaſe d'or, ouvrage le plus beau
Qui fut jamais, il eſt tombé dans l'eau.
Au nom de ce métal, le Paſſant charitable
Dépoüille ſes habits, deſcend pour le chercher
Au fond du puits. Cet Homme étoit avare.
Telles gens pour un ſou deſcendroient au Ténare.
Il avoit bien deſſein de l'empocher :

Mais ſon eſpérance fut vaine.
Il perdit ſon temps & ſa peine,
Contraint de remonter ſans avoir rien trouvé.
Voicy bien pis encor. Nôtre Avare, arrivé
Au haut du puits, trouve la place nette.
Le jeune Eſcroc a plié la toilette.

Combien de gens ſont dans le même cas
Artiſans de leur infortune!
Ils perdent ce qu'ils ont, cherchant ce qu'ils n'ont pas:
Faute qui n'eſt que trop commune.

LE COCHON, LES E'TOURNEAUX ET LE RENARD.

FABLE XI.

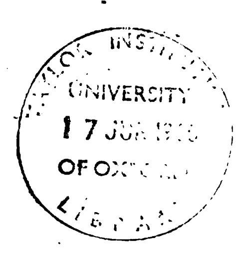
UN Porc, foüillant une vieille maſure,
Déterroit quelques vermiſſeaux.
Il ſurvint à l'inſtant grand nombre d'Etourneaux.
Ces vers les atiroient. C'étoit-là leur pâture.
De ces Oiſeaux le Cochon entouré

Crut

Crut qu'il en étoit révéré ;
Et dans une si folle yvresse
Il auroit volontiers oublié son espèce.
Cette vapeur souvent est montée au cerveau
A bien d'autres que mon Pourceau.
Un Renard vit l'erreur, & lui dit : Je t'admire.
Tu crois donc que de toi ces Oiseaux font grand cas ?
J'ai pitié d'un pareil délire.
Mon Ami, s'ils suivent tes pas,
Tu leur aprêtes leur repas ;
Et s'ils ne trouvoient plus en ce lieu de quoi frire,
Tu les verrois tous s'envoler.

L'avertissement étoit sage.
Je n'en dirai pas davantage.
On voit assez de qui je veux parler.





LES PERROQUETS.

FABLE XII.

A MONSIEUR DU RUISSEAU,

AVOCAT AU PARLEMENT.

CHer Du Ruiſſeau, qui fais un bon uſage
Des doctes leçons de maint Sage,
Qui ſçais unir par un acord charmant
A l'étude des Loix un aimable enjoûment,
Et qui de nôtre Poëſie
Connois ſi bien les graces, l'harmonie,
Dérobe quelque inſtant à Thémis, Li ces vers.
J'y peins des eſprits de travers,
Antipodes du tien, & de qui la ſcience
N'eſt qu'un mauvais butin, pire que l'ignorance.
A les railler voi ſi j'ai réüſſi.
C'eſt ce j'entreprens ici.

Au Cap Verd, une Perrique
Sçut de quelques Voïageurs
Qu'en France Perroquets devenoient Orateurs.
Sur ce récit Cathos quite l'Afrique,

Curieuſe d'aprendre auſſi la Rhétorique.
Sur ces bords arrivée, à ces nouveaux Docteurs
Elle va rendre ſes homages :
Mais nos Sçavans, orgueilleux babillards,
Se croïant de grands Perſonnages,
Laiſſoient tomber ſur elle à peine leurs regards.
Aïant ouvert le bec devant leur Compagnie,
Quel jargon! quelle barbarie!
Dirent-ils d'un ton prétieux.
De quel climat venez-vous, je vous prie?
En eſt-il un ſi groſſier ſous les cieux?
Tout beau, Meſſieurs, repliqua-t-elle,
C'eſt vôtre Langue naturelle
Que vous mépriſez tant. Vos Péres, vos Ayeux
Parloient ainſi. Quelle eſt vôtre arrogance!
Je préſumois que la ſcience
Rendoit civils les Perroquets.
J'ai mal tiré ma conſéquence :
Mais puiſque du ſçavoir le fruit eſt ſi mauvais,
Je m'en tiens à mon ignorance,
Et repaſſe en Afrique en toute diligence.

Le ſçavoir ſe corrompt dans un cerveau malfait,
Tel que celui d'un Perroquet.

L'ASNE, LE CERF ET LA TAUPE.

FABLE XIII.

DAns le criſtal d'un clair ruiſſeau
Un Ane voïant ſa figure,
Il ſe plaignoit que la Nature
Ne l'eût pas fait cornu comme un Taureau.
Il en étoit inconſolable.
Suivant ſon jugement,
Cornes étôient un ornement
Qui l'auroient rendu vénérable.
Quoi donc ſi l'on n'a pas deux cornes ſur le front,
Faut-il que l'on ſe deſeſpére,
Lui dit un Cerf? Maints Animaux en ont
Qui ſouhaiteroient s'en défaire.
Manquer de queuë eſt bien une autre afaire.
C'eſt-là le plus grand des malheurs;
Et je n'y puis ſonger ſans répandre des pleurs.
Baudets en ſont pourvus. Juſqu'aux Rats en ont une.
Sans queuë un Animal ne peut être acompli.
Admirez donc mon infortune
Que je ſois ſeul mis en oubli.

Je n'ose me tourner tant je suis ridicule.
Oui le sort m'en vouloit de me priver d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien,
Mais utile sur-tout pendant la canicule,
Pour écarter d'importuns Moucherons.
Certaine Taupe aux environs
Ecoutoit, & cria sortant de sa cellule :
Que seroit-ce donc, Compagnons,
Si comme moi vous aliez à tâtons ?
Pouvez-vous me voïant vous plaindre sans scrupule ?

Ces Animaux chagrins avec l'Homme ont raport.
Il est presque toujours mécontent de son sort.

LE CERF, LE CHEVREUIL, LE SANGLIER ET LA PIE.

FABLE XIV.

LE Cerf & le Chevreuil, bons amis & confréres,
Parloient un jour de leurs afaires
Devant un Sanglier qu'ils ne connoissoient pas.
Il gardoit un grave silence :

On ne ſçait quelquefois trop juger en ce cas,
Si c'eſt bêtiſe ou bien prudence.
Demandant tour à tour l'avis du Compagnon,
Le Porc répondoit toujours hon,
Et par un branlement de tête
Paroiſſoit aprouver, & n'être pas ſi bête.
Que d'Ignorans en cas pareil
Font encor pis, & donnent leur conſeil!
Tout Homme interrogé ſent trop de répugnance
A convenir de ſon inſufiſance.
Le Porc donc aſſez à propos
Ménageoit à la fois ſon ſilence & ſes mots;
Quand Mademoiſelle la Pie
Survint, & voulut être auſſi de la partie.
Sans qu'on l'interrogeât, cet Oiſeau babillard
Se mit à jaſer au hazard.
Ce gros Cochon, dit-elle, me fait rire.
Qui ne croiroit, voïant ſa gravité,
Son hochement de tête & ſon hon afecté,
Qu'il en a beaucoup plus à dire?
Meſſieurs, détrompez-vous: il ne ſçait que cela.
Margot auroit pouſſé bien plus loin la ſatire:
Mais le Cerf lui cria: Hola.
Ce Sanglier a du moins l'avantage

Qu'un ſilence prudent l'a fait paſſer pour ſage :
Mais ton babil dès le prémier moment
Nous a prouvé ton peu de jugement.

LE BOEUF ET LE COCHON.

FABLE XV.

LE Bœuf voïoit déjeûner un Cochon,
A qui l'on faiſoit bonne chére.
Il avoit dans ſon auge & de l'orge & du ſon.
Nôtre Bœuf indigné s'en mit preſque en colére.
Il ruminoit en vain dans ſon cerveau
Pourquoi l'on régaloit ſi bien ce vieux Pourceau.
Il n'eſt point, lui dit-il, de Caën juſques à Rome
D'Animal plus heureux. Tu vis ſans embaras.
Tu ne fais rien, ainſi qu'un Gentilhomme.
Il eſt pour toi tous les jours Mardi-Gras.
Moi pendant la journée entiére,
Je travaille ; & la nuit à peine a-t-on le ſoin
De me jetter une botte de foin.
Je ſuis réduit ſouvent à ronger ma litiére.
Le Maître de céans n'eſt pas fort entendu

De te donner ſon orge ; & c'eſt du grain perdu.
Un Cochon ſur la terre eſt un poids inutile.
Mon Maître, dit le Porc, n'eſt pas ſi malhabile.
S'il me donne ſon grain, n'en ſois point envieux :
Car ce n'eſt point pour mes beaux yeux ;
Et je ſçais me rendre juſtice.
Je ne lui ſers de rien, j'en demeure d'acord :
Mais je lui ſervirai ſans doute après ma mort.
C'étoit en bien juger. Ce Porc n'étoit novice.
Il ſçavoit que du Genre humain
L'intérêt eſt toujours la fin.

LA CANNE, L'OISON ET LE CORMORANT.

FABLE XVI.

Dans ces climats où l'Orne* épand ſes eaux,
Tout, juſqu'aux ſimples animaux,
Eſt agité de l'eſprit de chicane.
Si l'un dit oui, l'autre à coup ſur dit non.
Débats ſans fin. L'inſtinct les y condamne.
C'eſt l'amuſement du Canton.

* *Riviere qui paſſe à Caën.*

ON raconte donc qu'une Canne
Conteſtoit en ces lieux avec certain Oiſon
A qui mangeroit un Poiſſon.
Ils venoient de trouver un Brochet ſur la rive.
Tous deux ſe houſpilloient de la bonne façon;
Quand Maître Cormorant arrive.
Il regarda le ſujet du diſçord
Avec un œil de convoitiſe;
Et le malin Oiſeau leur dit : Vous avez tort
De vous plumer ainſi. Je vous mettrai d'accord,
Ou vous ne voudrez pas. Nos Gens font la ſotiſe
D'accepter Maître Cormorant
Pour Juge de leur diférent.
Amis, dit le Glouton, la forme nous oblige
De ſequeſtrer d'abord la cauſe du litige :
Car ce Brochet contentieux,
Comme je voi, par ſa préſence
De vos débats aigrit la violence.
Je ne ſçaurois donc faire mieux
Que de l'ôter promptement de vos yeux.
Je ſçais un réſervoir commode,
Et fait exprès pour ce ſujet
Mettons-l'y. Ce diſant il gobe le Brochet.
Pour vuider les procès telle étoit ſa méthode;

Et cet expédient lui tenoit lieu de Code.
A préſent, leur dit-il, que vous ne voïez plus
Ce qui vous échaufoit la bile,
Expliquez vos raiſons. La choſe eſt inutile,
Répondent nos Plaideurs camus.
Vous avez terminé l'afaire.
Il ne reſte rien à gruger.
Tout eſt dans vôtre ſac; & comme on peut juger,
Ce que vous empochez, vous ne le rendez guére.

JUPITER ET LE LIMAÇON.

FABLE XVII.

QUand Jupiter, Maître de l'Univers,
Eut tiré du néant les Animaux divers,
Mes Enfans, dit-il, je vous aime
Tous d'un amour égal. Chacun peut demander
Ce qu'il voudra : je jure à l'heure même
Par le Stix de vous l'acorder.
Le Lièvre ſentant ſa foibleſſe,
Et craignant pour ſa peau, demanda la viteſſe.
Le Loir voulut dormir ſix mois,

Dom Pourceau s'empifrer,& manger plus que trois,
Enfin chacun préſenta ſa requête,
Sans excepter le Limaçon.
Celui-cy ſouhaita de porter ſa maiſon.
Les autres Animaux crurent qu'il étoit bête
De ſe charger d'un tel fardeau.
J'en conviens, leur dit-il, la charge eſt incommode,
Et n'eſt point du tout à la mode:
Mais ſi le ſouhait eſt nouveau,
Ne vous en raillez point. Il pourra m'être utile;
Et vous n'êtes pas les plus fins.
Je prévoi qu'il fait bon m'aſſurer un aſile;
Si par malheur j'ai de méchans voiſins.

LE LOUP ET L'ANON.

FABLE XVIII.

DAns une grande maladie
Qu'eut un Baudet, le bruit courut dans le Hameau
Que la Parque de ſon ciſeau
Aloit couper le fil de ſa mourante vie.
Quoiqu'il ne lui reſtât que les os & la peau,
Sire Loup s'atendoit d'en faire une curée.

Il n'eſt point pour un Loup de gibier de rebut.
A ce bruit donc il acourut
En diligence & la gorge altérée.
Arrivé qu'il fut en ce lieu,
Il dit d'un ton piteux : Ouvrez, je vous ſuplie.
Une étroite amitié me lie
Avec Martin. Je viens lui dire adieu.
Il penſoit que l'on dût d'abord ouvrir la porte :
Mais d'avanture un jeune Anon,
Regardant par la fente, aperçut le Glouton.
Ne puis-je donc ſçavoir comment Martin ſe porte,
Inſiſta nôtre Loup que dominoit la faim ?
Mieux que tu ne voudrois, Compére,
Lui repliqua l'Anon prudent & fin.



Réponſe juſte, & que l'on pourroit faire
A certains heritiers, remplis d'avidité,
Qui s'informent de la ſanté
D'un oncle qu'ils voudroient avoir mis dans la biére.



L'ECOLE DES OISEAUX.

FABLE XIX.

L'Habitant d'un hermitage
Entreprit, dit-on, un jour
De réformer le ramage
Des Chantres de ſon ſéjour.
Quoi, diſoit-il, la Linote,
Le Pinçon & le Tarin
Ont toujours la même note,
Toujours le même refrein!
L'ennuïeuſe pſalmodie!
Ne pourrai-je pas enfin
Varier leur mélodie?
J'en ai, ſi j'augure bien,
Un infaillible moïen.
J'ai divers Oiſeaux en cage,
Chantant l'Hiver & l'Eté
Airs, dont on eſt enchanté:
Sans diférer davantage,
Mettons-les en liberté.
Diſperſez dans le bocage,
Ils inſtruiront leurs égaux;

Et leurs petits camarades
Aprendront d'eux des Balades
Et des Triolets nouveaux.
Argumentant de la ſorte,
A ſes Priſonniers ailez
L'Oiſeleur ouvre la porte :
Les voilà tous envolez.
Mais, à ce que dit l'Hiſtoire,
Ils perdirent la mémoire
De leurs mélodieux ſons ;
Et ces Maîtres de muſique,
Loin de faire des Leçons
Aux ignorans Oiſillons,
De cette Troupe ruſtique
Répétérent les chanſons.

Concluons que la ſcience
S'aquiert dificilement ;
Et qu'on retourne aiſément
A ſa prémiére ignorance.



L'ETOURNEAU, LE CORMORANT ET LE MERLE.

FABLE XX.

CErtain oiſeau chétif (c'étoit un Etourneau)
Pendant l'Hiver ſur-tout avoit mince ordinaire.
Il trouve un petit vermiſſeau.
Le Malheureux ne croïoit pas mal faire
D'en ſoulager ſa faim : mais un vieux Cormorant
Eſtima qu'il faiſoit encor trop bonne chére,
Et tanſa fort le pauvre haire,
Lui reprocha qu'il étoit un gourmand.
Un·Merle oüit le compliment,
Et dit au Cormorant : Beau Sire,
Lorſque vôtre ventre eſt bien plein,
Vous ne préſumez pas que l'on puiſſe avoir faim.
Il vous ſied bien de nous preſcrire
Des Loix ſur la ſobriété,
Vous qui venez de mettre en vôtre gibeciére
Deux poiſſons, les plus beaux de toute la riviére.
C'eſt ſe railler en vérité.
Aprenez que la bienſéance
Veut qu'on ait moins dîné pour prêcher l'abſtinence.

L'OISEAU SOLITAIRE.

FABLE XXI.

CErtain Oiſeau, las d'être ſolitaire,
Voulut vivre en ſociété.
Il ſe formoit d'avance une félicité
De cet état. Ainſi pour l'ordinaire
De tout projet nouveau chacun eſt enchanté.
Pour ſatisfaire ſon envie
Nôtre Oiſeau quite les déſerts,
Où retiré ſous des ombrages verds
Il paſſoit doucement ſa vie.
Il ſe trouva d'abord au milieu des Corbeaux,
En fort mauvaiſe compagnie.
Tous les jours ces cruels Oiſeaux
Se déchiroient : c'étoit-là leur manie.
Une chenille, un limaçon
Etoient un ſujet de querelle :
Et l'humeur noire & l'apétit glouton
Entretenoient chez eux une guerre éternelle :
Même pour l'Etranger aïant peu de reſpect,
Ces Brutaux lui donnoient ſouvent des coups de bec.
Il les laiſſe à la fin ; & le deſtin le guide

Dans

Dans un canton peuplé d'Oiſeaux plus généreux.
Des Aigles l'habitoient, au cœur noble, intrépide.
Il crut qu'il feroit bien de reſter avec eux :
Mais il connoiſſoit mal encor la gent Aiglonne,
Gent fort hautaine, & n'eſtimant perſonne.
Il faloit eſſuïer de ſuperbes mépris.
L'ambition d'ailleurs & l'orgueil fanatique
Troubloient ſouvent leur République.
Du rang, de la valeur tous diſputoient le prix :
Toujours la guerre déclarée.
Nôtre Oiſeau fatigué cherche une autre contrée,
Dont le Peuple eût moins de férocité.
Il voit dans un valon, ſous un charmant ombrage,
Divers Oiſeaux dont le ramage
Inſpiroit la douceur avec la volupté.
Voilà, dit nôtre Oiſeau, voilà l'heureuſe plage
Que je cherche depuis long temps.
Je veux ſur ce charmant rivage
Paſſer mes jours. Meſſieurs les Habitans
Me ſemblent fort honnêtes gens.
On vit ici ſans doute & joïeux & tranquile :
Mais il en fut bien-tôt déſabuſé.
Ces Oiſeaux étoient vifs. Rien n'étoit plus aiſé
Que de leur échaufer la bile.

Jaloux de leurs chanſons, qui les rendoient rivaux,
Ils s'entre-déchiroient ainſi que des Corbeaux.
Quoi par-tout la guerre alumée,
Dit l'Etranger! Ici la vanité
Diviſe les Oiſeaux, là c'eſt l'avidité!
Revoïons cette Terre aimée,
Où loin de tout commerce au milieu des forêts
Je puis paſſer mes jours ſans nulle inquiétude.
Non jusqu'ici la ſolitude
N'eût jamais pour moi tant d'atraits.

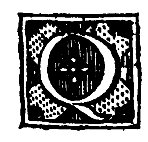
Chercher la paix ailleurs que dans ſoi-même
Eſt une erreur extrème:
C'eſt reſſembler à nôtre Oiſeau.
On ne la trouve point à la Cour, au Barreau,
A la campagne ou dans la ville.
Calmons les vains déſirs, tyrans de nôtre cœur:
De là dépend nôtre bonheur.
Qui le cherche dans ſoi le trouve, & vit tranquile.

LIVRE QUATRIEME.

LES TROUPEAUX ET LA PRAIRIE.

FABLE I.

A MONSIEUR DANCHET, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



Ue ne peut l'intérêt! C'est le tyran du Monde.
Lorsque l'Homme s'y livre, il ose tout tenter.
Ni les rochers, ni la fureur de l'onde,
Ni ses monstres afreux ne peuvent l'arrêter.
Il fait plus! Il pénètre au centre de la Terre;
Et pour en ravir les trésors
Ne sembleroit-il pas qu'à l'Empire des Morts
L'audacieux ait déclaré la guerre?
L'insatiable avidité
Fait taire dans son cœur l'honneur & l'équité.

Cher Favori des Filles de Mémoire,
Dont les lauriers éternisent la gloire,
Qui n'as jamais encensé les autels
Du vil Plutus, idole des Mortels,
DANCHET, de qui l'ame tranquile,
Préférant l'honnête à l'utile,
Coule dans le sacré Valon,
Près de Sophocle & de Virgile,
Des jours heureux sous les loix d'Apollon,
Daigne jetter les yeux sur ce tableau fidèle,
Dont plus d'un fou m'a donné le modèle.

SUR le panchant d'un mont, terroir non des plus gras,
Mais sufisant pour la pâture,
Diférens Animaux trouvoient leur nourriture,
Exemts de crainte & d'embaras.
Jamais le Loup ne leur causoit d'alarmes.
Pan l'écartoit. Ils paissoient sous ses yeux.
Dans cet endroit paisible & protégé des Dieux
Animaux plus sensez auroient trouvé des charmes:
Mais suivant leur instinct nos Gloutons envieux,
Peu contens d'être bien, désiroient d'être mieux.
A leurs regards s'ofroit une Prairie,

Dont le ſol verdoïant & dont l'herbe fleurie
Augmentoient leur cupidité.
De loin ce lieu paroiſſoit enchanté.
Il n'en falut pas davantage
Pour les déterminer à ſe mettre en chemin.
Un ſeul reſta, content de ſon deſtin;
Et celui-là fut le plus ſage.
Nos Voïageurs trouvent à leur paſſage
Un bois épais, où preſque tous
Furent dévorez par les Loups.
Le reſte s'échapa dans un triſte équipage;
Et paſſant éfraïez à travers les buiſſons,
Ils y laiſſérent leurs toiſons.
Ce bois étoit ſuivi d'un profond marécage,
Qui leur reſtoit à traverſer.
Pluſieurs ſont rebutez, d'autres avec courage
Dans le limon oſérent s'enfoncer,
Aïant toujours l'ame enyvrée
De l'eſpoir d'aborder la fertile contrée,
Qui de tous leurs travaux doit les récompenſer.
Vain eſpoir! Ce marais devint la ſépulture
De nos Avanturiers. Il n'en reſta que deux,
Qui pleins de fange & fort hideux
Parvinrent à la fin au tapis de verdure.

Ils ſe crurent alors au comble de leurs vœux.
Ombrages, clairs ruiſſeaux, herbe tendre & menuë:
Ils n'y devoient compter que des momens heureux:
Mais cette Terre encor leur étoit peu connuë.
Dans ce funeſte endroit ils virent ſous les fleurs
Des Serpens de toutes couleurs,
Et qui tâchant de leur donner ateinte
Les tenoient toujours dans la crainte,
Leur faiſant bien-tôt regretter
Le champ, qu'un vain déſir leur avoit fait quiter.

Que déſignent mes Vers? L'allégorie eſt claire.
Ce Pré plein de ſerpens, mais cachez ſous les fleurs,
C'eſt la Fortune aux perfides faveurs.
Les Animaux gloutons, c'eſt l'avide Vulgaire,
Qui périt en courant vers le bien ſouhaité,
Et l'ateint quelquefois noirci d'iniquité.
Pour l'Animal tranquile, à qui ſon ſort ſçut plaire,
C'eſt le Sage. Il vit ſeul content du néceſſaire.



LE HIBOU ET LE COQ.

FABLE II.

PEndant la nuit un Chat-huant
Disoit, en regardant la Lune:
Oüi je soutiens, malgré l'erreur commune,
Que le Soleil est moins brillant.
Moins brillant, dit un Coq! Avez-vous la berluë?
Prenez mieux vôtre point de vûë.
Un pareil sentiment est plein d'absurdité.
Ce Coq le raille en vain. Le Hibou n'en tint compte.
Ainsi qu'un Hibernois il étoit entêté.
D'avoüer sa méprise il eut peut-être honte.
Qui sçait si les Hiboux n'ont point de vanité?
Mais pendant la dispute on vit briller l'Aurore,
Et pâlir l'Astre de la nuit.
Il ne se dédit point encore.
Le jour augmente: enfin le Soleil luit:
Diane disparoît. Pour cette fois on pense
Qu'il va se rendre à l'évidence.
Point du tout, l'obstiné s'enfuit,
Et crie encor, en fermant la paupiére,
Que la Lune a plus de lumiére.

L'Homme contrariant reſſemble à mon Hibou.
Prétendre le convaincre eſt un projet bien fou.
A conteſter il met ſa gloire.
Apelez contre lui la raiſon au ſecours :
S'il a dit que la nége eſt noire,
La raiſon a beau faire : il le dira toujours.

LE CHEVAL, LE CHIEN, LE BOEUF ET L'ELE'PHANT.

FABLE III.

JAdis, quand les Bêtes parloient,
Divers Animaux s'aſſembloient
Pour babiller, & conter des nouvelles.
Quand leur ventre étoit plein, c'étoit leur paſſe-tems.
Quelques-uns de ces Fainéans
En débitoient un jour, comme on dit, des plus belles.
Chacun ſuivant ſon goût & ſelon ſon état.
Un vieux Cheval, de retour de la guerre,
Parloit de maint & maint combat,
Et de maint ennemi qu'il avoit mis par terre,
Détaillant fort au long ſes ruſes, ſes exploits.

Il en auroit eu pour un mois;
Lorſque le Chien, ne penſant qu'à la chaſſe,
Leur dit : Meſſieurs, le vent eſt bon pour la bécaſſe.
J'en trouvai l'autre jour pluſieurs dans un taillis.
C'eſt un bon mets, ſur-tout quand elle eſt graſſe.
J'arrête auſſi la caille & la perdrix.
Médor aloit donner la liſte
Des lièvres, des lapins qu'il ſuivit à la piſte:
Mais un Bœuf s'ennuïoit. Quoiqu'Animal groſſier,
Il vouloit dire auſſi deux mots de ſon métier.
Ses poumons étoient forts. C'eſt un bel avantage.
Il falut l'écouter. Mes Amis, la ſaiſon,
Leur dit-il en beuglant, eſt propre au labourage;
Et Cérès nous promet abondante moiſſon.
Vous vous ſouciez peu, vous autres, du ménage;
Et je puis aſſurer, ſans paroître trop vain,
Que ſans moi vous mourriez de faim.
J'ai défriché plus d'une plage.
Où croiſſoient les chardons j'ai fait naître le grain.
Il en auroit dit davantage.
Un Eléphant l'interrompit;
Et les regardant tous du haut de ſon eſprit,
Il trancha du Docteur. Son grave verbiage,
Étalé fort mal à propos,

Loin de faire passer les autres pour des sots,
Prouva qu'il étoit le moins sage.

Comme ces Animaux, l'Homme aime à se vanter.
Leur entretien est l'image des nôtres.
Prôneurs de nos talens, jaloux de ceux des autres,
Peu de gens véulent écouter.

L'OISON, LA LUNE ET LA CARPE.

FABLE IV.

Pilpai raconte qu'un Oison,
Dans les eaux d'un étang apercevant la Lune,
La prit d'abord pour un poisson.
Il se félicitoit de sa bonne fortune.
Le mets lui paroissoit délicat & nouveau.
Son apêtit s'aiguise. Il plonge au fond de l'eau
Pour l'attraper. Grande fut la surprise
De nôtre Oison, qui demeura camus.
Aïant réïtéré maints plongeons superflus ;
Il connut enfin sa méprise.

Certaine Carpe alors vint s'offrir à ses yeux.
Il en négligea la capture.
C'est sans doute, dit-il, une Carpe en peinture.
Tenons-nous en repos. Nous ferons beauçoup mieux.
Aussi bien je suis las d'un pareil éxercice.
La Carpe, qui l'oüit, profitant de l'erreur
De cet Oison novice,
Disparut à l'instant, n'aïant eu que la peur.

L'Homme fait tous les jours des sotises semblables.
Il cherche les faux biens, & fuit les véritables.

LA PIE ET LE GEAI.

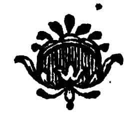
FABLE V.

LA Pie avec le Geai, couple d'amis nouveaux,
De la même catégorie,
Tous les deux grands causeurs, aimant la raillerie;
Avoient un rendez-vous à l'ombre des ormeaux,
Pour y médire des Oiseaux.
Leur liaison étoit étroite:
Mais elle dura peu: car de pareilles gens
A se broüiller ne tardent pas long-temps.

Ne pouvant rien céler, nôtre Pie indiscrette
Dit au Geai : Vous hantez certain jeune Etourneau.
Sçavez-vous ce qu'il conte aux Oiseaux du hameau ?
Du plumage d'un paon, dit-il, faisant rencontre,
Vous osâtes le prendre, & même en faire montre
Parmi Messieurs les Paons : mais par eux reconnu,
Ils vous renvoïérent tout nu.
C'est une ridicule histoire.
Si l'on disoit cela de quelque Oison,
Passe encor : mais jamais Geai fut-il fanfaron ?
Quant à moi, je ne le peux croire.
Le Geai, piqué de cet avis,
Dit à son tour à cette Babillarde :
Je dois, étant de vos amis,
Vous faire part aussi d'un fait, qui vous regarde.
J'écoutois jaser l'autre jour
Une Corneille assez impertinente.
Si l'on croit cette médisante,
Vous êtes le fléau des Oiseaux d'alentour.
Vous mangez leurs petits, c'est-là vôtre ordinaire,
Et quelquefois aussi la mére.
Vous en hapez de toutes les façons,
Petits poulets ; petits dindons.
La Basse-cour vous craint plus que la peste.

Vous avez au larcin certain panchant maudit.
Je veux vous épargner le reſte.
Sufit, je n'ai rien crû de tout ce qu'elle a dit.
Chacun ſçait que Margot la pie
Ne fut jamais larronne ni harpie.
Mauvais raports ſont toujours odieux.
La vérité ſur-tout ofenſe.
Après de tels avis, courte fut la ſéance.
Nôtre Couple malicieux
Quita bruſquement la partie,
Et ne s'eſt revû de la vie.

Il faut à l'amitié d'honnêtes fondemens.
D'unir les cœurs le vice eſt incapable.
Les vertus & les ſentimens
Rendent ſeuls l'amitié durable.



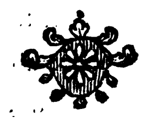
MERCURE ET LE SCULPTEUR.

FABLE VI.

LE Dieu, qui porte un caducée,
Se mit un jour dans la penſée
De changer de figure, & de quiter les cieux,
Voulant s'inſtruire par lui-même
De ce que l'on penſoit de lui dans ces bas lieux.
C'étoit une imprudence extrême.
Quelque parfaits que ſoient les Dieux,
Ils riſquent trop d'être ſi curieux.
Après diverſes avantures,
Il vint chez un Sculpteur, où trouvant les figures
De Jupiter & de Momus,
Il voulut ſçavoir quelle ſomme
On les vendoit. Combien, dit-il, à l'Homme,
Ce Jupiter? Deux oboles ſans plus.
Nôtre Galant ſourit de voir Monſieur ſon Pére
Non plus priſé que quelqu'un du vulgaire.
Et ce petit Boufon? Un demi-carolus.
Mercure voit enfin le ſeul objet qu'il aime.

C'eſt dire aſſez qu'il s'aperçoit lui-même.
Par le Stix, diſoit-il tout bas,
On doit plus m'eſtimer que ces Dieux inutiles.
Je préſide au Commerce, & rens les gens habiles.
Le Monde me doit trop pour n'en point faire cas.
Le Fanfaron croïoit que tout l'or du Pactole
Ne pouvoit païer ſon Idole.
Combien, dit-il, celui qu'ici je voi niché?
Pour ce Maître Fripon, repart le Polyclète,
N'aurons débat; & ſi tu fais emplette
De Jupin ou Momus, il ſuivra le marché.

Tout Homme enflé de ſon mérite,
Si de s'en informer il étoit aſſez fou,
Se verroit détrompé bien vite.
Tel s'eſtime un mont d'or, qui ne vaut pas un ſou.



LE BOUC, LE MOUTON ET LE RENARD.

FABLE VII.

COmpére Bouc, voulant faire un voïage
Au prémier jour avec certain Taureau,
S'informoit de ſes mœurs aux Hôtes du hameau.
Ce Bouc faiſoit le prudent perſonnage :
Mais, pour avoir longue-barbe au menton,
On n'en eſt pas ſouvent plus ſage.
D'abord il rencontre un Mouton,
Qui lui dit : J'en peux rendre un très-ſûr témoignage.
C'eſt mon voiſin. N'aïez aucun ſoupçon.
Vous ne pouviez choiſir un meilleur compagnon.
Il a des forces, du courage.
A ſes côtez ne craignez rien.
Si le Loup vous ataque, il vous défendra bien.
Un Renard médiſant lui dit tout au contraire :
Gardez-vous bien de ſuivre un pareil animal.
C'eſt un querelleur, un brutal.
Il ſe fait tous les jours quelque mauvaiſe afaire.
C'eſt un gourmand enfin ; & ſi vous rencontrez
Un herbage friand, dont l'apât vous atire,

Vous

Vous n'en tâterez point. Je puis vous le prédire.
Le Taureau le paîtra. Vous le regarderez.
Le mal qu'on dit d'autrui persuade à merveille.
A ce discours malicieux
Le Bouc prête aussi-tôt l'oreille.
Par le Dieu Pan, dit-il, je ferai mieux
De me passer de telle compagnie.
Il part donc seul & sans cérémonie :
Mais rencontrant le Loup, il reconnut trop tard
Qu'on doit croire plutôt un Mouton qu'un Renard.

LE RAT ET LA TAUPE.

FABLE VIII.

Certain Rat voïageur, Rat des plus étourdis,
Passant près d'une Taupinée,
Dit à la Dame du logis,
Qui rentroit dans son trou : Je plains ta destinée.
Tu passes tristement tes jours
Dans une retraite profonde.
Devrois-tu fuir ainsi le commerce du monde?
Tu ne vis qu'à demi. Je fais mieux : Je parcours
Les environs : Dans mes fréquens voïages
J'aprens les mœurs & les usages

Des Animaux divers.
J'ai même traverſé les mers.
(C'eſt ainſi qu'il nommoit l'eau de quelque goutiére)
Malheur à qui ne ſort jamais de ſa taniére.
Tout Animal eſt fait pour la ſociété.
La Taupe répondit : Si je ſuis caſaniére,
J'ai mes raiſons ; & mon obſcurité
Aſſure ma tranquilité.
Tu devrois m'imiter, & demeurer ſous terre,
Ainſi que moi : car on dit qu'ici haut
Je ne ſçai quel Gripeminaud
Aux tiens livre ſouvent la guerre.
Adieu : j'entens du bruit : Je rentre dans mon trou.
Elle fit prudemment. C'étoit un gros Matou,
Qui, s'étant mis en embuſcade,
Prit le Voïageur fanfaron.
Le Pauvret ne put fuir les grifes du Larron
Ainſi finit ſa promenade.

Le commerce du monde eſt toujours dangereux;
Et qui vit ignoré n'eſt pas le moins heureux.

L'ASNE ET LE LE'ZARD.

FABLE IX.

SE ſoumettre à ſon ſort eſt ſans doute le mieux.
Dans des états divers le Ciel nous a fait naître.
Des Animaux l'Homme eſt le Maître.
Il obéït aux Rois, qui ſont ſoumis aux Dieux.
Le Sage s'acommode aux Loix de la Nature,
Et n'imite pas le murmure
De l'Ane, dont mes Vers ſont ici le tableau.

Pourquoi, s'écrioit-il, ne ſuis-je pas oiſeau?
A fendre l'air j'aurois fort bonne grace.
De la terre au ſoleil je franchirois l'eſpace
En un inſtant, plus léger qu'un faucon.
Plus de bât, & ſur-tout plus de coups de bâton.
Du matin juſqu'au ſoir je n'aurois rien à faire:
Quelle félicité! Perché ſur un ormeau,
Mon chant feroit le plaiſir du hameau;
Au lieu qu'on ſe met en colére
Le plus ſouvent; lorſque l'on m'entend braire.
Des Oiſeaux ce Baudet ignoroit la miſére,
Et regardoit leur ſort du côté le plus beau:

Telle eſt des Envieux la mépriſe ordinaire.
Le Griſon volontiers auroit prié les Dieux
De faire en ſa faveur une métamorphoſe ;
Quand tout à coup du haut des cieux
Un Aigle, ateint d'un trait, tombe mort à ſes yeux.
Oh oh ! qu'eſt-ce que je propoſe,
Dit nôtre Ane ſurpris ? Suis-je bien aviſé
De vouloir préſenter aux Dieux cette requête ?
A l'inſtant un Lézard, tout prêt d'être écraſé,
Se mit à crier : Groſſe bête,
Ne regarde point ſur ta tête,
Mais à tes piez, & voi quel eſt mon ſort.
Dans mon état j'ai tout à craindre.
L'Ane, le regardant, convint qu'il avoit tort,
Et porta ſon bât ſans ſe plaindre.

Si parmi nous les rangs ſont inégaux,
Plus ils ſont élevez, & moins ils ſont tranquiles :
Mais ſi nous envions le deſtin des oiſeaux,
Conſolons-nous, en voïant les reptiles.

LE VIEUX COQ ET LA POULE.

FABLE X.

PRès d'une Poule un vieux Coq gris
Nuit & jour faiſoit ſentinelle.
Il en étoit ſi fort épris,
Qu'il ne pouvoit ſoufrir que l'on aprochât d'elle.
Il redoutoit l'enlévement.
Le chant de ſon voiſin lui donnoit de l'ombrage.
Ce Coq étant de ce tempérament,
Sa jeune Poule étoit dans l'eſclavage,
Et n'eût pas même oſé regarder un Chapon.
Lorſqu'il paſſoit un Papillon,
Nôtre Jaloux hériſſoit ſon plumage.
Fatiguée à la fin de vivre ſous ſes loix,
Elle lui dit : Voici tantôt ſix mois
Que vous n'avez dormi. Soufrez que ma tendreſſe
A vôtre ſanté s'interreſſe.
Me ſoupçonneriez-vous d'une infidélité ?
Quitez un tel penſer : Fermez l'œil ſans ſcrupule,
Si l'Amour eſt jaloux, il n'eſt pas moins crédule.

Nôtre vieux Coq s'endort avec ſécurité.
La Poule alors gagne la porte,
Et plante là ſon ſot Epoux.
Mon Voiſin eſt coquet, dit-elle, mais n'importe :
Sauvons-nous près de lui. Rien n'eſt pis qu'un jaloux.

LES DEUX ENFANS.

FABLE XI.

Un jour Perrinet & Colin,
Deux enfans de même âge, entrez dans un jardin,
S'égaïoient à la promenade,
Et ſous des marronniers faiſoient mainte gambade;
Quand ils virent ſur le gazon
Un fruit piquant, comme un chardon.
Colin le ramaſſa : Son petit Camarade
Se mit à le railler. Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour Meſſieurs les Baudets.
Aimes-tu les chardons? C'en eſt un : car il pique;
Et l'on va t'apeler Bourique.
Pour moi, je voi des pommes d'or:
Voilà mon fait : j'y cours; & la main me demange.
Petrinet, à ces mots, ſe ſaiſit d'une orange,

Et croit posséder un trésor.
La couleur du métal que l'Univers adore
Séduit jusqu'aux enfans. Celui-cy, bien joïeux
D'avoir un fruit si beau, le dévoroit des yeux,
Et sur le champ voulut encore
En goûter, le croïant des plus délicieux.
Il y fut atrapé, nôtre petit Compére :
Car cette orange étoit amére.
Aussi-tôt qu'il en eut tâté,
Il la jetta honteux, & faisant la grimace :
Et cependant Colin, de son côté,
Ne se rebuta point. Aïant donc écarté
Tous les piquans, qui couvroient la surface
Du prétendu chardon, qu'il avoit ramassé,
Il en fut bien récompensé.
Un marron fut le prix de sa persévérance.

C'est ainsi que de la Science
Les commencemens épineux
Cachent d'excellens fruits; tandis que l'Ignorance,
Sous une riante aparence,
N'a que des fruits amers & dangereux.

L'ESTAMPE ET LA FABLE.

FABLE XII.

QUi ne croiroit que du Vulgaire
L'envie est le partage, & que son noir poison
N'infecte pas du moins les Enfans d'Apollon ?
Il n'en est pas ainsi. Nous voïons au contraire
Qu'elle règne au sacré Valon
Avec plus de fureur qu'en tout autre canton.

DE son mérite, un jour, l'Estampe prévenuë,
Dit à la Fable insolemment :
Je fais ton plus bel ornement,
Ma Commére, sans moi tu serois un peu nuë.
Je suis la cause, à parler franchement,
Qu'au Genre humain tu n'es point inconnuë ;
Et tu m'en dois un beau remerciment.
Celle-cy dit : Ma Mie, un pareil compliment
Convient à quelque Fable étique,
Mal tissuë & sans agrément,
Qui peut-être sans toi garderoit la boutique :
Mais pour moi je te fais la nique :

Car tu n'es près de moi qu'un vain amusement
Pour les enfans & gens sans jugement ;
Tandis que l'Homme de mérite
M'aprend par cœur, & me médite.
Apollon les oüit, & leur cria : Tout beau :
Ne vous querellez pas. Vous êtes sœurs jumelles,
Qu'enfanta jadis mon cerveau.
Vous êtes toutes deux fort belles ;
Quand vous avez vos graces naturelles :
Mais il vous faut la plume & le pinceau
Et des Phédres & des Apelles.

LE HIBOU ET LA CIGALE.

FABLE XIII.

Point de beaux jours pour un Hibou.
Ce triste oiseau hait le lumiére.
Les raïons du soleil lui ferment la paupiére.
Un de ces Chat-huans sommeilloit dans son trou ;
Quand une Cigale enjoüée
Le réveille en chantant. Elle fut supliée
Par le Hibou de ne l'étourdir pas :
Mais l'importune Péronnelle
Continua toujours, & n'en fit point de cas.

Pourquoi le jour eſt-il donc fait, dit-elle,
Si ce n'eſt pour chanter ? C'eſt être déja mort
Que de dormir; quand Phœbus nous éclaire.
Pardon, Madame, j'ai grand tort,
Dit, en changeant de ton, nôtre ruſé Compére.
On ne ſçauroit ſans doute faire mieux
Que de vous écouter. Apollon vous inſpire.
Il ſemble qu'on entend les doux ſons de ſa lyre.
Vôtre voix charmeroit les Dieux.
Mais chantant à midi pendant la canicule,
Vous devez avoir ſoif. J'ai d'excélent nectar,
Que Pallas m'a donné : je vous en ferai part :
Venez me voir. La Cigale crédule,
Qui s'entendit loüer, Vole au trou de l'Oiſeau.
Elle ne chanta plus. Ce lieu fut ſon tombeau.

Voilà comme nous ſommes.
La raiſon n'obtient rien de la plûpart des hommes:
Mais de tout temps ils ont été
Dupes de l'intérêt & de la vanité.



LE LOUP ET LE MOUTON.

FABLE XIV.

SUr les montagnes d'Arcadie
Un Loup pourſuivoit un Mouton.
C'étoit une action hardie.
Il ſçavoit bien que Pan protégeoit ce canton :
Mais le Glouton n'en avoit cure.
Quand la faim le preſſoit, ſon ventre étoit ſon Dieu.
La moutonniére Créature
Ne ſçavoit done plus en quel lieu
Se retirer ; quand du Fils de Mercure
Un petit Temple, ouvert près de là d'avanture,
S'ofre au pauvre Animal, aſile révéré.
Le Mouton, hors d'haleine, entre en ce lieu ſacré,
Par inſtinct ou par connoiſſance,
Je ne ſçai pas lequel des deux ;
Et je laiſſe indécis un point auſſi douteux.
Nôtre Loup téméraire eut encor l'inſolence
D'y ſuivre le Mouton : mais il fut bien ſurpris.
Sur ſes talons la porte ſe referme.
Il perdit l'apétit d'abord qu'il ſe vit pris,
Et reſta planté, comme un terme.

Quelques Pasteurs avoient tout vû de loin :
Ils entrent dans le Temple, & trouvent dans un coin
Robin Mouton tapi ; tandis que dans un autre
Compére Loup disoit sa patenôtre.
On rendit graces à Pan ;
Et du Glouton sur le champ
On lui fit un sacrifice.

Quand la passion nous conduit,
On ne voit plus le précipice,
Qui s'ouvre sous nos pas, ni le péril qui suit.

LA COULEUVRE ET LE HE'RISSON.

FABLE XV.

PEndant les rigueurs de l'Hiver
Un Hérisson prioit une Couleuvre
De vouloir bien lui donner le couvert.
Vous ferez, lui dit-il, une œuvre
De charité. Je suis transi de froid.
D'ailleurs, que faites-vous seule sous vôtre toit ?

Vous menez une trifte vie.
Agréez donc ma compagnie.
Je fuis, n'en doutez point, d'un commerce fort bon.
La Couleuvre l'écoute. Elle ouvre fa maifon :
Mais elle reconnut bientôt qu'elle étoit folle
De l'avoir crû fur fa parole.
Ce Hériffon étoit infolent & brutal.
Quand il fut réchauffé, l'incommode Animal,
Aïant pris fa figure ronde,
Se roula fans égard dans tout l'apartement,
Et de fes dards piqua très-vivement
L'Hôteffe du logis, qui vainement en gronde.
C'étoit de ce Galant le divertiffement.
Nôtre Reptile étoit en grande inquiétude,
Ne fçachant où fe mettre : elle prie humblement
Son Hôte de quiter cette fotte habitude,
Ou de fortir dans le moment.
Il répondit avec une impudence extrème :
Si tu te trouves mal, tu peux fortir toi-même.

Il vaut bien mieux vivre fans compagnon,
Que de loger avec un hériffon.

LA CHEVRE, LE RENARD ET L'OURS.

FABLE XVI.

UNe Chèvre fort ſimple un jour à l'étourdie,
Suivit à la chaſſe un Renard,
C'eſt-à-dire, un fripon : Tous méritent la hart.
Sans conſulter perſonne elle fit ſa partie.
Dans un taillis des environs
L'Eſcroc ſe mit en quête ; & ſa Dame ſuivante,
Avec ſa mamelle trainante,
S'amuſoit quelquefois à brouter les buiſſons.
Leur chaſſe ne fut pas heureuſe.
En cherchant un Lapin, le Renard trouve un Ours :
Rencontre embaraſſante, on pourroit dire afreuſe.
En ce péril le Matois eut recours
A toute ſa fineſſe ; & d'un air hypocrite,
Il dit à l'Ours : Je m'en alois grand train
A vôtre manoir ſouterrain
Vous rendre les devoirs, dont ici je m'aquite.
Vous ignorez encor, je croi,
Qu'une Chèvre en ce bois, Seigneur, s'eſt fourvoïée.

Par vôtre Pourvoïeur elle ſemble envoïée :
Car c'eſt un vrai morceau de Roi.
Venez en faire une curée.
Elle n'eſt qu'à deux pas. Suivez-moi ſeulement.
Je vous l'aurai bien-tôt montrée.
L'Ours fut ravi de l'avertiſſement.
Il ſuit Maître Renard, aperçoit la Pauvrette,
Qui buvoit au criſtal d'une onde claire & nette,
Sans ſe douter d'un auſſi mauvais tour.
Efraïée, elle voit ſon Compagnon perfide
A l'Ours même ſervir de guide.
Ah, dit-elle, méchant, quoi, pour faire ta cour,
Tu trahis ta pauvre Compagne !
Pour te ſuivre en ce lieu, j'ai quité ma montagne.
Voilà le prix de mon afection !
Sur ſa plainte nôtre Ours fit ſa réfléxion.
Ce Galant-cy, dit-il, a plus d'un ſtratagème.
Il pourroit bien, s'il trouvoit un Lion,
A mon tour me livrer moi-même :
Car il me craint plus qu'il ne m'aime.
C'eſt un flateur. Je doi m'en défier.
Ne lui faiſons point de quartier.
La Chèvre nous eſt hoc ; & la bonne Commére
Ne peut nous échaper. Expédions d'abord

Ce Fripon cy. Je ne ſçaurois mieux faire.
Les traîtres, comme lui, méritent ce ſalaire;
Et qui les épargne a grand tort.

LA FAUVETTE, LES GRENOUILLES ET LE CYGNE.

FABLE XVII.

UNe Fauvette, par mégarde,
Sur le bord d'un marais s'étant miſe à chanter,
Les Hôteſſes du lieu, troupe ſotte & criarde,
Sortirent du limon, non pas pour l'écouter.
Du Peuple babillard ce n'eſt pas là le rôle.
Grondin, leur Roi, grand querelleur,
Interrompt la Chanteuſe, & dit d'un ton railleur:
Ma bonne Amie, êtes-vous folle,
Et croïez-vous beaucoup nous réjoüir?
Vous radotez, ſur ma parole.
Vôtre chant fait pitié. L'on ne peut vous oüir.
Le Cygne ſeul ſçait charmer nos oreilles.
Ses chanſons n'ont point leurs pareilles.

Depuis qu'il vint chanter ſur le bord de cette eau,
Nous ne trouvons plus rien de beau.
Grenoüilles d'aplaudir à cette raillerie.
Dieu ſçait quelle criaillerie.
L'air en retentiſſoit. La Fauvette ſe tut,
Confuſe d'une telle injure.
Le Cygne étoit près de là d'avanture
Caché dans des roſeaux : ce mépris lui déplut.
Il avoit l'ame noble & belle.
Loin de mépriſer les Oiſeaux,
Qui le prenoient ſouvent pour leur modèle,
Il inſtruiſoit lui-même ſes Rivaux.
Vôtre délicateſſe eſt extrême ſans doute,
Dit-il au Peuple coaſſant,
De dédaigner un ſi doux chant;
Tandis qu'avec plaiſir moi-même je l'écoute.
Mais, ſi j'ai de juſtes ſoupçons,
Lorſque vous refuſez à de ſi tendres ſons
Un ſufrage trop légitime,
Non ce n'eſt point à cauſe de l'eſtime
Que vous faites de mes chanſons.
Le déſir de blâmer vous tient lieu de raiſons.
Voilà l'eſprit qui vous anime.

Le Cygne, c'est Virgile ou maint Chantre vanté
De la sçavante Antiquité.
A l'égard de nôtre Fauvette,
C'est maint illustre & moderne Poëte.
Pour les Grenoüilles, on voit bien
Que c'est l'obscure Populace,
Qui n'étant bonne à rien,
Dans le bourbier du Pinde incessamment coasse.

LES DINDONS.

FABLE XVIII.

UN Dindonneau, perché plus haut que d'ordinaire,
Méprisoit ses égaux. Ils lui sembloient petits.
On n'en doit pas être surpris.
L'Homme a la tête aussi légére;
Et pour peu qu'il s'éléve, il devient fanfaron.
Cette yvresse nous est commune.
Peu sçavent soutenir une haute fortune.
Revenons à nôtre Dindon.
Ton orgueil est fou, lui dit-on,
Si tu nous as perdu de vûë,
Nous n'avons pas comme toi la berluë.

Perche-toi plus haut, si tu veux:
Tu ne seras jamais qu'un Dindon à nos yeux.
On critique souvent: mais on ne fait pas mieux.
Quelcun de ces Censeurs volant sur un arbuste,
Qui n'avoit pas six piez de haut,
Se crut un Aigle, ou peu s'en faut.

Tel, qui dans ses pareils blâme un orgueil injuste,
Tombe à son tour dans le même défaut.

L'ELE'PHANT ET LE SINGE.

FABLE XIX.

UN Eléphant, rempli de vanité,
Et qui tenoit sa gravité
En personnage d'importance,
Disoit au Singe un jour: Quel est donc ton emploi
Parmi les Animaux? Tu n'en as point, je pense.
Le Lion nous gouverne; & nous l'avons pour Roi.
Les Rinocéros, les Panthéres
Sont Colonels. Le Loup est un Soldat.
Nous sommes l'Ours & moi des Conseillers d'Etat.
Le Renard est Agent d'afaires.

Il eſt peu de Sujets, qui ne ſoient néceſſaires.
Le Liêvre nous ſert de Courier.
L'Ane eſt Juré Crieur. Chacun fait ſon métier.
Toi ſeul es fainéant. Que je plains ta miſére!
C'eſt un péſant fardeau de n'avoir rien à faire.
Sans doute il doit bien t'ennüïer.
Moi m'ennüïer! Ah! vous n'y penſez guére,
Dit le Singe, en riant de ſon grave diſcours.
Les chagrins ſont pour vous, pour Noſſeigneurs les Ours,
Qui prétendez régir la République.
Me préſerve le Ciel d'être grand Politique,
Docteur ou Supôt de Plutus!
J'aurois mille ſoucis, & je ne rirois plus.
Foin de cet honneur chimérique,
Qui rend l'eſprit mélancolique.

❧

Il ſe trouve maint fainéant,
Qui tient un ſemblable langage:
Mais ſans doute on fait mieux d'imiter l'Eléphant.
Le plus utile eſt le plus ſage.



LA CHAUVE-SOURIS.

FABLE XX.

L'Aigle, paſſant un jour ſon armée en revûë,
Aperçut parmi ſes Soldats
Une Chauve-ſouris, qu'il ne connoiſſoit pas.
Dieux! quel étrange oiſeau, dit-il, s'ofre à ma vûë,
Sans plumes & ſans bec! Ta figure ambiguë
Doit me donner quelque ſoupçon ;
Et l'on ne ſçait, ſi c'eſt chair ou poiſſon.
J'aime bien mieux t'avoir pour ennemie.
Tu n'es utile à rien : mais tu peux me trahir.
Décampe donc, & ſonge à m'obéïr.
Nôtre Chauve-ſouris, par l'Aigle ainſi bannie,
Va s'ofrir au Lion, Prince des Animaux.
Elle en fut auſſi mépriſée.
Je vous trouve, dit-il, une malaviſée
D'abandonner le parti des Oiſeaux.
Vous êtes volatile. On le voit à vos ailes.
Je hais les Sujets infidèles.
D'ailleurs, dans mon armée une ſouris de plus
Ne la rendra pas plus forte.
Alez, les gens de vôtre ſorte

Ne font qu'embaraſſer, & ſont très-ſuperflus.

Il eſt aſſez de gens ſemblables,
Brûlant de s'enrôler : on en fait peu de cas ;
Et ce ſont comme des Goujats,
Aux deux partis à la fois mépriſables.

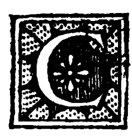


LIVRE CINQUIEME.

LE ROSSIGNOL ET LE SANSONNET.

FABLE I.

AU R. P. D. *** D. L. C. D. J.



ETTE prévention injuste,
Qui fait porter des jugemens si vains,
A régné de tout temps ; & l'Afranchi d'Auguste
Railla de ce défaut autrefois les humains :
Mais il prit un soin inutile.
On ne peut corriger le Vulgaire indocile.
L'orgueilleuse ignorance ou la malignité
L'aveugleront toujours. C'est un mal incurable.
Après Phédre pourtant j'ose donner ma Fable.
Voi, D***, si j'ai bien imité
Et sa délicatesse & sa naïveté.
Qui connoît mieux que toi l'élégant badinage ?

Quand il t'a ſçû plaire, un Ouvrage
Eſt ſûr de l'immortalité.
Tu ſçais diſcerner à merveille
Des Roſſignols les mélodieux ſons.
Ils ſe cachent en vain. Tu connois leurs chanſons.
On ne peut tromper ton oreille.

Un Roſſignol, trouvant des plumes d'Etourneau,
S'en revêtit ; & dans cet équipage
Il continua ſon ramage.
Il vouloit ſe donner un plaiſir tout nouveau,
Et voir ſous cet habit, ſi ſon chant pourroit plaire
Autant qu'il plaiſoit d'ordinaire.
Un Sanſonnet, de cervelle légére,
L'aïant oüi, s'y méprit le prémier.
Que ton chant, dit-il, eſt groſſier !
Quand on chante ſi mal, on fait mieux de ſe taire.
Ecoute-moi plutôt. Tu n'es qu'un écolier.
O le plaiſant Docteur ! dit, en faiſant la nique,
Nôtre feint Etourneau. Les Oiſeaux aſſemblez
Décideront, ſi vous voulez,
Qui de nous ſçait mieux la muſique.
Je m'en raporte à leur critique.
De ſon petit ſçavoir le Sanſonnet bouffi

Accepte à l'instant le défi.
On choisit le plus bel ombrage.
Un jeune Oison, Trompette des Oiseaux,
Y convoqua l'Aréopage.
En leur présence nos Rivaux
Chantent Balades, Ritornelles.
C'est à qui trouvera quelques chansons nouvelles.
Les airs du Sansonnet étoient peu gracieux,
Et ne chatoüilloient pas l'oreille.
Son Rival enlevoit. C'étoit une merveille.
Il n'avoit jamais chanté mieux.
Les Juges Rossignols, troupe aimable & savante,
Disoient : cet Etourneau chante aussi bien que nous :
Mais les Geais, les Oisons, multitude ignorante,
N'en croïant que leurs yeux, le mépriserent tous.
La voix du Sansonnet, selon leur fantaisie,
Avoit bien plus de mélodie.
Le Rossignol piqué leur dit : Messieurs, tout beau;
Jusqu'où va vôtre extravagance?
Alors aïant ôté ses plumes d'Etourneau,
Il leur fit voir leur ignorance.

Les Hommes prévenus pésent peu les raisons.
Sous un mauvais habit on méconnoît un Sage.

Dans le Monde combien d'Oisons
Jugent du chant par le plumage!

LA COLINE, LA MONTAGNE ET LE RAT.

FABLE II.

UN jour une verte coline,
Fiére de voir sur ses gazons
Folâtrer les Bergers, & bondir les moutons,
S'avisa de railler la Montagne voisine.
Ton terroir, lui dit-elle, est sec & raboteux.
D'aucuns troupeaux tu n'es hantée.
Tu ressembles au Mont afreux,
Où Mercure autrefois atacha Prométhée.
C'est ainsi qu'elle l'insultoit.
La Montagne aisément auroit pû la confondre:
Mais négligeant de lui répondre,
Un Rat, qui l'écoutoit,
Le fit pour elle,
Criant: Taisez-vous, Péronnelle,
Vous raillez qui vaut mieux que vous:
Vôtre éclat est trompeur. Si vous êtes fleurie,
Vous n'avez rien de beau que la superficie.

Le tuf n'est pas fort loin, pour le dire entre nous.
Je vous connois, moi, qui vous ai creusée.
Vous n'êtes au dedans que sable, que cailloux:
Mais celle qui de vous est ainsi méprisée
Enferme de métaux un prétieux trésor.
Elle paroît stérile; & le fond en est d'or.

Combien de beaux esprits, dont le fond est semblable
A la Coline de ma Fable!
Ils ont bien du brillant, mais sans solidité.
Ne jugeons point par l'aparence.
Des dehors négligez, pleins de simplicité,
Recèlent quelquefois le sçavoir, la prudence.



LE COQ-D'INDE ET LE COQ.

FABLE III.

Un Coq-d'Inde, nouveau venu,
Dans une basse-cour répandoit l'épouvante.
Son air sembloit terrible, & sa voix menaçante:
Le tout faute d'être connu.
Les Poules, les Canards, peuple sot & timide,
Prirent la fuite à son aspect.
Un Coq resta seul intrépide.
L'air grave du Dindon lui devenoit suspect.
Il osa l'ataquer. Tel autrefois Hercule
Alla combatre Antée au rivage Africain.
Le Dindon recula. Le Coq, voïant enfin
Sa foiblesse & son ridicule,
Commença de le mépriser.
Faquin, dit-il, ta voix & ton énorme taille
Peuvent de loin en imposer:
Mais de près tu n'es rien qui vaille.

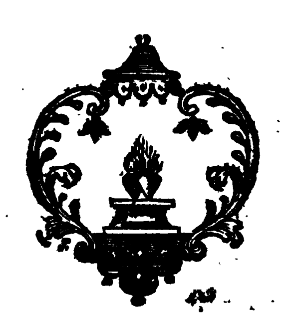
LES DEUX VERMISSEAUX.

FABLE IV.

DEux Vermiſſeaux, logez chez un Libraire,
Grignotoient à l'envi livres & manuſcrits.
Tous deux de bien ronger ſe diſputoient le prix.
Ils n'avoient rien de mieux à faire.
Au milieu d'un gros Cicéron
Se rencontrant un jour, ce fut ſujet de guerre.
Quelle témérité, dit le plus fanfaron,
De venir chaſſer ſur ma terre!
Ce volume eſt pour vous un mets un peu trop fin.
Jamais le ſavoureux Latin
De Cicéron & de Térence
Dut-il ſervir à vous remplir la pance?
Dévorez Apulée ou quelqu'autre Africain:
Voilà vôtre gibier. L'autre lui dit: Mon Frére,
Ne puis-je pas mettre en lambeaux,
Tout auſſi bien que vous, les livres les plus beaux?
Vous avez tort d'être en colére.
Je vous vaux bien, & je ſçai mon métier.
Si le ſtile ferré, fût-il même d'acier,
A mes dents ne réſiſte guére,

Un Latin plus coulant eſt auſſi de mon goût.
J'aime Horace, Virgile & Cicéron ſur-tout.
C'eſt une bonne nourriture.
Bien ſot qui n'en tâteroit pas.
Je ſuis devenu gros & gras
Depuis qu'il me ſert de pâture.

Qui ſont ces Vermiſſeaux? Deux rivaux Traducteurs
Sans goût & ſans délicateſſe,
Défigurant à l'envi les Auteurs
De l'Italie & de la Grèce.



LE FLEURISTE ET LES LÉGUMES.

FABLE V.

UN Homme avoit un parterre de fleurs,
Dont il prenoit un ſoin extrême.
Artiſtement il mêloit les couleurs.
C'étoit-là ſon plaiſir ſuprême.
L'or & l'azur, la nège & le corail
Y formoient le plus bel émail.
Tout à côté nôtre Fleuriſte
Avoit un Potager dans un état fort triſte.
Il y portoit rarement l'arroſoir.
Les Légumes ſéchoient. C'étoit pitié de voir
La Laituë & l'Ozeille
Se faner, & baiſſer l'oreille.
Il arriva qu'un jour
Le Maître du jardin ſe promenant autour,
Un Chou des plus têtus, au nom de l'Aſſiſtance,
Se plaignit de ſa négligence.
Pourquoi nous oublier ainſi ?
Ne ſommes-nous pas plus utiles
Que ces belles Plantes ſtériles,

Qui vous caufent tant de fouci ?
Lorfque vôtre fanté fe trouvoit altérée,
Par quel moïen l'avez-vous recouvrée ?
Au Jafmin, à l'Oeillet avez-vous eu recours ?
Ne fut-ce pas la Chicorée,
Avec mes autres Sœurs, qui vous prêta fecours ?
Vous en eûtes befoin, & vous l'aurez toujours.
Je ne dis rien de mon ufage.
Vous le connoiffez trop. Sans doute il feroit beau
De voir une Tulipe au milieu d'un potage
Au lieu d'un Chou : cela feroit nouveau.
Mais laiffons là le badinage.
N'ai-je pas eu mainte fois l'avantage,
Avec mon frére le Porreau,
De vous racommoder le timbre du cerveau ?
Jufqu'où va vôtre ingratitude ?
Vous n'avez cependant aucune inquiétude
De nos befoins. Vous nous laiffez périr ;
Tandis que nous voïons fleurir
La Jonquille & la Tubéreufe,
Qui n'ont pourtant qu'un vain éclat,
Et dont l'odeur eft dangereufe.
Le Fleurifte fit peu d'état
Du Supliant & de fes remontrances.

Vous

Vous avez pour un Chou, dit-il, trop de caquet.
Taiſez-vous : c'eſt mieux vôtre fait.
A ces mots, il retourne admirer les nuances
De la Tulipe & de l'Oeillet.
Qu'arriva-t-il? Nôtre Chou fut Prophète;
Et ce caprice enfin à Monſieur fut fatal.
Des diverſes odeurs le mêlange l'entête.
Il hume du ſerein. Monſieur ſe trouve mal.
On court au Potager préſenter ſa requête,
Pour lui compoſer un boüillon:
Mais tout étoit péri, juſques au moindre Ognon.
On cherche donc ailleurs, & l'on ſe met en quête:
Mais Monſieur, pendant ce temps-là,
Droit chez Pluton en poſte s'en alla.



Réglons mieux nos plaiſirs. L'Homme vraîment habile
Sçait cultiver l'agréable & l'utile.



LE RENARD ET LE DRAGON.

FABLE VI.

MAître Renard creusant la terre,
Et s'aprochant trop près de l'Empire des Morts,
Aperçut un Dragon, gardien des trésors
Du Dieu, qui lance le tonnerre.
Seigneur, lui dit-il humblement,
Le hazard m'a conduit à vôtre apartement,
Je ne vous cherchois pas. Excusez l'imprudence.
Je ne viens point, pour vous faire un larcin:
Car tout vôtre or pour moi ne vaut pas un lapin.
Mais puis-je avec vôtre licence,
Seigneur, vous demander quel fruit
Il vous revient de vôtre vigilance,
Et de passer vos jours dans un si noir réduit?
Aucun, dit le Dragon. Jupiter me l'ordonne.
A l'or que vous gardez vous ne touchez donc pas,
Et vous n'en donnez à personne?
Cela m'est défendu. Je vous plains en ce cas,
Reprit Maître Renard, & je ne puis m'en taire,

Même au péril de vous mettre en couroux.
Jamais le Ciel dans sa colére,
N'a créé d'Animal plus malheureux que vous.

L'Avare de son or n'est que dépositaire.
Il ne s'en sert non plus que mon Dragon.
Tous deux veillent sans cesse & sans aucun salaire:
Mais malgré ma comparaison,
L'Avare a bien moins de raison.
L'un malgré lui prête son ministére :
L'autre est de son trésor esclave volontaire.



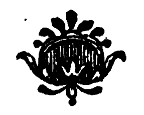
LE HIBOU, L'ALOUETTE ET LE PAON.

FABLE VII.

LE Chat-huant disoit un jour aux Oisillons :
Que vous me paroissez avoir la tête folle !
Vous tournez à tout vent. Venez à mon école.
Je puis vous donner des leçons.
Pallas m'enseigna la sagesse.
Je suis son oiseau favori.
Je veux vous faire part de ce présent chéri.
A vôtre sort la pitié m'interresse.
Vôtre légéreté vous cause bien des maux :
Mais pour vôtre bonheur aquérez la prudence.
Une Aloüette oïoit avec impatience
Ce Pédagogue des Oiseaux.
Vous ferez mieux de m'écouter, dit-elle.
Je sçais une chanson nouvelle,
Dont l'harmonie & la douceur
Vaudront bien les leçons de Monsieur le Docteur.
Je donne tous les biens, en inspirant la joïe;
Et pour vous rendre heureux, c'est la plus courte voïe.

Alors un Paon s'écrie : Oiseaux, ne croïez pas
Ce Hibou ni cette Chanteuse.
Chansons, moralitez sont de la viande creuse.
Voulez-vous vivre heureux ? Suivez plutôt mes pas.
Je vous invite à prendre un bon repas
Dans une basse-cour, qui n'est pas écartée.
Le blé, l'orge, le mil, tous grains y sont à tas.
Cette harangue fut goûtée.
Il ne resta pas un seul Oisillon,
Pour oüir le Hibou ni la jeune Aloüette.
On suivit l'Oiseau de Junon.

Le Philosophe & le Poëte
Pensent-ils arrêter le Vulgaire glouton ?
Abus : l'un chante en vain : l'autre en vain moralise.
Le Vulgaire toujours court où la nape est mise.



LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE VIII.

De tout temps les Chiens & les Chats
Eurent enſemble des débats.
Qui pourroit les unir ! L'envie eſt le partage
De ces canailles d'Animaux.
Ils ſont flateurs, gloutons, comme maints commenſaux.
Pour les broüiller en faut-il davantage ?
Si l'on flate le Chat, le Chien en eſt jaloux.
Un rien excite leur couroux.
Il faut qu'à tout moment le Maître les acorde.
Un os eſt pour ces Gens la pomme de diſcorde.

Un Epagneul aſſez mignon,
Les délices de ſa Maîtreſſe,
Lui dit : Soufrirez-vous plus long-temps le Larron
A qui Monſieur prodigue ſa tendréſſe ?
Il hape tout dans la maiſon.
On ne ſçait où ſerrer le lard & le fromage.
Le friand avant vous goûte de tous les plats ;
Et lui ſeul fait plus de ravage

Que ne feroit un Régiment de Rats.
Quand vous voïez cet Hypocrite
Baisser les yeux, ne vous y fiez pas.
C'est un tour nouveau qu'il médite.
Il ne dort que d'un œil; & l'autre fait le guet.
Qui ne connoît pas le Compére!
Oüi, s'il prend des Souris, c'est qu'il pense mal faire.
J'ignore donc pour quel sujet
La Bête scélérate
A mérité qu'on l'aime, & qu'on la flate.
Si l'on en croit Monsieur, c'est le Roi des Matous.
C'est tout son passe-temps. Il l'aime plus que vous.
Tandis que l'Epagneul rend ce beau témoignage.
Des mœurs & gestes de Raton,
Le Chat lui rend le change; & le fin personnage
Peignoit aussi le petit Compagnon.
Je ne suis pas, disoit le bon Apôtre,
Envieux du bonheur d'un autre:
Mais je ne sçaurois voir sans indignation
Que Madame sans cesse
Tienne sur ses genoux Marquis, & le caresse.
Voïez, la belle afection!
Pour un petit Maraut, meuble assez inutile.
Cela devroit, Monsieur, vous échaufer la bile.

Il tient ſa place à table ; & ſi l'on ſert un plat,
Madame prend pour lui le morceau délicat.
Auſſi de cette complaiſance
Le Friand n'eſt-il pas ingrat ;
Et s'il vient un Galant, Marquis a la prudence
De garder un profond ſilence.
C'eſt ainſi que nos Envieux
Se déchiroient à qui mieux mieux.
Ils n'y trouvérent pas leur compte.
On les crut tous les deux. La vengeance fut prompte.
Monſieur tua le Chien. La Dame du logis
Aſſomma le Maître Mitis.

L'Envieux tous les jours périt de cette ſorte
Du coup ſecret, que ſon Rival lui porte.



LE RAT ET LE SOURICEAU.

FABLE IX.

JE rens graces au Sort de n'être pas Souris,
Difoit au Souriceau le Rat, fier de fa taille.
Vous n'êtes que frétin, Malheureufe racaille.
Quand on eft fi petit, on a mille ennemis.
Vous ne fçauriez trouver d'afile fur la terre.
La Bufe vous épie, & vous prend dans les champs.
La Choüette, les Chat-huans
Dans les gréniers vous font la guerre.
Je fuis éxempt d'un tel fouci,
Et ne redoute point ces gens-là, Dieu merci.
Je combats même la Belette.
Nos combats ont fouvent été dans la Gazette.
Je ne crains que le Chat. C'étoit trop. Il parut.
Le Souriceau tout auffi-tôt courut,
Et fe cacha dans fa retraite.
Le Rat n'y put entrer. Nôtre Galant fut pris.
Alors, fous la grife ennemie,
Il chanta la palinodie,
Et fe plaignit au Sort de n'être pas Souris.

LE SAPIN ET LE MYRTE.

FABLE X.

L'Arbrisseau de Vénus croïoit être bien sage
De se mettre à l'ombrage
D'un Sapin sourcilleux.
Le soleil, disoit-il, dessèche mon écorce;
Et je manque de force
Pour repousser des vents l'effort impétueux.
Je ferai prudemment de choisir cet asile.
Le voilà donc sous le Sapin.
Nôtre Myrte étoit malhabile.
Il n'avoit pas prévû quel seroit son destin.
Si de Borée & des Autans rapides
Il y bravoit le soufle rigoureux,
Les doux Zéphirs, aux soupirs amoureux,
Ne le caressoient plus de leurs baisers humides.
Phœbus n'eut contre lui que des traits impuissans
A son midi, lorsqu'il brûle le Monde:
Mais il ne sentit point ses raïons bienfaisans;
Lorsqu'il se lève, ou qu'il rentre dans l'onde.
Le Myrte infortuné ne tiroit aucun fruit
Des larmes de l'Aurore & du frais de la Nuit.

Finalement, à tous les vents en bute,
Le Sapin tombe, écrasant sous sa chute
L'Arbrisseau malheureux.

Les plus grands Protecteurs souvent sont dangereux.

LE HIBOU ET LA COLOMBE.

FABLE XI.

TOut Amoureux, fut-il aussi laid que Thersite,
Aussi vieux que Tithon, bref sans aucun mérite,
Croit encor avoir des atraits.
Si-tôt qu'Amour nous blesse de ses traits,
Il nous fascine la prunelle.
C'est alors que l'on ne voit plus
Aucun de ses défauts. Ecoutez là-dessus
Une Fable nouvelle.

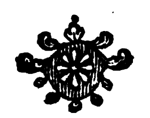
ON raconte qu'un vieux Hibou
Aimoit une Colombe, & prétendoit lui plaire.
Vieux & Hibou de plus, il faloit être fou :
Mais ce sont-là les jeux de l'Enfant de Cithére.

Le triſte Oiſeau quite ſon trou,
Sur le minuit va trouver ſa Pigeonne,
Et lui dit : Ma mignonne,
J'ai pitié de vôtre deſtin.
A préſent que l'Hiver déſole les campagnes,
Vous êtes tous les jours, ainſi que vos Compagnes,
En danger de mourir de faim.
Vous pourriez cependant vivre plus à vôtre aiſe;
Si vous vouliez, ne vous déplaiſe,
Devenir ma moitié. J'ai des amas de grain
Dont je vous rendrai la maîtreſſe:
Car j'ai pour vous une tendreſſe,
Que je ne ſçaurois exprimer;
Et l'on ne vit jamais une plus belle flame.
Voilà de beaux diſcours, lui répondit la Dame:
Mais, ſans vous avoir vû, je ne puis vous aimer.
Paroiſſez au grand jour, & faites-moi connoître
Vôtre plumage, & qui vous pouvez être.
Vos magazins de blé n'ont point d'attraits pour moi.
Je reſſemble à la Tourterelle.
Je veux chérir, mais d'un amour fidèle,
Celui qui recevra ma foi.
Nôtre Galant accepta cette loi.
Au lever de l'Aurore il revient voir ſa Belle.

L'aſpect d'un tel Mari
Fit fuïr la Colombe effraïée.
Tous les Oiſeaux alors firent une huée.
Ce fut un vrai charivari.
Le Chat-huant, ainſi honni,
S'alla cacher honteux dans ſa retraite,
Trop heureux d'épouſer une vieille Choüette,
Qui le trouva, dit-on, joli.

⁂

Si par malice ou par mépriſe
Amour vous brûle de ſes feux,
Amans, qui portez barbe griſe,
A de jeunes Beautez n'adreſſez pas vos vœux.
Tendrons ne ſont point vôtre afaire.
Quitez le deſſein de leur plaire;
Ou bien de mon Hibou craignez d'avoir le ſort,
Eh que ſçait-on? peut-être pis encor.



LES SINGES ARCHITECTES.

FABLE XII.

EN certain canton de l'Afrique,
Des Singes regardoient construire une maison.
Dans ces climats Singes sont à foison.
Ils forment une République.
Leur espèce fut de tout tems,
Comme l'on sçait, plus qu'aucune autre,
Emulatrice de la nôtre.
Aïant donc vû les travaux diférens,
Les Ouvriers, le plan; l'architecture,
Au même instant il leur vint dans l'esprit
De bâtir un Palais de pareille structure.
Tout le Peuple singe y souscrit,
Déterminé par l'éloquence
Du plus grave de ces Magots.
Messieurs, dit-il, près de l'humaine Engeance
Nous alons passer pour des sots;
Si nous cédons en industrie
A nos Rivaux altiers. Sus donc, sans diférer,

Elevons un Palais, dont on puisse admirer
La richesse & la symmétrie,
Et qui nous pare aussi de la fureur des vents,
De la pluïe & des ouragans.
L'invention m'en paroît belle.
Certes elle auroit dû naître en nôtre cervelle.
Plus je rumine là-dessus,
Plus je suis étonné qu'on nous ait prévenus.
Mais surpassons nôtre modèle.
Je ne voi rien de plus aisé.
Tout ici bas nous cède en artifice.
Nos Rivaux, sur ce point, nous rendent bien justice.
Si quelcun d'entr'eux est rusé,
Et fait quelque tour de souplesse,
D'un Singe il a, dit-on, l'adresse.
L'Univers est rempli du nom de nos Aïeux.
Feüilletez la Fable & l'Histoire.
De Gile, de Bertrand les tours prodigieux
Y sont gravez au Temple de Mémoire.
Héritiers de leur Nom, soutenons-en la gloire.
Excitez par cet Orateur,
Ils suivent son avis avec beaucoup d'ardeur.
Chacun veut avoir part à ce fameux Ouvrage.
Les uns sont Charpentiers, les autres sont Massons.

Artiſans de toutes façons
Signalent leur aprentiſſage ;
Et tel eſt leur empreſſement,
Qu'en moins d'un jour ils ont un logement.
Logement, Dieu ſçait quel ! conſtruit à faire rire,
Petit taudis d'argile & de roſeaux,
Digne de pareils Animaux :
Cependant ce Peuple l'admire.

Combien d'Imitateurs ont le même délire !



L'ANE ET LE CHIEN.

FABLE XIII.

UN Ane, des plus lourds, ſe plaiſoit à prêcher.
Ce ſtupide animal n'eſt pas la ſeule bête,
Qui ſe ſoit mis cette manie en tête.
Un Ane, en cette humeur, oſa donc reprocher
A Mouflar, gros mâtin, aimant fort la cuiſine,
Qu'il étoit friand & glouton.
C'eſt un vice, dit-il, Ami, qui vous domine.
Il vous atire auſſi force coups de bâton.
Ce n'eſt pas tout. Vous êtes colérique;
Et ſouvent on ne ſçait quelle mouche vous pique.
Pour un rien vous grincez les dents,
Et faites contre vous jurer tous les Paſſans.
Voilà deux grands défauts, gourmandiſe & colére,
Dont vous devriez vous défaire.
Le Siécle eſt corrompu. Meſſieurs les Animaux
N'ont que leurs paſſions pour guide.
Ils ſont eſcrocs, flateurs, farouches & brutaux.
La plûpart ont le cœur perfide.
Je veux les corriger : mais j'y perds mon Latin.
A mes Sermons tous font la ſourde oreille.

Tu prêches pourtant à merveille,
Répondit le Dogue malin.
J'admire ta rare ſageſſe.
De tous les Animaux tu connois la foibleſſe.
Sans un point ton Sermon ſeroit fort acompli;
Et je ne ſçai pourquoi tu l'as mis en oubli.
Tu n'as rien dit de la pareſſe!

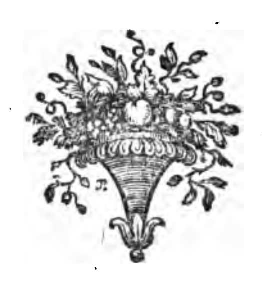
LA BELETTE ET L'HOMME.

FABLE XIV.

DAns le piége atrapée, une jeune Belette
Suplioit un Homme irrité
De lui donner la vie avec la liberté.
Epargnez-moi, lui diſoit la Pauvrette,
Et voïez mon utilité.
Je fais la chaſſe au Rats: J'évente leurs cachettes:
J'en purge une maiſon; & du faîte au célier,
Je les pourſuis au fond de leurs retraites;
Et Rominagrobis n'eſt que mon écolier.
Ne me traitez donc pas comme vôtre ennemie.
L'Homme lui répondit: Ma mie,

Si tu pourſuis les Souris & les Rats,
Ce n'eſt pas à deſſein de me rendre ſervice,
Mais pour ton ſeul profit : car tu prens tes repas
A leurs dépens. Je connois ta malice.
Quand tu les as croquez, mon lard y paſſe auſſi ;
Et quand tu peux entrer dans la dépenſe,
On ſçait comment tu te remplis la pance.
Or je te tiens à la fin, Dieu merci.
Tu n'échaperas point à ma juſte vengeance.

Combien de gens pourroient ſe reconnoître ici !
Tel vante ſes bienfaits avec un faſte extrème,
Qui n'a rien fait que pour lui-même.



LE LIERRE ET LE CHESNE.

FABLE XV.

L'Amour du Peuple eſt le plus ferme apui
D'une Couronne. Eh quelle joïe extrême
Pour un bon Roi de voir autour de lui
S'empreſſer un Peuple, qu'il aime!
Il n'écarte que les flateurs.
Quoique leur troupe lui conſeille,
A tous leurs diſcours ſéducteurs
Il ferme prudemment l'oreille.

UN Lierre, qui faiſoit ſa cour
Au Chêne, Roi des bois, & qui rampoit autour,
Lui dit : Seigneur, qu'avez-vous donc afaire
De ces Frênes, de ces Ormeaux?
Ils vont vous étoufer. L'Aſtre qui nous éclaire
Ne luira plus pour vous, même aux jours les plus beaux.
Prévenez ce malheur: faites tomber ſur l'herbe
Ces Arbres importuns, dont la tête ſuperbe
Oſe vous ombrager. Je voi qu'à vos côtez
Tous ces Meſſieurs veulent être plantez.

Soufrirez-vous leur insolence?
Il n'est pas jusqu'au Houx, qui prend cette licence.
Quel conseil, dit le Chêne, oses-tu me donner?
Quoi j'abatrois ces Ormeaux & ces Frênes,
Par qui j'ai repoussé les bruïantes halènes
Des vents, qui font effort pour me déraciner!
Grands Dieux! je serois bien injuste.
Va, tai-toi, malheureux Arbuste!
Plus j'éxamine, & plus je m'aperçoi
Qu'il n'est point d'Arbre ici plus importun que toi.

MOMUS FABULISTE.

FABLE XVI.

CErtain jour de fête, Jupin
Faisoit là haut un grand festin;
Et Ganimède, à pleine coupe,
Y versoit le nectar aux Dieux.
Sur la fin du repas, les voïant tous joïeux,
Momus dit à la Troupe:
Voudriez-vous oüir des vers de ma façon?
Ce mets, après dîner, n'est pas hors de saison.
J'ai composé certaines Fables,
Qui pourroient vous être agréables.

Volontiers, dirent-ils, bien des gens jusqu'icy
Ont dans ce genre assez mal réüssi.
Ne les imitez pas. Momus commence ainsi.

Une Autruche fort vieille autrefois fut charmée
Des graces d'un jeune Cochet,
Et prétendoit en être aimée :
Mais le folet,
Sans se soucier du plumage
De cette vieille folle, & de son haut parage,
Suivoit son panchant amoureux.
Une Poulette atiroit tous ses vœux.

Cette Fable est impertinente,
Interrompit Cybèle mécontente.
Si vous n'avez rien de meilleur,
Vous pouvez garder le silence.
Ah honni soit qui mal y pense,
Lui répondit le Dieu railleur!
Point d'aigreur, ma bonne Grand-mére :
Je change de sujet, sur le champ, pour vous plaire.

Jadis d'un monceau de froment
Une Taupe aux Oiseaux devoit faire partage :
Alors avec empressement
Ils vinrent tous lui rendre homage.
Cet aveugle Animal donnoit tout au hazard.

Les plus forts & les plus avides,
D'un coup d'aile écartant les Oisillons timides,
En eurent la meilleure part.
La Taupe n'entend point à faire des largesses.
L'Apologue est mal inventé,
S'écria le Dieu des richesses,
Et pourroit être mieux conté.
Ne vous échaufez pas la bile,
Dit le Fabuliste madré :
Pour plaire à tous, je trouve un moïen très-facile.
Vous m'allez aplaudir : j'en suis bien assuré.
HÉRONS & Cormorans déclarérent la guerre
Aux Oiseaux du Dieu du tonnerre :
Mais les Aigles, du haut des cieux,
Fondant sur ces Audacieux,
Précipitérent sur la terre
Ces hôtes des marais, Hérons & Cormorans :
Tels autrefois les Dieux vainquirent les Titans.
Tout l'Olympe aplaudit à la Fable nouvelle.
Continuez, dit la Troupe immortelle.
Bien dit qui le pourroit, repliqua le Boufon.
Je n'en ai qu'une sur ce ton.
Vos loüanges, Messieurs, sont un champ peu fertile;
Et je demeure court; quand je veux les chanter.

A peindre vos défauts je ſuis bien plus habile.
J'ai là-deſſus des Fables plus de mille ;
Si vous les vouliez écouter.

LE SINGE ET LE SAVETIER.

FABLE XVII.

BErtrand, animal domeſtique,
Etoit voiſin d'un Savetier.
Un beau jour, qu'il ne vit perſonne à la Boutique,
Nôtre Singe voulut, pour ſe déſennuïer,
Se mêler auſſi du métier.
Cet Animal, ſoit inſtinct, ſoit malice,
En toute ocaſion fait niche au Genre humain.
Le voilà donc en éxercice,
Aſſis ſur la ſélette & le tranchet en main,
Qui d'une façon délicate
Découpe tout le cuir, qu'il trouve ſous ſa patte,
Puis s'enfuit, bien content d'avoir joüé ſon tour.
D'un Vaurien la joïe eſt complette ;
Quand il nuit en ſecret ; & George de retour

N'avoit pas crû trouver tant de besogne faite.
A l'œuvre on connoît l'Ouvrier ;
Et Bertrand seul dans le quartier
Est capable du fait : Telle est sa conjecture.
Besoin n'est, disoit-il, de courir au Devin.
C'est toi, Singe maudit, eh de par Saint Crêpin
Tu le païeras, & dans peu, je le jure,
Ou bien j'y perdrai mon Latin !
L'ocasion fut peu de temps à naître.
Une heure après, aïant vû reparoître
Ce Magot, dont les yeux étoient sur lui fixez,
Nôtre Compére George
Se passa plusieurs fois le tranchet sur la gorge,
Par le dos seulement, cela s'entend assez,
Puis s'absente à dessein. Le Singe le remplace
Au même instant, coupe, brise, tracasse.
Onc on ne vit un tel Lutin.
Mais voici son chef-d'œuvre ; & le Magot enfin,
Eut encor la manie
De répéter, ainsi qu'il avoit vû,
La derniére cérémonie.
Qu'arriva-t-il ? un cas qu'il n'avoit point prévû.
Nous alons voir finir la comédie.
D'un autre sens que George il tourna le tranchet,

Et fort ſubtilement ſe coupa le ſiflet.



D'un Vaurien tôt ou tard la malice eſt punie;
Et lui-même ſouvent ſe prend au trébuchet.

LE PAPILLON ET L'AMARANTE.

FABLE XVIII.

UN Papillon, des plus charmans,
Soupiroit pour une Amarante.
C'étoit le Phœnix des Amans.
Sa flame étoit tendre & conſtante.

Sans ceſſe voltigeant autour
De la belle Fleur qu'il adore,
Souvent, pour lui faire ſa cour,
Il s'éveilloit avant l'Aurore.

Les Fleurs, du plus beau coloris,
Vouloient atirer ſon hommage.
D'aucune autre il ne fut épris.
Papillon n'étoit point volage.

Mais jalouſe de ſon Amant,
De peur d'en être abandonnée,
Nôtre Amarante imprudemment
S'unit à lui par l'hymenée.

Bien-tôt elle ſe repentit.
Il ne la trouva plus ſi belle;
Et la chaîne, qui les unit,
Rendit Papillon infidelle.

Il ſentit naître des tranſports
Pour la Fleur, la prémiére écloſe.
Une Jonquille obtint alors
Ce qu'il refuſoit à la Roſe.

Hommes, vous reconnoiſſez-vous
Dans une ſi naïve image?
J'ai peint un Papillon époux:
Mais l'Homme époux eſt-il plus ſage?



LE RENARD:

FABLE XIX.

AUx environs du Mans, dans une baſſe-cour
Logeoient Poules, Dindons & telle autre
volaille.
Maître Renard rodoit ſouvent autour,
Soigneux de voir, ſi la muraille
Etoit en bon état. Tout bien conſidéré,
Un trou s'ofre à ſes yeux, mais non pas à ſon gré.
Il lui parut étroit, & ſuplia Mercure
D'élargir un peu l'ouverture.
Vœux imprudens que faiſoit le Larron.
Nous l'allons voir dans peu changer de ton.
Aïant mis le croc, d'avanture,
Sur un Chapon, le Manceau par ſes cris
Réveilla Barillaud, gardien du logis.
Ce chien étoit un vrai Cerbére.
Le Renard pourſuivi, près d'être échec & mat,
Repaſſe par ſon trou. Nôtre petit Compére,
Pour ſe tirer d'une pareille afaire,
Eût paſſé par un trou de rat.
Le pertuis n'étoit plus trop étroit : au contraire

Il lui sembla trop grand de la moitié,
Et suplia les Dieux de l'étrécir d'un pié;
Afin d'arrêter l'incartade
Du Chien, dont il fuïoit la terrible acolade.

Tour à tour la crainte & l'espoir
Exercent sur le cœur un tyrannique empire.
L'Homme aveugle souvent ne sçait ce qu'il désire;
Et des vœux du matin il se repent le soir.

LA TRUYE ET LE LOUP.

FABLE XX.

PRès de son terme une Truïe
Eut visite d'un Loup, qui lui dit : Mon amie,
Ou je m'y connois mal, ou dans fort peu de jours
Vous aurez besoin de secours.
Servez-vous de mon ministére,
Vous ne sçauriez jamais mieux faire.
Je suis Acoucheur de renom,
Et le plus expert du canton.
Vous aurez par mes soins Lucine favorable;
Et d'ailleurs, je ferai cet ofice gratis.

La Coche répondit à ce Loup charitable :
Je connois ton ſçavoir, Compére; & mes Petits,
Si tu me rendois ce ſervice,
N'auroient pas beſoin de nourriſſe.
Cherche pratique ailleurs. Tu prens trop de ſouci.
Je ne veux de toi qu'une choſe.
C'eſt que promptement, & pour cauſe,
Tu t'en ailles bien loin d'ici.

De telles gens l'abſence eſt ſalutaire.
Les méchans peuvent-ils mieux obliger les bons
Que de leur montrer les talons?
C'eſt l'unique plaiſir qu'un fripon puiſſe faire.



LE HE'RON ET L'ECREVISSE.

FABLE XXI.

CErtain Héron faiſoit la ronde
A l'entour d'un étang. Il aperçut dans l'onde
Tanches, Brochets, qui prenoient leurs ébats.
C'étoit l'heure de ſon repas.
Son apétit étoit extrème :
Mais tous fuïoient le bord. Ils ſe doutoient du cas;
Et l'Oiſeau, d'atendre étant las,
S'aviſe enfin d'un ſtratagème.
La faim ſubtiliſe l'eſprit.
Voici comment nôtre Héron s'y prit.
Mes bons amis, dit-il, je crois en conſcience
Devoir vous faire confidence
D'un ſecret important. Hier j'oüis un Pêcheur,
Qui tenoit ce diſcours à ſes autres Confréres
(Je le répète avec douleur.)
La pêche, diſoit-il, aujourd'hui ne vaut guéres,
Compagnons, je connois un étang clair & beau,
Où nous ferions beaucoup mieux nos afaires.

Il eſt derriére la coline,
Qui vers le Midi ſe fait voir.
Alons, que dès ce ſoir
Chacun de nous vers ce lieu s'achemine.
Tout auſſi-tôt que j'entendis
Prononcer contre vous la ſentence mortelle,
Je volai vers ces bords, pour vous donner avis
De cette fâcheuſe nouvelle:
Mais n'en aïez aucun effroi.
Si vous voulez vous confier à moi,
Foi de Héron, je vous porte à cette heure
Dans un vivier voiſin, agréable demeure,
Où les Poiſſons vivent en paix,
Et dont jamais
Aucun Pêcheur ne peut épuiſer l'onde,
Pure comme un criſtal, & ſur-tout très-profonde.
Voilà l'expédient le plus heureux du monde,
Repartit à l'Oiſon glouton
Une groſſe Ecreviſſe.
Grand-merci, Monſieur le Héron.
Puiſque vous voulez bien nous rendre ce ſervice
(Car enfin je vous croi
Charitable & ſans artifice)
Vite, tranſportez-nous, & commencez par moi.

A ces propos, le Héron, plein de joïe,
Ouvre le bec, pour atraper sa proïe :
Mais il fut bien surpris :
Car pensant prendre, il fut lui-même pris.
Cette Ecrevisse étoit une fine commére.
De sa serre elle prit la langue mensongére
De cet Escroc, & la lui coupa net.
Il décampa, sans demander son reste.

C'est ainsi que souvent un perfide projet
A son auteur devient funeste.

LE HE'RISSON ET LE LION.

FABLE XXII.

PEndant la saison de l'Autonne,
Un Hérisson, chargé des présens de Pomone,
Qu'il portoit à son magazin,
Trouve un Lion en son chemin.
Sire, dit-il, donnez-moi la licence
De vous faire une remontrance.
Quand vous faites quelque butin,

Vous diſſipez tout ſans prudence,
Et ſans pourvoir au lendemain.
Je vous ai vû ſouvent au retour de la chaſſe
Prendre vôtre repas, & laiſſer ſur la place
Maints Sangliers & maints Cerfs étalez,
Dont les Loups, les Renards, & telle autre canaille
Après vous ſe ſont régalez.
Avec tout ce gibier vous euſſiez fait ripaille
Pendant huit jours. Ce qu'on ne peut gruger,
Il faut le mettre en ſon garde-manger.
La diſette ſouvent ſuit de près l'abondance.
Le Lion impoſa ſilence
A ce Moraliſeur. Mon ami, ta leçon
Eſt bonne pour un Hériſſon.
Je ne connois point l'indigence;
Et cette avare prévoïance
Me paroît indigne de moi.
A mes Sujets je veux laiſſer des marques
De libéralité. C'eſt la vertu d'un Roi.

❧

Ce Lion reſſembloit à beaucoup de Monarques,
Qui donnent à leurs Favoris
Des biens, qu'aux malheureux leur violence a pris.

LE CHARBONNIER ET LE FOULON.

FABLE XXIII.

UN Charbonnier, auſſi noir qu'un Démon,
Suplioit jadis un Foulon
De paſſer enſemble leur vie,
Et d'habiter dans la même maiſon.
Ne plaiſe aux Dieux de m'en donner l'envie,
Répondit le Foulon ! Comment vous aviſer,
L'ami, de me le propoſer ?
Nos métiers ne s'acordent guére.
Il ne faut que des yeux pour s'en apercevoir.
Mon travail ſeroit vain : tenez, j'aurois beau faire :
Ce que je rendrois blanc, vous le rendriez noir.

Eſope ici nous donne un avis ſalutaire.
Aſpirons-nous à la tranquilité ?
Evitons la ſociété
Des gens, qui ne ſont pas de nôtre caractére.



LE CHAT ET LES BELETTES.

FABLE XXIV.

GRipeminaud ne voïoit qu'à regret
Des Belettes chaſſer tous les jours ſur ſa Terre.
Pourquoi, leur dit le Chat, en faiſant le doucet,
Au Peuple Souriquois déclarez-vous la guerre?
Quel crime a-t-il commis, & que vous a-t-il fait?
Ce ſont de bonnes gens. Je les croi ſans malice;
Et c'eſt une grande injuſtice
De troubler leur repos juſqu'au fond de leurs trous.
Le Ciel les vengera. Redoutez ſon couroux.
Je vous le dis en ami, mes Comméres.
Humez des œufs : paſſe encor pour cela :
Mais croquer des ſouris! Hola.
Vous vous atirerez de mauvaiſes afaires.
Voilà de fort belles leçons,
Reprit une Belette; & cette remontrance
Pourroit nous convertir : mais nous te connoiſſons.
Hier un Rat imploroit ta clémence :
Ne l'as-tu pas croqué? Diſons
Que l'éxemple ſur nous peut plus que les raiſons.

LE LION ET LE LEVRAUT.

FABLE XXV.

DÈs le matin un Lion à la chaſſe
Surprit à ſon gîte un Levraut,
Qui, ſe réveillant en ſurſaut,
Se trouva ſous ſa griſe, & lui demanda grace.
Sire Lion eſt, dit-on, généreux:
Mais ce n'eſt pas à jeun. Le Liévre malheureux,
En cette extrémité mettant tout en uſage,
Remontre au Roi des Animaux
Qu'il apartient au Seigneur du Vilage.
Tout en ces lieux, dit-il, lui rend homage.
Voudriez-vous, pour le peu que je vaux,
Avec lui vous faire une afaire?
Maraud, lui repliqua le Lion en colére,
L'Homme eſt maître céans, dis-tu! Par quelle Loi
Prend-il ce titre? Il n'apartient qu'à moi.
Un chimérique orgueil le flate:
Je le ſçai bien: mais j'en fais un ſerment,
S'il tombe jamais ſous ma patte,
Je le ferai dédire, aſſurément.

Pour toi, ta bêtiſe eſt étrange,
Quand je te tiens, de croire m'échaper.
L'Homme t'épargne-t-il, lorſqu'il peut t'atraper ?
Eh que t'importe qui te mange?

LE LAURIER DE TEMPE'.

FABLE XXVI.

DAns ces valons délicieux,
Où du fleuve Pénée on voit ſerpenter l'onde,
Lieux, chéris d'Apollon & les plus beaux du monde,
Un Laurier verd charmoit les yeux.
Les Roſſignols & les Fauvettes
Se donnoient rendez-vous ſous ſon feüillage épais.
Aucun profane Oiſeau ne s'y perchoit jamais.
On n'eût oſé troubler leurs chanſonnettes.
Trop heureux d'avoir place aux arbres d'alentour,
Pour oüir des concerts, qui duroient nuit & jour.
Un Paon ſuperbe & plein d'extravagance
Sur cet Arbre divin le prémier prit ſéance.
Sa péſanteur en rompit un rameau,
Trop délicat pour porter cet oiſeau.

Bien-tôt ſes pareils le ſuivirent.
Tout, juſqu'aux Geais, s'alla percher deſſus.
Les Roſſignols, les Fauvettes s'enfuirent.
Depuis ce temps on n'oüit plus
Que mille cris enroüez & confus.
Nos Paons eux-mêmes regrettérent
Les Chantres qu'ils avoient chaſſez:
Mais vainement ils rapelérent
Ces aimables Oiſeaux, en cent lieux diſperſez.
Vous avez très-mauvaiſe grace,
Dit à ces Paons une Bécaſſe.
Si vous voulez entendre les acords
Des Muſiciens de ces bords,
Il ne faut pas prendre leur place.



CONSEIL TENU PAR LES ANIMAUX.

FABLE XXVII.

Diférens Animaux tinrent conſeil entr'eux,
Pour s'afranchir du pouvoir tyrannique,
Qu'injuſtement l'Homme uſurpoit ſur eux.
Dans les ſables brûlans d'Afrique
Je porte ce Tyran & toute ſa maiſon,
Dit un Chameau. Point de trève à ma peine.
Du matin juſqu'au ſoir je cours la pretantaine;
Et ſi je bronche encor, j'ai des coups de bâton.
Suis-je né pour cela? Non, de par les Dieux, non.
Ni moi, reprit le Bœuf, pour labourer la plaine,
Et ſoufrir les coups d'aiguillon.
Je ſuis las d'obéïr aux caprices de l'Homme.
Il a moins de raiſon que nous.
Servez l'ingrat, il vous aſſomme.
Voilà comme il nous traite. Or ſus, aviſons tous
A rendre nôtre ſort plus doux.
L'Ane à ſon tour déplora ſa miſére;
Puis il ſe mit ſi fort à braire,

Qu'aucun des Conſeillers ne put être entendu.
On lui cria : Paix là : mais ce fut temps perdu.
On ſe ſépara ſans rien faire.

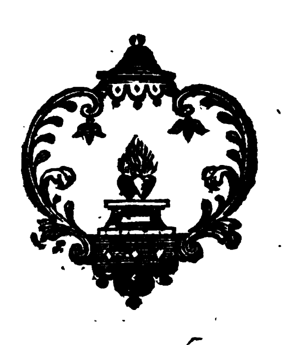
Le moins ſenſé ſouvent eſt le plus grand criard ;
Et dans une aſſemblée il ne faut qu'un bavard,
Pour empêcher de conclure une afaire.

L'ASNE ET LE COCHON.

FABLE XXVIII.

OUi, plus je m'éxamine, & plus je ſuis ſurpris
Qu'on ait pour moi tant de mépris.
L'Homme ne me rend pas juſtice,
Diſoit certain Baudet. Je lui rends bon ſervice.
Laborieux, je n'ai point de repos.
Toujours la charge ſur le dos.
Je ſuis d'un naturel patient & tranquile.
Si l'on veut faire un pas, il faut bâter Martin.
Je porte Margot à la ville ;
La proviſion au moulin.
A peu de frais on me régale ;
Et de retour à la maiſon,
Je me contente d'un chardon.

Non, ma ſobriété, je croi, n'a point d'égale.
Les Hommes n'ont donc pas raiſon
De m'eſtimer ſi peu. Je ſçai que la Nature
Ne m'a pas fait préſent d'une aimable figure;
Et je ne chante pas auſſi bien qu'un Pinçon.
Un ſeul défaut ſufit, lui replique un Cochon.
De l'Homme à nôtre égard l'injuſtice eſt étrange.
Pour m'avoir vû veautrer quelquefois dans la fange,
Tu ſçais bien quel opprobre il atache à mon nom:
Et cependant l'ingrat me mange:
Mais telle eſt ſa malignité:
Il regarde les gens par le mauvais côté.



L'AIGLE ET LE HOBREAU.

FABLE XXIX.

SOû de Moutons & de Levrauts,
Un Aigle s'amuſoit à chaſſer aux Moineaux.
Il en dépeuploit la contrée :
Le tout pour ſe deſennuïer.
Un malheureux Hobreau, fâché que ſon gibier
A l'Aigle ſervît de curée,
Lui dit : Seigneur, eh vous n'y penſez pas !
Vous vous donnez une peine inutile.
Quand vous en prendriez dix mille,
Vous n'en ferez jamais un bon repas.
Abandonnez cette racaille.
Tel gibier ne convient qu'aux Oiſeaux de ma taille.
Nous en vivons. Nôtre Aigle fut honteux
D'une pareille remontrance.
Il laiſſa les Moineaux. L'Homme eſt moins généreux.
Vous lui prêchez en vain la tempérance.
Eſt-il comblé de biens & d'honneurs entaſſez ?
Il ne dit jamais : c'eſt aſſez.

LE CHIEN ET LE CROCODILE.

FABLE XXX.

UN Chien buvoit de l'eau du Nil,
En courant le long du rivage.
Ce n'étoit ſans ſujet ; & ce Chien étoit ſage.
Il avoit ſous les eaux un ennemi ſubtil
A redouter. C'étoit un Crocodile,
Qui, le voïant paſſer avec rapidité,
Lui dit : Que n'es-tu plus tranquile ?
Boire en courant altére la ſanté ;
Et l'habitude en eſt mauvaiſe.
J'ai mes raiſons, pour en uſer ainſi,
Répond le Chien. Ne t'en déplaiſe,
De ma ſanté tu prens trop de ſouci.
Sans toi je laperois ici plus à mon aiſe.

Le Fourbe croit en vain piper l'Homme prudent.
Celui-cy rit des piéges qu'on lui tend.

LE SANGLIER ET LE DAIM.

FABLE XXXI.

Contre un vieux pin, par les ans endurci,
Un Sanglier aiguisoit ses défenses.
Je ne voi pas à quoi tu penses,
Lui dit un Daim, de t'escrimer ainsi.
Aucun péril ne te menace.
Il faut certes que tu sois fou.
Si tu voïois paroître un Ours ou bien un Loup,
Ce que tu fais seroit mieux en sa place.
Tai-toi. Tu n'es qu'un sot. Je fai ce que je doi,
Repart le Porc prudent. Je préviens les alarmes.
Seroit-il temps de préparer mes armes;
Si le Loup paroissoit, prêt à fondre sur moi?



Le Sage en use de la sorte;
Et prêt à tout événement,
Il n'atend pas imprudemment
Que l'ennemi soit à sa porte.

LES BERGERS.

FABLE XXXII.

GUillot crioit au Loup un jour par passe-temps.
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les Bergers du voisinage
Coururent au secours. Guillot se moqua d'eux.
Ils s'en retournérent honteux,
Pestant contre Guillot & son vain badinage.
Mais rira bien, dit-on, qui rira le dernier.
Deux jours après, un Loup, avide de carnage,
Un véritable Loup cervier,
Malgré Guillot & son Chien faisoit rage,
Et se ruoit sur le Troupeau.
Au Loup, s'écria-t-il, au Loup. Tout le Hameau
Rit à son tour. A d'autres, je vous prie,
Repliqua-t-on, l'on ne nous y prend plus.
Guillot le goguenard fit des cris superflus.
On crut que c'étoit fourberie;
Et le Loup désola toute la Bergerie.



Il est dangereux de mentir,
Même en riant, & pour se divertir.

L'OURS PRE'DICATEUR.

FABLE XXXIII. & derniere.

DAns sa demeure souterraine,
A force de rêver, un Ours devint Docteur.
Il prenoit l'air quelquefois dans la plaine;
Et là, vigoureux Orateur,
Il déclamoit contre le vice.
Dans un si pieux éxercice
Il eut bien-tôt auditeurs à foison.
Le Lion voulut même entendre son Sermon.
Il atira par sa présence
Messieurs les Courtisans, Tigres, Rinocéros,
Panthéres, Léopards, tous gens fort peu dévots:
Mais qu'amenoit la complaisance.
Lorsque chacun eut pris séance,
Le Prêcheur éléve sa voix,
Puis invective à toute outrance
Contre ses Auditeurs. Sa farouche éloquence
Fait retentir les rochers & les bois.
Il reproche au Renard la fourbe & l'artifice,
Au Chat l'hypocrisie, au Loup la cruauté.

Le Singe est un flateur en tous lieux détesté.
Bref, ce n'est par-tout qu'injustice.
On voit, ajoûta-t-il, s'adressant aux Héros
De l'assemblée, on voit avec scandale
Une inimitié capitale
Entre Milord Rhinocéros
Et Milord Eléphant, háine à tous deux fatale.
Nôtre Ours n'avoit aucuns égards.
Quand sa bile étoit échaufée,
Chacun avoit son trait. Il en faisoit trophée.
A leur tour il dauba Tigres & Léopards.
Même au péril de lui déplaire,
Il osa du Lion censurer la colére.
Le Prince, qui l'eût crû ! loin d'en être fâché,
Loüa son zèle ; & tout son Auditoire
Disoit : O qu'il a bien prêché !
Jamais Pére Ours n'avoit eu tant de gloire.
En devint-on meilleur ? C'est toute une autre histoire.
Maître Renard, au sortir du Sermon,
Contrit en aparence, aperçut un Chapon.
Il ne s'en put tenir ; & le galant agile
Joüa d'un tour au pauvre Volatile.
Le Loup, qui retournoit avec Robin Mouton
En bonne intelligence,
S'ennuïant

S'ennuïant de faire abſtinence,
A quelques pas de là mangea ſon Compagnon.
Le Chat, rentrant dans la maiſon,
Voit un fromage, qu'il eſcroque.
De l'Ours Prédicateur le Singe enfin ſe moque;
Et pour divertir le Lion,
Il en fait un portrait groteſque.
L'étrange déclamation!
Dit-il, a-t-on oüi rien qui ſoit plus burleſque?
Son geſte embaraſſé, ſes cris à faire peur,
Loin de toucher ſon Auditeur,
Devoient le faire rire. Ajoûtez la figure
Qu'en ſon couroux, je croi, lui donna la Nature.
C'eſt un Ours mal léché. Lui ſied-il de monter
Sur la Tribune, & de nous régenter?
Quoi même avoir l'extravagance
De blâmer Vôtre Majeſté,
Dont chacun connoît l'équité,
La modération & ſur-tout la clémence!
Tel Patelin eſt bien mieux écouté
Qu'un ſage Moniteur, qui dit la vérité.
Sire Lion goûte la flaterie,
S'aigrit de plus en plus, entre enfin en furie.
Oui, dit-il, ce Bourru meſure mal ſon ton.

J'en dois réprimer l'insolence.
Ses pareils tous les jours prendroient cette licence.
L'Ours fut disgracié ; puis, sans autre raison,
Le Prince l'envoïa sermonner chez Pluton.

L'Ours de ma Fable, c'est Esope.
Il donnoit de belles leçons.
Quel fut le fruit de ses Sermons ?
Il passa pour un Misantrope. *

* *Les Delphiens irritez contre Esope, qui les comparoit aux bâtons flotans sur l'onde, le précipitérent du haut de leur rocher.*

Fautes à corriger.

Page	20,	*vers*	22,	encore,	*lis.*	encor.
Page	29,	*vers*	15,	main,	*lis.*	maint.
Page	37,	*vers*	14,	point,	*lis.*	pas.
Page	114,	*vers*	12,	c'est ce,	*lis.*	c'est ce que.
Page	120,	*vers*	15,	sur,	*lis.*	sûr.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: Notre bien amé Etienne Ganeau, Libraire à Paris, ancien Ajoint de sa Communauté, nous ayant fait remontrer, qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *Fables nouvelles en Vers, par le sieur Richer*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A ces causes, voulant traiter favorablement l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contre-scel; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre

obéïssance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation ou correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. *Du* contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait au-

cun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-septiéme jour du mois de Juin, l'an de Grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme.

Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 377. *fol.* 320. *conformement aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le vingt-deux Juin* 1729.

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.





